Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Louis de Sacy

TRAITÉ
DE
LA GLOIRE.

Par M. DE SACY, *de l'Academie Françoiſe.*

A PARIS,
En la Boutique de la veuve Barbin,
Chez PIERRE HUET, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte Chapelle, au Soleil Levant.

M. DCCXVI.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

BIBLIOTHECA

BJ
1500
.G4S2
1716

PREFACE.

LE sujet que je me propose semble n'avoir besoin d'aucune Preface. La meilleure, si on a quelque opinion de l'ouvrage, ennuye un Lecteur impatient d'entrer en matiere ; & la plus necessaire n'est utile, que lorsque l'on est seur, qu'en luy expliquant le dessein du livre, on piquera son goust, & on augmentera son plaisir. Ici le titre seul annonce tout, & ne laisse à desirer aucune explication.

Aussi ce n'est pas pour ceux qui raisonneront de la sorte, que cette Preface est faite. C'est pour un grand nombre de personnes pieuses, qui

perſuadées que l'un des principaux fondemens de la Religion chrétienne, & ſon caractere le plus eſſentiel eſt l'humilité, s'imagineroient que je veux la détruire, & élever ſur ſes ruines l'orgueïl ſoubs un autre nom.

Comme il ne me convient point, que l'on puiſſe avoir un moment cette idée ni de mon livre ni de moy, je croy que l'on me pardonnera bien, ſi pour éviter ſcandale, je rends compte de mon deſſein.

En eſſayant de mettre dans tout leur jour l'excellence & l'utilité de la Gloire, je ne pretends faire l'éloge, ni de l'orgueïl, ni de la vanité, ni du faſte, ni de l'oſtentation. Ceux qui confondent ces vices groſſiers avec elle, ne la connoiſſent pas, & c'eſt pour leur en donner la connoiſſance que j'écris.

Loin que les livres ſaints fourniſſent le moindre pretexte à une telle erreur, on ne peut les lire avec

quelqu'attention, ſans reconnoiſtre que la Gloire y eſt propoſée partout comme un objet trés-eſtimable, & trés digne de nos vœux.

Ce ſeroit une horrible impieté de croire, que Dieu, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau Teſtament, eût jamais excité les hommes à faire le bien par la veuë de la Gloire, ſi la Gloire eſtoit en elle-même vicieuſe & mauvaiſe. Ce ſeroit dire que Dieu propoſeroit le peché pour recompenſe de la vertu.

Or il faudroit n'avoir jamais lû l'Ecriture ſainte, pour ignorer que ſouvent Dieu engage les hommes à l'obſervation de ſes Loix, par l'eſperance de la Gloire qu'il leur promet, & que ſouvent il en fait l'éloge comme du plus precieux de tous les biens.

Lorſque Moyſe veut engager le peuple Hebreu, à ſuivre fidelement la loy qu'il vient de luy donner de la

part de l'Eternel, l'un des plus puiſſans motifs dont il ſe ſert, c'eſt que cette inviolable ſoumiſſion les comblera de Gloire, & les fera regarder avec admiration par toutes les autres Nations du monde. *

Si Salomon exagere le mépris de toutes les choſes de la terre comme frivoles & viles, il prend ſoin d'en excepter la Gloire. Il dit que ſon odeur ſurpaſſe la douceur des parfums les plus exquis ; & c'eſt par l'eſperance d'acquerir un ſi rare treſor, qu'il porte les jeunes gens à embraſſer la ſageſſe.

Le Sage voulant nous marquer l'attention particuliere du Seigneur ſur les gens de bien, ne ſe contente pas de nous dire qu'il conduit le juſte dans toutes ſes voyes : mais il ajoûte encore, que l'honneur eſt

* *Ut audientes univerſi dicant : En populus ſapiens & intelligens, gens magna.*

le prix de ſes travaux. *

Enfin quand par la bouche du Prophete Samuël, Dieu exhorte les hommes à l'adorer, & à le ſervir, c'eſt par la Gloire qu'il promet de les recompenſer.

Je ne crains point que perſonne m'oppoſe, que cette Gloire que Dieu approuve, & qu'il promet dans differens endroits, c'eſt la Gloire éternelle deſtinée dans le Ciel à ſes Elus. Ceux qui connoiſſent l'eſprit de l'ancien Teſtament, ſçavent que les peines & les recompenſes y ſont temporelles & preſentes; & ceux qui l'ignorent ne ſçauroient lire ces textes avec reflexion, ſans reconnoiſtre aiſément que la Gloire dont parlent Moyſe & Salomon, & dont Dieu a illuſtré les travaux du Juſte, n'eſt point la Gloire celeſte: mais une Gloire purement humaine, &

* *Juſtum deduxit in viis ſuis, & honeſtavit illum in laboribus.*

dont les hommes peuvent joüir dés cette vie.

Le nouveau Teſtament n'a rien changé à ces idées. Jeſus Chriſt, & aprés luy les Apoſtres y declarent par tout une guerre implacable à l'orgüeil, & à la vanité : mais loin de décrier la vraye Gloire, ils la regardent toûjours comme l'appanage le plus inſeparable de la vertu, comme un bien auquel un Chreſtien peut legitimement aſpirer, & qu'il doit tres-ſoigneuſement conſerver.

Dans cet Evangile où les plus belles, & les plus grandes leçons d'humilité nous ſont données, la vraye Gloire eſt ſi peu attaquée, qu'au contraire elle nous eſt préciſément propoſée, comme la recompenſe de l'humilité. Si nous nous glorifions, Jeſus Chriſt nous avertit que nous ſerons humiliez : mais au contraite ſi nous nous humilions, il nous promet que nous ſerons glori-

fiez. * S'il nous exhorte à prendre la derniere place dans un festin, il nous dit que par là nous éviterons la honte, de nous voir obligez à en quitter une plus honorable que nous aurions prise, & qu'il faudroit ceder à une personne plus qualifiée. Il ne s'en tient pas là, il ajoûte qu'en nous mettant à la derniere, nous aurons le plaisir, lors que le Maître de la Maison arrivera, d'être invitez à monter plus haut. * La gloire que nous nous donnons nous mêmes est vicieuse; mais la gloire qui est donnée à une bonne action, & qui la suit naturellement est legitime, & dans l'ordre de Dieu.

S'il en étoit autrement, saint Paul diroit il aux Romains, *que leur gloire brille par tout l'univers?* quel étrange éloge seroit-ce pour des Saints,

* *Qui se exaltat humiliabitur, qui se humiliat exaltabitur.*

* *Amice, ascende superiùs.*

de leur dire que leur orgueil eſt déja connu par tout le monde ? Diroit-il aux Philippiens, *que leur éclat comme celui des Aſtres, ſe répand déja de toutes parts* ? Seroit-ce de leur faſte, & de leur vanité dont il parleroit de la ſorte ? Enfin proteſteroit-il ſi affirmativement, parlant de lui-même aux Corynthiens, *qu'il ſouffriroit pluſtoſt la mort, que la moindre diminution de ſa gloire* ? Quelqu'un pourroit-il eſtre aſſez inſenſé, pour s'imaginer que ce fuſt à ſon orgueil que cet Apoſtre ſi humble, & ſi éclairé ſur la vanité des choſes du monde, eſtoit réſolu de ſacrifier ſa vie ? Ne voit-on pas qu'il regarde cette Gloire, qu'il avouë luy eſtre ſi chere, comme un don qu'il tient de la bonté celeſte, & qu'il ne croit pas devoir laiſſer flétrir, ou diminuer entre ſes mains, parce qu'il le doit rendre tout entier, & auſſi pur qu'il l'a receu?

Auſſi la vraye Gloire n'eſtant autre choſe, que l'honneur que les hommes ſont forcez de rendre aux actions vertueuſes, malgré l'aveuglement de leur eſprit, & la corruption de leur cœur, il eſt clair qu'elle ne peut être contraire aux decrets de la ſageſſe éternelle, qui n'a diſpoſé le cœur humain de la ſorte, que pour faire de la gloire la recompenſe, & en même temps l'attrait de la vertu.

Si donc la gloire eſt une ſuite naturelle & neceſſaire de la vertu, à laquelle les mortels ne peuvent refuſer leur admiration, & leurs éloges, ne faudra t il pas convenir, qu'elle n'eſt pas moins ſelon les veuës, & & dans l'ordre de Dieu, que la vertu même ? Toute vertu vient de lui, la gloire qui n'en eſt que le fruit vient donc de lui, & retourne à lui : puiſque rendre cet hommage à la vertu, c'eſt glorifier Dieu, qui ſeul en eſt l'autheur.

C'eſt la difference eſſentielle qui ſe trouve, entre l'homme vertueux & le ſuperbe. L'un ne voit dans les marques d'honneur, & dans les témoignages d'eſtime dont il eſt comblé, que des ſujets de loüer Dieu, qui veut bien ſe ſervir de lui, pour exciter de pareils ſentimens dans les cœurs, & s'humilie dans la reconnoiſſance dont il eſt penetré. L'autre au contraire enyvré des éloges qu'il reçoit de toutes parts, s'applaudit de ce que par ſes actions, & par ſes talents, il a ſçû s'élever ſi fort au deſſus des autres hommes. L'un à la veuë de la gloire qui l'environne, n'eſt que plus humble; il conçoit qu'il n'a rien qu'il n'ait receu, & que plus il a receu, plus le compte qu'il ſera tenu de rendre doit le faire trembler. L'autre au milieu des honneurs qui lui ſont rendus devient plus vain, & perſuadé qu'il les merite, il ne ſe plaint que de n'en pas recevoir aſſez.

Ce rapport à Dieu l'unique source de la vraye gloire est ce qui la caracterise, ce qui la rend pure & legitime. C'est ce rapport à Dieu qui engage l'Eglise à permettre que dans la chaire de la verité les Princes & les Heros, soit pendant leur vie, ou aprés leur mort, reçoivent les témoignages publics de la veneration que l'on a pour leur pieté, pour leur justice, & pour leur valeur. S'ils ne pouvoient faire un saint usage de cette gloire, les loüer ce seroit les corrompre, quand il faut les instruire; ce seroit preſter aux declamations d'une folle vanité, des lieux où les seuls Oracles divins doivent être prononcez.

Ces reflexions paroistront sans doute suffisantes, pour éloigner de moy l'injuste soupçon, qu'en écrivant de la gloire, j'aye voulu proscrire l'humilité. Je ne prétends point faire ici une instruction Chrêtienne,

& Theologique. Je ne ſuis point appellé à un miniſtere ſi ſaint. Il paſſe mes forces, & je reconnois que ceux à qui il eſt confié, s'en acquittent trop bien, pour laiſſer rien à deſirer ſur cela.

J'écris en Philoſophe, pour tous les peuples de la terre de quelque religion qu'ils ſoient. Je me propoſe de leur montrer par la raiſon naturelle, dont la lumiere qui leur eſt commune, doit eſtre par eux tous également ſuivie, que rien n'eſt plus utile aux hommes que la gloire bien entenduë, & que rien n'eſt comparable aux avantages qu'elle apporte, & aux Etats & aux particuliers. Mais je ſuppoſe toûjours, que le Chrétien n'oubliera jamais qu'il n'y a point de vraye gloire qui ne vienne de Dieu, & qui ne lui doive eſtre rapportée; & que la fauſſe gloire qu'une vile creature uſurpe ſans aucun retour à luy, n'eſt qu'une va-

peur empoisonnée, qui infecte toutes les vertus. A quelque degré de grandeur, & d'honneur qu'un mortel soit parvenu, plein de l'esprit du Christianisme, il ne cessera de dire : *Cette gloire est à vous, ô mon Dieu, c'est vostre ouvrage. Si la terre étonnée se taist devant moy, si toutes les Nations s'empressent à l'envy d'admirer, & de publier mon bonheur, c'est qu'il vous a plû jetter un regard favorable sur la bassesse, & sur le neant de vôtre serviteur; vous avez déployé la puissance de vôtre bras, & l'orgueïl & l'envie de mes ennemis ont esté confonduës. Que vous rendre, Seigneur, pour tant de biens ? Ceux qui vous servent, & qui vous aiment sont comblez de trop d'honneurs.*

Voila comme un Chrêtien que la foy éclaire pensera de la gloire. Ce n'est pas de quoy il s'agit dans ce Traité. Je la regarde en politique, & je cherche à découvrir ce qu'en

doit penſer, celui qui ne veut, ou qui ne peut conſulter que la raiſon. Je me tranſporte dans les ſiecles paſſez, & je traitte cette matiere comme ſi j'étois né à Rome du temps de Scipion, ou de Jules Ceſar.

Il n'y a perſonne parmi les gens de Lettres qui ne ſçache, que Ciceron avoit compoſé un ouvrage ſur ce ſujet. Leurs regrets de la perte de ce livre m'ont fait comprendre, qu'ils croyoient qu'on avoit pû dire ſur cela des choſes excellentes, & m'ont fait réſoudre à eſſayer d'en dire de raiſonnables.

Pluſieurs ſçavans ſe ſont imaginez, qu'un manuſcrit de ce livre eſtoit tombé entre les mains de Pierre Alcyonius; que cet homme perſuadé qu'il n'en reſtoit point d'autre exemplaire, avoit réſolu de s'en faire honneur, & de ſe l'approprier; que dans ce deſſein, & pour éviter le ſoupçon & le reproche de Plagiaire,

il

il avoit commencé par changer le titre & les interlocuteurs de l'ouvrage disposé par dialogues, qu'à la place du titre de la Gloire, il avoit supposé celui de l'Exil ; & qu'aux noms des anciens Romains qui parloient dans ces dialogues, il avoit substitué ceux de Jean, & de Jules de Medicis ses Patrons.

Mais quelqu'air de vrai semblance que l'on ait pris soin de donner à cette accusation, & quelqu'autorité qu'ayent dans l'Empire des lettres Jove, Manuce, & les autres qui les ont suivy, & qui l'appuyent de leur suffrage, je ne puis être de cet avis. Les preuves qu'ils alleguent ne me semblent point assez convaincantes, pour fonder une condamnation solide, & aussi grave. Il y a (disent-ils) dans cet ouvrage des endroits qui sentent un genie fort superieur à celui d'Alcyonius, & l'on y retrouve des fragmens du traité de la Gloire

de Ciceron, qui avoient été conservez dans d'autres livres.

De ces deux preuves, la premiere n'eſt qu'une injure. Il eſt auſſi malin qu'odieux, de tourner contre quelqu'un ſes propres talents, & de lui envier, & lui ravir ce que l'on eſt forcé de reconnoître en lui d'excellent, ſoubs pretexte qu'il a des choſes foibles, ou mediocres. Quel eſt cet auteur privilegié, qui brille, & qui excelle également dans toutes les parties de ſon ouvrage? Ciceron luy-même ne voudroit pas s'en vanter. Ce n'eſt pas connoître l'eſprit de l'homme, que de luy attribuer cette égalité, & de l'élever à cette perfection. Ce Poëte en jugeoit ſelon moy bien plus ſainement, qui en voyant le recuëil de ſes vers à ſon amy, luy mande : *Il y a du bon, du mediocre, & beaucoup de mauvais dans ce que vous allez lire ; mais, mon cher Avitus, un*

Livre ne se fait pas autrement. *

Quand à la seconde preuve, que l'on tire des fragments qui nous restent du traité de la Gloire de Ciceron, & que l'on trouve inserez dans le Livre d'Alcyonius; elle est encore bien moins concluante. Tout ce reproche se termineroit à dire, qu'il a eu connoissance de ces précieux débris, & qu'il les a employez. C'est le droit des gens en litterature, & Ciceron en a usé comme les autres, par rapport à ceux qui l'ont precedé.

Quoy qu'il en soit, si c'est une calomnie des ennemis, & des envieux d'Alcyonius, elle lui fait plus d'honneur, que toutes les loüanges qu'ils auroient pû lui prodiguer. Car enfin quel éloge plus flateur l'homme de lettres le plus ambitieux

* *Sunt bona, sunt quædam mediocria; sunt mala plura quæ legis hîc: aliter non fit Avite liber.* Martial. Epig.

pourroit il desirer, que d'avoir fait un ouvrage si digne de Ciceron, que forcez de l'admirer, ils lui reprochent de le luy avoir derobé.

Pour moy il me semble en jugeant du livre d'Alcyonius, par les endroits qui sont inconteſtablement de lui, qu'il avoit assez de genie, & d'élevation pour soustenir le reste. Mais comme je ne pretends point m'arroger le droit de decider, que je croy n'appartenir qu'au Public; je ne donne point mon opinion pour la meilleure, & je souffrirai sans murmure, & sans chagrin qu'elle soit contredite, & même rejettée.

J'adjousteray avant que de finir, qu'entre plusieurs autres qui ont écrit sur le même sujet, Ozorius Evêque en Portugal est celuy qui l'a traitté avec le plus de force, & de dignité. Il divise son ouvrage en cinq livres. Le Plan est digne de la matiere, exact, bien entendu, &

encore mieux executé. Les penſées en ſont nobles & brillantes, les raiſonnemens clairs & ſolides, les exemples convenables, fort recherchez, & bien choiſis. Je m'eſtonne que ſon livre écrit en latin, il y a prés de deux ſiecles, ne ſoit pas plus connu ; car il me paroît fort meriter de l'eſtre.

J'ay puiſé dans l'un & dans l'autre de ces ouvrages comme dans des ſources publiques, tout ce que j'ai cru pouvoir convenir à mon ſujet : mais ceux qui voudront avoir la ſatisfaction de les lire, reconnoiſtront aiſément, que je me ſuis entierement écarté de leur deſſein. Non que je croye le mien meilleur ; ſur quoy fonderois-je une préſomption ſi peu raiſonnable, & quel Lecteur eſt aujourd'huy aſſez bon, pour en croire un Auteur, qui d'un ton auſſi audacieux qu'emphatique aſſure, qu'avant luy perſonne n'avoit eu

l'intelligence des choſes, qu'il vient par ſes doctes écrits reveler au Public ? Mais comme je voulois compoſer, & non pas traduire, je me ſuis imaginé, que je devois ſuivre mon genie, ſans m'aſſervir à un genie étrenger, quoyque fort ſuperieur.

Si penſant de la ſorte, j'ay mis en œuvre quelques-unes de leurs idées, j'ay tâché du moins de me les rendre propres par la maniere de les employer : & on ne me fera nulle peine de croire, ce que j'avouë icy avec plaiſir, que je dois beaucoup aux lumieres de deux hommes auſſi habiles, & auſſi éclairez.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le *Traité de la Gloire*, & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit utile & agreable au Public. Fait à Paris ce huitiéme Decembre mil ſept cent quatorze.

FONTENELLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy donné à Verſailles le deuxiéme jour de Janvier 1715. ſigné NOBLET. Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune. Il eſt permis à nôtre trés-cher & bien amé LOUIS DE SACY, Ecuyer, Avocat en nos Conſeils, & l'un des quarante de l'Academie Françoiſe, de faire imprimer un livre intitulé, *Traité de la Gloire*, & reimprimer d'autres livres; ſçavoir, *Les Lettres de Pline le Jeune*, & *Le Traité de l'Amitié*, pendant le tems de douze années conſecutives, à compter du jour de la datte des Preſentes: Faiſant défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres de le contrefaire, même d'en vendre d'impreſſion étrangere, ſur peine de confiſcation des Exemplaires, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt contenu eſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Regiſtre num. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag.* 903. *n* 1139. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris ce* 28. *Janvier* 1715.

Signé, ROBUSTEL, *Syndic.*

TRAITE'

TRAITÉ DE LA GLOIRE.

LA plûpart des diſputes les plus échauffées entre les hommes naiſſent de ce que, pendant qu'ils ſe ſervent des mêmes termes, pour exprimer le ſujet dont ils parlent, ils ne prennent pas garde, qu'ils ne conviennent point ſur l'idée qu'ils y attachent. De là il arrive, que l'un rapportant ſans ceſſe tout ce qu'il dit, à l'idée que le mot dont il ſe ſert forme en luy, & l'autre donnant à ce même mot une idée

toute differente, aprés avoir long-temps & vivement conteſté, ils reconnoiſſent qu'ils ſont d'accord, & qu'ils ne diſputoient que parce qu'ils ne s'entendoient pas.

Pour éviter un tel inconvenient, il ſemble neceſſaire d'expliquer d'abord bien nettement ce que l'on entend par le mot de Gloire.

Par là le Lecteur éloigné des idées qu'il avoit pû ſe faire de ce terme, ſera en état d'entrer dans l'eſprit de cet ouvrage, & d'en ſuivre le deſſein, & les preuves, ſans ſe laiſſer arrêter par des objections, que des idées differentes, ou même contraires, pourroient luy preſenter.

Cela ſuppoſé, ceux qui par la gloire conçoivent les égards du vulgaire pour les gens riches, ſon admiration pour la magnificence des appartements, des meubles, & des équipages, ſes déferences pour les grands, ſon reſpect pour les

personnes constituées en autorité, ou en dignité, les hommages exterieurs que l'on rend aux puissances. Enfin tout cet attirail dont l'orgueil des hommes essaye de couvrir leur honte, & leur misere, reconnoîtront que rien de tout cela n'entre dans l'idée de la gloire, qui fait le sujet de ce Traité.

On convient de l'extravagance, & de la vanité de ces chimeres, & de tout ce qui peut y ressembler; elles sont aussi éloignées de la gloire, que l'erreur l'est de la verité.

On entend donc par la gloire l'honneur qui se forme de la constante admiration, que tous les hommes même les plus vicieux témoignent pour les vertus éminentes, & pour les talents extraordinaires, & utiles à la societé, & l'hommage sincere, & plein d'affection qu'ils sont forcez de leur rendre.

Aprés avoir ainſi fixé l'idée que j'attache au mot de Gloire, il ſera aiſé d'expliquer le projet de cet ouvrage. Je le deviſe en trois livres.

Dans le premier, je pretends montrer par l'origine, & par la nature de la gloire, qu'elle eſt le plus eſtimable de tous les biens.

Dans le ſecond, j'eſſayeray de prouver par ſes effets qu'elle eſt le plus utile.

Dans le troiſiéme, je me propoſe de faire voir par les moyens de l'obtenir, qu'elle eſt de tous les biens le plus difficile à acquerir, & le plus facile à perdre, le plus durable, & le plus fragile.

Il ſemble d'abord qu'ayant declaré ce que j'entends par la gloire, il ſoit inutile de remonter à ſon origine, & de découvrir ſa nature, pour perſuader qu'elle eſt le plus eſtimable de tous les biens. Mais comme ce n'eſt point aſſez de de-

terminer l'idée que j'enferme dans une expreſſion, ſi je ne prouve encore, que cette idée luy eſt propre, & eſt l'idée commune que l'on en a, & que l'on doit en avoir, & non une idée ſinguliere qu'il me plaît de m'en faire par fantaiſie, & contre les notions ordinaires de tout le monde : je croy devoir établir par l'origine, & par la nature de la gloire, qu'elle eſt telle que je le dis, & paſſer enſuite à prouver qu'étant telle, elle eſt le plus eſtimable de tous les biens.

Il n'y a point de Nations policées qui n'ayent été touchées de la gloire. Elles n'auroient pas pris tant de ſoin de conſerver dans leurs hiſtoires la memoire de leurs exploits, & elles n'y auroient pas employé juſqu'aux fables les plus groſſieres, pour ſe parer d'une plus illuſtre origine, ſi elles n'avoient été perſuadées, que par-là elles augmen-

teroient l'eſtime, & la conſideration des autres peuples pour elles, & ſi elles n'avoient regardé cette eſtime, & cette conſideration comme un bien infiniment deſirable & precieux.

Or cette gloire vers laquelle par un ſentiment naturel & unanime, toutes les Nations ſe portent, & dont elles ſentent toutes, & reconnoiſſent le prix, quelqu'un s'imaginera t il qu'elle naiſſe de l'opinion publique que l'on a d'actions vicieuſes, & criminelles, ou mêmes inutiles, & indifferentes, ou du cas que l'on fait de la ſtupidité, & de l'incapacité de ceux dans qui l'on deſire, & dans qui l'on recherche des talents ?

Que s'il ſuffit d'expoſer une pareille propoſition, pour en découvrir l'abſurdité, parce qu'à quelque degré d'aveuglement, & de corruption que ſoient les hommes,

il n'y en a point qui n'aimât mieux paſſer pour vertueux, & pour habile; que pour méchant, & pour ſtupide; & qu'en effet ce n'eſt que pour la ſageſſe, & pour l'habileté qu'ils reſervent leur admiration, & leurs éloges; il faudra neceſſairement convenir, qu'ils s'accordent tous à ne regarder la gloire, que ſous l'idée de l'eſtime publique née de vertus, ou de talents extraordinaires.

Ceſt donc une erreur manifeſte, que de la faire naître de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, de la puiſſance, ou de l'intrigue. Si ces choſes impoſent quelquefois aux hommes, juſqu'à leur arracher quelques demonſtrations d'admiration, & de reſpect: ces demonſtrations ſont vaines, elles ſont forcées, elles ſont paſſageres. On ſe mocque en ſecret de ceux qui nous obligent à les honorer en public, & le mépris qu'on en fait dédomage

de tous les honneurs qu'ils ſurprennent par leur artifice, ou qu'ils extorquent par la crainte. Les plus ambitieux, les plus ſuperbes, les plus puiſſants, & les plus intrigants éprouvent tous les jours, que ſous le maſque du reſpect, les eſclaves, les mercenaires, & les flateurs qui les environnent, cachent la deriſion, & plus ſouvent encore l'execration.

Que chacun interroge ſerieuſement ſon cœur, & pour peu qu'il ait d'experiance, il fera de luy même l'application de cette verité, à quelqu'une de ces idoles de la vanité; qu'enſuite il repaſſe dans ſon eſprit l'un de ces grands Perſonnages, que la voix publique diſtingue pour l'éminence de leurs vertus, ou de leurs talens, & il reconnoîtra, qu'aux témoignages honorables que chacun s'empreſſe de leur rendre dés que l'on parle d'eux, il ne manque jamais de joindre un ſen-

timent de veneration, & d'amour qu'il ne peut leur refuſer, lors même que perſonnellement il ne les connoit pas.

Le concours de tous ces témoignages particuliers que chacun rend en ſecret aux vertus diſtinguées, & aux talens reconnus, forme le ſuffrage public, qui n'eſt ni moins libre, ni moins ſincere, & de ce ſuffrage naît cette gloire pure, & legitime, dont malgré l'envie & la malignité, brillent la plûpart des grands hommes pendant leur vie, & qui conſacre en quelque ſorte leur memoire aprés leur mort.

Voilà quelle eſt la veritable origine de la gloire. Celle que nous voulons nous donner nous-mêmes, nous rend mépriſables, & nous échape, il n'y a que celle que nous recevons des autres, qui nous illuſtre, & qui ſubſiſte. Si c'eſt une opinion univerſellement reçûë, que

toutes les choſes tiennent de leur origine, & que rien d'impur ne peut ſortir d'une ſource pure : Douter de l'excellence de la gloire, c'eſt douter de l'excellence de la vertu même, à qui elle doit ſa naiſſance.

Mais eſt-ce bien connoître la nature de la gloire, que de dire qu'elle naît de la vertu : puiſqu'à l'éxaminer de prés, on reconnoît bien-tôt qu'elle eſt la vertu même, ou du moins l'éclat qui luy eſt propre, & eſſentiel, ſi-tôt qu'elle eſt en état de briller à nos yeux. Le diamant le plus parfait, quand il eſt enfoüi, ne ceſſe point d'être d'un grand prix : mais ſi vous ne le découvrez, il ceſſe d'avoir l'éclat qui luy eſt natutel. De même la vertu dans les perſonnes que leur fortune & leur condition cachent dans les tenebres d'une vie obſcure, & toûjours du même prix : mais elle eſt

ſans éclat, ſi vous ne l'expoſez au plus grand jour. Décrier la gloire, c'eſt donc ne pouvoir ſoûtenir la ſplendeur de la vertu ; C'eſt en envier la douceur & l'avantage aux malheureux mortels ; C'eſt vouloir bannir le Soleil de la Nature, parce qu'on a de mauvais yeux, qui ne peuvent en ſupporter les rayons.

Auſſi un grand homme qui ſçait qu'elle eſt inſeparable de la vertu connuë, acquiert la gloire ſans la rechercher, & la poſſede ſans la mépriſer. Il fait tout ce qui peut la luy meriter, & rien pour l'obtenir. L'ambitieux court ſans ceſſe aprés la gloire qui le fuit ; le Heros & le Sage ne courent qu'aprés la ſeule vertu, & ſans inquietude ſur les évenemens de leur courſe, ſans regarder derriere eux, s'ils ſçavent que la gloire ſe met de la compagnie, ils ſouffrent qu'elle les ſuive ; & ſi la cabale, l'ignorance ou l'en-

vie la détournent, ou la forcent de les abandonner, on ne les voit point fournir leur carriere avec moins de courage, & d'ardeur.

Vous en donnâtes un illuſtre exemple, ſage Fabius, vous qui avez ſi juſtement merité le ſurnom de trés grand, pour avoir été le liberateur, le reſtaurateur, & en quelque ſorte le Dieu tutelaire de vôtre patrie. Rome reduite à l'extrémité aprés la perte de quatre batailles, prête à tomber ſous les coups d'Hannibal qui étoit à ſes portes, ne voit de reſſource que dans vôtre ſageſſe, & dans vôtre valeur, & vous confie ſes dernieres eſperances. Vous comprîtes d'abord, qu'avant que de rien entreprendre, il falloit raſſurer les courages étonnez, harceler un ennemi qu'il étoit trop dangereux d'attaquer, & attendre que l'enyvrement où il étoit de ſa proſperité, preſentât quelque occaſion où l'on

puſt tomber ſur luy avec avantage. La gloire ſembla vous quitter dans une route ſi belle & ſi ſure. Vous fûtes blâmé, calomnié, plaiſanté, & inſulté autant par les Romains que par les Cartaginois. Hannibal ſeul vous fit juſtice. Mais ſourd à tous ces murmures, & ſans tourner la tête, vous continuâtes vôtre marche avec plus de fermeté qu'auparavant. Vous alliez au ſalut de vos citoyens, & non à leur approbation, & contents de les ſauver, vous pouviez vous paſſer d'en être admiré. Mais la gloire, qui quelquefois ſuit de loin la vertu, ne luy eſt jamais infidele: le même jour qui vous fit triompher des ennemis de vôtre patrie, vous fit triompher de vos envieux, & vous fûtes comblé d'une gloire qui ne finira jamais, parce que vous aviez ſçû la negliger, & que vous n'aviez voulu l'attendre & la recevoir que de la vertu.

Il en coûta cher au grand Pompée, pour s'être écarté des maximes si sages. Avoir sçû attirer Cesar dans la Thessalie : l'avoir engagé dans le camp de Pharsale, où il ne pouvoit demeurer sans perir de faim, & d'où il ne pouvoit sortir sans être taillé en pieces, est peut-être le plus grand chef d'œuvre de l'Art militaire. Il ne falloit pour le consommer, & pour le rendre utile à la patrie, qu'y tenir les yeux attachez sans regarder s'il étoit loüé ou blâmé, & Rome échappoit à la tyrannie. Mais Pompée, plus attentif aux plaisanteries que l'on faisoit de sa moderation, qu'au fruit qu'elle devoit produire, perd de vûë un plan si bien conceu ; il precipite une bataille contre un ennemi qui ne voyoit plus de ressource que dans sa victoire, & fait perir en un même jour, & sa patrie qu'il devoit deffendre au peril de sa gloire, &

ſa gloire qu'il avoit voulu conſerver au peril de ſa patrie.

Apprenons par ces exemples à connoître la nature de la gloire, apprenons à ne la pas faire conſiſter dans les vains diſcours d'une multitude qui juge ſans examen, & qui parle ſans connoiſſance, mais dans un attachement inviolable à nos devoirs. Ce n'eſt pas aux diſcours que l'on tient, ou que l'on tiendra, à regler nos actions : C'eſt à nos actions à ſervir de regle aux diſcours que l'on doit tenir. En un mot n'oublions jamais que la gloire eſt la recompenſe la plus honnête de la vertu : mais qu'elle n'en doit pas être le motif.

Ceux qui de là ſe croiront en droit de conclure qu'elle n'eſt qu'une chimere, & fort mepriſable, ne raiſonneront pas juſte, & il eſt aiſé de les en convaincre. Les motifs de la vertu doivent être independants

du bien ou du mal qui en revient ; parce qu'elle merite par elle même tout nôtre amour, & qu'elle en eſt également digne, & quand elle nous fait heureux, & quand elle nous rend malheureux. Ainſi ce qui nous doit attacher inſeparablement à elle, c'eſt que rien n'eſt plus aimable. Autrement & ſi nous ne la ſuivions, qu'autant qu'elle nous ſeroit utile, nous la quitterions dés qu'elle nous ſeroit préjudiciable, & cette regle une fois reçûë, l'interêt deviendroit nôtre ſeul mobile, & ce qui nous convient prendroit la place de ce qui eſt juſte.

Dés là il n'y a plus de Morale ; & tous les devoirs ſont renverſez. Nôtre utilité nous les fait reſpecter, nôtre utilité nous diſpenſe de les obſerver ; & les pratiquer aux dépens de ſa fortune & de ſa vie, c'eſt imbecillité. Tout le monde ſent de luy même les affreuſes conſequen-

ces

ces qui resultent d'un tel principe, & l'horreur qu'elles font, les refutera mieux que les plus solides raisonnemens.

Il est vrai cependant que quelques Philosophes persuadez de la difficulté de détacher l'homme de son interêt, ont soûtenu, & se sont efforcez de prouver, que l'utile étoit inseparable de l'honnête, en sorte que personne ne pouvoit trouver une vraye utilité, dans ce qui n'étoit pas honnête. C'est une opinion que Ciceron a embrassée dans ses Offices, & qu'il défend avec toute la force & toute la fineſſe que l'on doit attendre d'un génie aussi grand, & aussi beau que le sien.

Cette opinion, si on pouvoit la rendre grossierement sensible, c'est-à-dire la démontrer par ces sortes d'argumens, qui sont à la portée des moins intelligens, seroit sans doute l'une des plus belles, & des plus im-

portantes découvertes que l'on eût jamais faite en Morale. Car comme les hommes ne sont point méchans gratuitement, & qu'ils ne donnent la préference au vice, que parce qu'ils le trouvent plus convenable à leurs vûës : Il est clair qu'en les convainquant, qu'il n'y a d'utilité que dans la vertu, & que le vice est toûjours nuisible, on les uniroit inseparablement à la vertu, & on les détacheroit pour jamais du vice.

Mais comme cette sorte de preuve est d'une subtilité, & d'une précision où la plûpart des hommes ne peuvent atteindre, on doit apprehender, qu'au lieu de les convaincre que tout ce qui est honnête est necessairement utile, on ne les induise dans la tentation de s'imaginer, que tout ce qui est utile est necessairement honnête.

En effet si on leur permet une fois de supposer, que l'útile est in-

ſeparable de l'honnête, ils laiſſeront les Philoſophes diſputer ſur ce qui eſt honnête, & perſuadez qu'ils ne peuvent trouver leur utilité que dans ce qui eſt honnête, par tout où ils voiront leur utilité, ils croiront voir l'honnête, & par là leur interêt deviendra le principe & la ſeule regle de toutes leurs actions.

En vain on s'attendroit à les ramener d'une erreur ſi dangereuſe, en leur faiſant comprendre qu'ils ſe trompent en ce que, ce qu'ils croyent utile ne l'eſt pas. Le plus ſtupide ne manqueroit pas de prétendre, que perſonne n'eſt meilleur juge de ce qui lui convient que lui-même; que ſur toute autre choſe, il eſt prêt à déferer aux lumiéres des plus ſages que lui: mais que ſur ce point il eſt plus éclairé que tous ceux qui ſe voudroient mêler de lui donner des conſeils. Aprés cela ſans attention ſur les raiſonnemens les plus

ſolides, il ſe contenteroit de les traiter de vaines ſubtilitez, & de s'en mocquer.

Il faut donc l'avoüer, cette opinion eſt pleine d'inconvenients, & ſi la plus commune qui diviſe les biens en honnêtes, utiles, & agreables, eſt la moins brillante, elle paroît du moins la plus ſeure. Mais ſans approfondir ici cette queſtion, qui peut être regardée comme étrangere au ſujet que nous traitons, & qui nous meneroit trop loin, il ſuffit que ſoit dans cette opinion qui attache l'utile inſeparablement à l'honnête, ſoit dans l'opinion commune qui les diſtingue, on peut eſtimer la gloire ſans faire tort à la vertu. Car de même que s'il nous eſt toûjours utile d'être vertueux, nôtre action ne ceſſera pas d'être vertueuſe par l'utilité neceſſaire qui s'y trouve: de même auſſi s'il y a toûjours de la gloire à être vertueux,

& que dés là qu'une action eſt vertueuſe, elle eſt neceſſairement digne de gloire, cette action ne ceſſe pas d'être vertueuſe, parce qu'en la faiſant on merite de la gloire, ou que l'on s'en attire.

C'eſt bien aſſez pour faire un vertueux parfait, qu'il ſe porte à la vertu avec tant de franchiſe, & de deſintereſſement, que quand il ne lui reviendroit ni utilité, ni gloire de ſon action, il ne la feroit pas moins N'allons pas plus loin, & ne nous aviſons pas encore d'exiger, qu'il ne ſe trouve dans une action vertueuſe ainſi pratiquée aucun mêlange d'utilité ni de gloire, & que l'homme de bien qui les y trouve attachées ſans les y avoir cherchées n'y ſoit point ſenſible. Autrement on doit craindre, qu'à force de vouloir épurer la vertu, on ne la faſſe évaporer.

Que ſi au contraire en ſe confor-

mant à l'opinion commune, on croit que l'utile peut être souvent separé de l'honnête, il sera aisé de convenir que celui qui va droit à la vertu, & qui en la suivant rencontre sur sa route la gloire ou l'utilité, n'en est pas moins vertueux. Ce n'est point la recompense, c'est le motif seul de l'action qui la rend mercenaire. Ainsi un homme qui s'est exposé aux plus grands dangers, pour deffendre courageusement son ami prêt à succomber sous des ennemis puissants, n'en est pas estimé un moins digne ami, parce qu'un Prince ou un Ministre touché d'une telle generosité l'a honoré d'une bien-veillance singuliere, & l'a comblé de biens & d'honneurs; ainsi un homme qui aprés avoir sauvé sa patrie par sa sagesse, & par sa valeur, est honoré par le Senat d'une statuë, ou du triomphe, ou par le Prince d'un gouvernement

considerable, & d'une grande dignité, loin d'être traité de mercenaire, est regardé de toutes les personnes équitables comme un Heros, qui a bien merité les justes recompenses qui lui ont été decernées.

Si quelqu'un demande que cet ami qui n'a songé qu'a faire son devoir, ne soit pas sensible à la fortune qu'il s'est acquise en le faisant; que ce Heros qui, en prodiguant son sang n'a eu d'autre veuë, que de servir sa patrie, & son Prince, ne soit pas touché des recompenses, dont sa patrie ou son Prince honore ses travaux, je le dis hardiment, il n'est point austere & délicat, mais sauvage & insensé. Il detruit la veritable vertu, & en fait une de fantaisie & qui ne peut être a l'usage de l'homme qu'il y veut conduire. Attendés vous que bien-tôt ce severe Philosophe vous interdira la joye, que le temoignage secret de vôtre

conſcience ne manque jamais de vous donner aprés une bonne action. Cette douce ſatisfaction eſt la premiére recompenſe de la vertu, & s'il n'eſt pas permis d'être ſenſible aux juſtes recompenſes, qu'elle accorde à ceux qui la cultivent, il n'eſt pas permis d'être touché de ce plaiſir ſecret, la plus flateuſe & la plus precieuſe de toutes ces recompenſes.

Il n'y a point de milieu, il faut ou qu'il s'engage à ſoûtenir une ſi étrange propoſition, ou qu'il demeure d'accord, qu'on peut aimer les recompenſes que donne la vertu, & être parfaitement vertueux, pourvû que l'on n'aime pas la vertu à cauſe des recompenſes, mais que l'on aime ces recompenſes, parce qu'elles viennent de la vertu. C'eſt une femme dont les charmes, & la beauté nous raviſſent en admiration, & nous embraſent d'amour. Quoique nous l'ayons trouvée dans l'obſcurité, & dans la miſe-

re,

re, nous brûlons d'impatience de nous unir pour jamais à elle, nous sommes prêts à l'épouser, & nous en faisons nôtre souverain bonheur. Dans ce moment nous découvrons que c'est une grande Princesse, & qu'en l'épousant, elle nous rendra maîtres de grands trésors, & de puissants Etats. Cela rompra t il le mariage ?

Mais ce degré de perfection, & de desintéressement que nous demandons dans le Heros, & dans le Sage, gardons-nous bien de l'exiger du commun des hommes. Souffrons qu'ils aiment dans la vertu les choses qu'elle-même employe pour s'en faire aimer. Le plaisir que l'un reçoit du témoignage secret de sa conscience, aprés une bonne action, l'engage à en faire une meilleure. La satisfaction que l'autre trouve dans les témoignages publics, qui accompagnent celuy qu'il se rend à luy même en secret, l'excitent à ne

les pas démentir, & à les meriter de plus en plus. Fortifions, s'il se peut, ce sentiment, & cet attrait, loin de les combattre & de les détruire, & craignons qu'en voulant degoûter les hommes de cette douceur, nous ne les dégoûtions de la vertu qui l'a fait naître.

Ce n'est point connoître l'homme tel qu'il est, c'est en créer un nouveau, que d'en supposer un, que l'on conduise sans aucun rapport à son interêt. Dans tout ce qu'il fait, il a un motif, & ce motif est necessairement ou honnête, ou agreable, ou utile, il n'est pas possible d'en imaginer d'autre. Quel que soit celuy des trois qu'il se propose, il ne le cherche que pour luy, & parce qu'il croit y voir quelque chose qui luy convient. Cette seule convenance vraye, ou apparente differemment apperceuë, & sous differentes formes, est l'unique objet de son em-

preſſement. Il court aprés ce qui luy paroît aimable, & évite ce qu'il haït: auſſi intereſſé à joüir de l'un qu'à s'éloigner de l'autre.

Lors donc qu'il ſe porte vers l'honneſte, il ſe porte vers ce qui luy paroît convenable, & intereſſant. Or par où l'honnête peut-il le toucher & l'intereſſer, ſi ce n'eſt par la ſatisfaction dont il le remplit au dedans, & par la gloire dont il le comble au dehors. Que ſi ce plaiſir ſecret qui accompagne toûjours une bonne action, & cet honneur public qu'on luy rend, ſont les ſeuls attraits que la vertu employe pour toucher les hommes, vouloir qu'ils n'y ſoient point ſenſibles, c'eſt vouloir qu'ils ne le ſoient pas à la vertu, qu'ils ne peuvent ſentir que par l'impreſſion qu'elle fait ſur eux.

En un mot la gloire n'eſt point la fin que ſe propoſe l'homme de bien, quand il court aprés la vertu,

c'eſt le moyen dont la vertu ſe ſert pour luy plaire. Il ne ſe porte vers elle avec tant d'ardeur, que parce qu'elle luy plaît : mais elle ne luy plaît, que par le charme de la douceur interieure dont elle remplit, & de l'honneur dont elle couvre ceux qui l'aiment, & qui l'embraſſent.

Si la gloire eſt à proprement parler l'hommage public, que l'ignorance & le vice même ſont forcez de rendre à l'exellence des talents, & des vertus, il eſt clair que bannir, la gloire d'entre les hommes, ce ſeroit bannir l'admiration qu'on a pour les talents, & le reſpect qu'impriment les vertus. Or les bannir, ce ſeroit aſſujetir tout le genre humain à cet odieux oſtraciſme, qui a tant été reproché aux Atheniens. Quel Legiſlateur ſage, quel Philoſophe ſenſé voudra jamais que dans la ſocieté, l'homme qui eſt orné des talens, & des vertus les

plus rares, ne soit pas plus estimé, que celuy qui n'a ni vertus, ni talents ? que pourroit-on imaginer de plus funeste aux hommes ? ne seroit-ce pas renverser toutes les idées qui leur sont le plus naturelles ? ne seroit-ce pas exiger d'eux, qu'ils arrachassent de leur cœur jusqu'aux dernieres fibres des sentimens que la nature y a le plus profondement enracinées ?

En effet si l'on met l'ignorance, & le vice au même degré d'estime, que la science & la sagesse, il n'y a plus ni aiguillons pour exciter les paresseux, ni ayde pour soutenir les foibles, ni frain pour retenir les emportez. Chacun sans attention sur le jugement des autres, ne compte plus qu'avec luy même. Mais comme personne dans ce compte n'oublie de se faire grace, il arrive que sa raison qui n'est plus éclairée ni soutenuë par celle des autres, se laisse seduire par ses passions, en

autorise les illusions, & l'engage à se pardonner ce que les autres ne luy pardonneroient jamais.

On découvre assez quels malheurs coulent d'une si pernicieuse source. Une seule idée peut les renfermer tous Les sciences, & les arts font fleurir les Etats, & les sciences & les arts sans estime sont negligez. Les vertus rendent les peuples puissans, tranquilles, heureux, & les vertus sans distinction, & sans honneur, n'attirent les regards de personne. Il faut donc l'avoüer, la gloire qui seule perfectionne, multiplie, & assure des biens si précieux, est necessairement elle même de sa nature, le plus précieux & le plus estimable de tous les biens

Aussi cette opinion est elle si naturelle à l'homme, qu'elle est née avec luy. Il ne la tient ni des préjugez de l'éducation, ni de la difference des climats, ni de la diversité

des tours d'imagination : il la trouve dans ſa ſubſtance même dont elle fait partie. Il n'eſt preſque rien, ſur quoy les differentes Nations n'ayent differemment penſé. Mais quoique leur aveuglement ait été, juſqu'à ne pas convenir même des vertus & des vices, toutes cependant ſe ſont accordées en ce point, d'honorer ce qu'on appelle vertueux dans leur pays, & de mepriſer ce qu'on y nomme vicieux. Les unes ont eſtimé la force, les autres l'adreſſe, les autres la prudence, celles-ci la valeur, celles là la beauté : mais toutes (je n'en excepte pas les plus ſauvages) ont honoré de quelque diſtinction, & de reſpect, ceux de leurs compatriotes qu'elles croyoient poſſeder éminemment quelqu'une de ces qualitez, auſquelles elles avoient attaché leur eſtime.

Ainſi inſtruites par la nature même, que la gloire eſt un hommage

qu'on doit au merite & à la vertu, elles le portent unanimement où elles croyent les voir, & où la corruption de leur cœur les a placez.

De là vient que la plupart des peuples reflechissant sur la veneration dont ils se sentoient penetrez, & dont ils voyoient leurs voisins remplis, pour la memoire des Heros, & des hommes celebres, ont essayé à l'envi d'en faire leurs fondateurs, & d'y rapporter leur origine. Dans ce dessein ils ont mieux aimé s'exposer au ridicule d'adopter la fable la plus grossiere, que de renoncer à la passion, & à l'esperance de s'associer à leur gloire.

Ce consentement de tous les peuples à respecter ce qu'ils appellent merite, cet empressement à s'honorer par d'illustres origines, ne permettent pas de douter, que ce desir de la gloire si universellement gravé dans le cœur de tous les hommes,

ne leur ſoit auſſi naturel que l'amour de la vie. Loin donc de la regarder comme une chimere, l'ouvrage de leur imagination échauffée : il faut convenir qu'elle eſt un preſent de la nature, d'autant plus eſtimable, qu'elle n'a point donné ni au cœur humain d'antidote plus puiſſant contre le venin des paſſions, ni à la vertu des charmes plus doux, & d'armes plus victorieuſes pour en triompher.

C'eſt par la douceur de ce charme qu'Hercule ſollicité par la volupté, s'en éloigne, & ſuit la vertu qui l'appelle. C'eſt par la force de cet antidote que Scipion à vingt-ſix ans ſe preſerve de l'amour d'une jeune captive, dont la beauté le raviſſoit, & que la victoire luy avoit livrée. Enfin c'eſt au pouvoir de ces armes que tant de perſonnes foibles, tant de femmes même doivent le triomphe, qu'elles remportent, ſur la

crainte de la mort, lorſqu'elle combat leur devoir.

Que croyez vous qui repaſſe dans l'eſprit de Leonidas, & des trois cent Lacedemoniens qui l'accompagnent, lorſqu'ils bravent la mort au deſtroit des Thermopiles? la mort, ſe diſent-ils, eſt inevitable. Si nous la fuyons icy, elle ſçaura bien nous retrouver ailleurs. Ce n'eſt pas la longueur de la vie qui en fait le prix, c'eſt ſon uſage. La patrie nous en demande le ſacrifice, ne heſitons pas à le faire. Il y a autant de douceur à mourir dans les bras de la gloire, que d'amertume à vivre dans le ſein de l'infamie.

Les gens de bien ne ſont pas les ſeuls à qui ces reflexions ſe preſentent. Elles n'échapent pas aux plus lâches, & aux plus vicieux, & c'eſt là où l'impreſſion de la nature ſe fait mieux ſentir. Je ne parle point de ceux qu'une longue habi-

tude au vice a en quelque sorte abrutis ; ce ne sont plus des hommes ; En vain on y chercheroit des traces de l'humanité. Je parle de ceux à qui il reste encore une lueur de raison. En est-il quelqu'un parmi eux, qui, s'il étoit en son choix, ne préferat une bonne reputation à une mauvaise ? S'il me refusoit cet aveu, les soins qu'il prend pour cacher son desordre, & ses dereglemens, & les loüanges qu'il affecte de donner à des actions qu'il n'a pas le courage d'imiter, le luy arracheroient, & le feroient pour luy. Que s'ensuit-il d'un tel aveu ? que ceux même qui sont parvenus, jusqu'à étouffer dans leur cœur tous les mouvemens de vertu, ne peuvent y éteindre le desir de la gloire, & qu'on ne pourroit le détruire, sans détruire la meilleure, & la plus saine partie de l'humanité.

Si les vicieux eux mêmes estiment

la gloire ; s'ils ne peuvent se resoudre à la perdre, lors même qu'ils renoncent à la meriter ; si l'envie en fait l'éloge par ses efforts les plus malins, pour en ternir l'éclat, comment se dispenser de regarder la gloire comme le plus estimable de tous les biens ? comment luy refuser cette préference, que la nature, la raison, le vice, & la vertu s'empressent également à luy accorder.

Loin d'ici donc ces Philosophes austeres, qui veulent que l'homme vertueux soit insensible à la gloire, ou qu'il la mépriſe. Leurs écrits me suffisent pour les refuter. Ils ne prendroient ni tant de peine à les composer, ni tant de soin à les repandre, & à les publier, s'ils la mépriſoient sincerement. On voit bien qu'ils cherchent moins à en detromper les hommes, qu'à surprendre leur admiration par la subtilité de leur éloquence, & par le charme d'une opinion auſſi

singuliere que fastueuse. Plus ils declament contre la gloire, plus ils me paroissent l'estimer. Ils seroient insensez si en parlant, ou en écrivant, ils ne vouloient pas être approuvez de ceux qui les écoutent, ou qui les lisent. Ce seroit parler, ou écrire avec intention de n'en tirer aucun fruit. Car le fruit d'un discours ou d'un écrit est inseparable de l'approbation du lecteur, ou de l'auditeur. Ils ne feront jamais leur profit de ce qu'ils n'approuvent point.

Or vouloir obtenir cette approbation, c'est desirer la gloire : puisqu'elle n'est elle même que le concours d'un grand nombre d'approbations particulieres, dont se forme l'approbation publique & generale. Il faut donc qu'ils l'avoüent. Ils y vont comme les autres : mais ils couvrent mieux leur marche, & essayent de la derober. D'autant plus avides de gloire, qu'ils s'en

disent plus dégoûtez, ils ne la décrient que pour l'achetter moins. Les precautions qu'ils prennent pour s'en assurer, dementent les efforts qu'ils font pour l'avilir, & nous apprennent de quel prix elle est à leurs yeux, pendant qu'ils la veulent faire paroître si mépriſable aux nôtres.

Il n'y a dans un tel degoût, que de l'orgueil ſans gloire. L'orgueil eſt à vouloir être approuvé; la gloire a le meriter ſans le vouloir. Ces Philoſophes foulent aux pieds (diſent ils) le faſte de Platon: mais ils le foulent avec un faſte encore plus grand, comme il le dit fort à propos à l'un d'eux, qui luy faiſoit cet injuſte reproche. Le faſte de Platon n'étoit que dans ſes meubles, le leur eſt tout dans leur eſprit, & dans leur cœur.

Mais c'eſt trop les preſſer par des arguments perſonnels, il faut paſſer à d'autres, qui ne ſont pas moins

solides. Je les prie seulement de me répondre. Si la gloire n'est pas un bien, l'infamie certainement n'est pas un mal. Car il n'est pas possible que la privation de ce qui n'est pas un bien soit un mal ; il n'est pas possible que les contraires, qui de leur nature se détruisent l'un l'autre, soient cependant de même nature, & de même genre. Personne ne disconviendra que l'infamie ne soit la privation de tout honneur, & de toute gloire ; que la nature de l'infamie ne soit d'esteindre la gloire, & de l'anneantir. Donc l'infamie qui en détruisant l'honneur, ne détruit aucun bien, ne peut être regardée comme un mal.

Cette morale une fois établie ; quelle injustice seroit ce de regarder par tout le monde les calomniateurs comme des pestes publiques ? quelle fureur de leur declarer une guerre implacable, & de les punir ? si la

gloire qu'ils vous ôtent n'eſt digne que de mépris, ne leur doit-on pas plûtôt des recompenſes pour vous en avoir debaraſſé, que des peines pour vous l'avoir ravie. Je vous entends vous recrier, que vous deteſtez une ſi funeſte opinion : mais prenez garde qu'elle eſt une ſuite neceſſaire de vos principes. Si la gloire n'eſt pas un bien, la calomnie qui nous l'ôte n'eſt pas un mal. Et ſi elle n'eſt pas un mal, les loix qui la puniſſent ſi ſeverement ſont injuſtes & cruelles.

Ne croyez pas échapper en diſant, que la calomnie eſt toûjours un menſonge, & que le menſonge eſt de ſa nature odieux & puniſſable ? le menſonge eſt odieux de ſa nature, il eſt vray : mais il n'eſt puniſſable qu'autant qu'il eſt nuiſible. Quand il tombe ſur des choſes indifferentes, il eſt vice, & quand il tombe ſur des choſes importantes, & qu'il nuit à quelqu'un, il eſt crime. Le vice n'eſt l'objet que du mépris des hommes, le crime ſeul l'eſt

l'eſt de la rigueur des loix. Elles puniſſent la calomnie, elles la mettent donc au nombre des crimes. Elle n'eſt crime que parce qu'elle eſt un menſonge nuiſible à quelqu'un ; & il n'eſt nuiſible, que parce qu'il ravit aux perſonnes qu'il attaque, un bien trés-important, & ce bien c'eſt la gloire, qu'elles regardent comme le plus precieux de tous les biens. Car ſi la calomnie a ſouvent fait perdre la fortune & la vie, ce n'eſt qu'aprés avoir premierement ravi l'honneur.

Ce n'eſt pas ſeulement par l'horreur que tous les peuples ont pour la calomnie, & par les peines que tous les Legiſlateurs impoſent au Calomniateur, qu'ils marquent de quel prix eſt la bonne reputation, ou la gloire : mais bien plus encore par leur conſentement unanime, à compter l'infamie entre les plus redoutables peines, dont ils menacent les criminels. Si l'infamie n'étoit pas un mal, elle

ne feroit pas une punition, & si elle est une grande punition, il s'ensuit de necessité que la gloire qu'elle oste est un grand bien.

Mais c'est peu que la privation de la gloire soit regardée parmi tous les peuples policez comme une peine affreuse, ajoûtons que la gloire elle même est proposée pour la plus excellente recompense des talents les plus rares, & des services les plus éclatants.

De là ces differents honneurs decernez par autorité publique, à ceux que des connoissances, ou des qualitez extraordinaires, des bienfaits, ou des exploits memorables signaloient; De là ces courones faites de quelques branches d'arbres entrelassées, ces statuës de Marbre ou de Bronze plus precieuses que tout l'Or des Rois les plus somptueux; De là ces triomphes, ces trophées, ces surnoms plus estimez que la possession des plus grands domaines, & que le trône mê-

me; De là la nobleſſe, & les autres diſtinctions accordées à la poſterité des perſonnages illuſtres ou des Heros; De là enfin ces eloges funebres, où le public s'acquitte de ce qu'il doit au merite, & aux vertus des grands hommes par les ſoins qu'il prend de conſacrer & d'eterniſer leur memoire.

S'il y a de la honte à être touché de la gloire, il y a du crime à la propoſer pour recompenſe, c'eſt tendre des pieges à ceux qu'on entreprend de conduire, & de diriger. Car ſi par les louanges que l'on donne à de rares talents, & à d'eminentes vertus, on ne pretend pas enflammer le courage des hommes, & les engager de plus en plus à perfectionner, & à multiplier leurs vertus, & leurs talents; ſi par les honneurs que l'on decerne à un citoyen, on ne veut pas allumer l'emulation dans le cœur de tous les autres, & les inviter à en meriter de ſemblables;

il eſt clair, ou que loüer & honorer publiquement le merite eſt une choſe extravagante faute d'objet où elle ſoit rapportée ; ou que ſi on y attache cet objet de donner des recompenſes à l'un, & de l'emulation aux autres, elle eſt mauvaiſe parce que cet objet eſt mauvais.

Il eſt aiſé d'en convenir. Cet objet, dans cette ſuppoſition, eſt de recompenſer par la gloire, un homme qui s'eſt diſtingué par le merite, & d'encourager les autres par cette recompenſe à l'imiter. Or cette recompenſe ne peut affecter cet homme, que par le plaiſir qu'elle luy cauſe, & s'il ne peut être touché de ce plaiſir ſans ſe corrompre, & ſans devenir vicieux, elle luy eſt funeſte. Elle devient un poiſon pour luy dez qu'il y eſt ſenſible, & ce n'eſt plus une recompenſe, (que dis-je) ce n'eſt rien dez qu'il ne l'y eſt pas.

Mais quoy (dités-vous) comment eſt il poſſible que ce qui n'exiſte que dans l'opinion d'autruy, & ce qui en dépend abſolument ſoit un bien réel & eſtimable ? Qu'y a t-il de plus frivole que l'opinion du vulgaire, & à quelles erreurs, à qu'elles illuſions n'eſt point expoſée celle des plus ſages ? les vents ne ſont ni plus inconſtans, ni plus orageux que les affections de la multitude. Malheureux joüet des grands & de l'ignorance, elle ſuit aveuglement toutes les impreſſions qu'on luy donne ; elle foule aujourd'huy aux pieds, & traîne dans la fange, celui à qui elle dreſſoit hier des ſtatuës, & conſacroit des autels. Auſſi temeraire dans ſes jugements, qu'emportée dans ſes paſſions, elle loüe ſans connoiſſance, & deteſte par caprice, elle eſtime ou mépriſe trop Les plus grands perſonages ſont ceux qui en ont fait une plus triſte experience.

Les mêmes vertus, les mêmes services qui dans Athenes avoient élevé au comble de la gloire, Ariſtide, Cimon, Themiſtocle, les en firent bannir. Hermocrate eut le même ſort aprés avoir défait les Atheniens qui avoient aſſiegé Syracuſe ſa patrie; Dion aprés avoir affranchi la Sicile, & en avoir chaſſé le Tyran, y perit luy même indignement; Camille, Coriolan, Rutilius, Ciceron, furent bannis honteuſement de Rome, qui leur devoit ſon ſalut. La bizarrerie, l'extravagance, & l'ingratitude ſont le partage du peuple; comment donc mettre ſon eſtime au rang des biens?

Le jugement des ſages (continuez-vous) n'eſt guere plus ſolide. Les plus éclairez ne voyent qu'à travers le nuage de leur humeur, de leur interêt, & de leurs preventions. Celui ci né triſte & auſtere, s'abandonne à ſa melancolie, & pleure

de tout. Celuy-là né gay, & humain se livre à sa joye, & ne fait que rire: Ceux ci que l'avarice domine, la parent des noms d'œconomie & de frugalité; jamais plus éloquents que sur le mépris des richesses, jamais plus attentifs que sur les moyens d'en acquerir, & sur les soins de les conserver, & de les accumuler. Ceux là qui vivent dans le faste, & dans la dissipation, appellent le luxe politesse, & la profusion liberalité, & les honorent. L'un qui enyvré d'orgueil ne peut se soumettre à personne, croit qu'on doit se suffire à soy même, & ne loüe que la pauvreté, & l'eloignement des Cours: l'autre qui plus humble & plus sensible, est persuadé que les hommes sont faits pour la societé, veut qu'ils cherchent à vivre ensemble, qu'ils ne mépriſent point les plaisirs que la nature leur offre, & n'estimant rien tant que la volupté, il met dans l'art

d'en joüir la ſuprême ſageſſe, & le ſouverain bonheur. L'un veut que l'on baniſſe les Poëtes de la Repûblique, comme gens qui ne ſont propres qu'à corrompre la raiſon, & les mœurs, & nous perſuade par ſon ſtyle, par les tours, & par les graces qui brillent par tout dans ſes écrits, qu'il n'a rien tant lû, tant étudié que leurs ouvrages. L'autre veut que nous les reverions comme des hommes inſpirez du Ciel, les premiers, & les plus habiles precepteurs du genre humain. Caton approuve dans Pompée ce qu'il condamne dans Ceſar; & Ciceron moins eſclave de la verité que des tems, comble d'éloges pendant ſa vie ce même Ceſar qu'il deteſte aprés ſa mort.

Quel parti prendre au milieu de tant de contradictions? n'eſt il pas evident que quoique l'on puiſſe faire on ne manquera ni de panegyriſtes, ni

ni de censeurs ? & si cela est comment estimer, ou plûtôt comment ne pas mepriser un bien aussi peu réel, & qui tire tout son être, & tout son prix d'une opinion si incertaine, & si variable non seulement dans le peuple : mais même dans les hommes les plus sages, & les plus distingués ?

Ce parti n'est pas si difficile à prendre que vous le pensez. Demélez ce qu'il y a de vray d'avec ce qu'il y a de specieux, dans ces declamations outrées, que l'on a coutûme de faire contre la gloire, & vous trouverez que si elles peuvent quelquefois ébloüir un esprit peu attentif, elles ne sçauroient jamais convaincre un homme raisonnable.

Le peuple est, si vous le voulez, credule, temeraire, inconstant, bizare, feroce, ingrat : mais ces sentimens qu'il montre souvent dans les occurrences subites & passageres,

ne forment point le caractere de ſes jugements definitifs & permanents, tels que le ſont ceux dont la gloire tire ſa naiſſance, & ſon éclat. Car la gloire ne conſiſte point dans une acclamation momentanée, mais dans la conſtante & unanime admiration meſlée d'amour, que tout le monde temoigne pour les actions vertueuſes, & pour les talents rares, comme nous l'avons expliqué au commencement de ce livre. Il eſt donc clair qu'elle ne peut avoir rien de commun avec ces jugemens tumultueux & precipitez, qui échappent à un peuple, ou irrité par des paſſions inſpirées, ou préocupé d'interêts mal entendus, ou ſurpris par des intrigues, ou ſeduit par des bienfaits. Laiſſez ſe calmer ces mouvements de phrenefie, qui n'agitent pas moins les corps politiques, que la fievre le corps humain, & vous verrez le peuple revenu à luy, reprendre

des idées plus saines, condamner ses égarements, & dans toute la suite des siecles, sans se dementir, combler d'éloges la vertu malheureuse, & opprimée, & charger d'imprecations le vice heureux, & honoré.

Si de grands hommes ont esté bannis de leur patrie, si d'autres y ont indignement peri, aprés l'avoir garentie des plus terribles malheurs, ce n'est pas au peuple qu'il le faut imputer : mais à une troupe de factieux qui le surprend, & qui l'entraîne. Voulez vous voir quel pouvoir le merite & la vertu ont naturellement sur luy, voyez le agir dans une sedition tout à coup allumée. Le voilà, qui comme un torrent furieux se repand de tous côtez avec un fracas épouventable ; rien ne peut arrêter ce peuple. Sa fureur luy fait des armes de tout ce qu'il rencontre. Les pierres volent, le fer brille, le feu étincelle, le sang coule de toutes

parts, les clameurs, les menaces, & les gemiſſements rempliſſent tout d'horreur, & ſe confondent, tout annonce la plus funeſte deſolation : Un homme qu'il eſtime, & qu'il reſpecte paroît, & fait ſigne qu'il veut parler ; on ſe tait, on l'écoute, on luy obeït, & l'orage eſt diſſipé, plus vîte encore qu'il n'a eſté formé. Scipion eſt accuſé devant les Romains aſſemblez, il mépriſe l'accuſation, & plein de confiance dans l'affection, & dans la reconnoiſſance de ſes citoyens *C'eſt aujourd'hui, Meſſieurs*, dit il, *que vous avez vaincu les Carthaginois par le ſecours des Dieux, allons leur en rendre graces*.... Et auſſi tôt toute la multitude indignée contre ſes accuſateurs, les abbandonne ſeuls, & le ſuit aux Temples.

La gloire des Ariſtides, des Themiſtocles, des Camilles, des Coriolans, & des autres, n'a point eſté ternie par leur exil. Les regrets dont

ils ont eſté honorez pendant leur vie, & les éloges dont ils ont eſté comblez aprés leur mort, les immortaliſent. Ils ont peu ſuccomber pour un temps ſous le poids de l'envie, de la cabale, ou d'une injuſte loy : mais dans ces mêmes lieux où ils avoient eſté perſecutez, ils ont eſté loüez, admirez, propoſez comme des modelles, & leur memoire y a eſté conſacrée dans des monuments, & dans des hiſtoires, dont l'éclat les dedommage d'autant mieux, qu'il ne finira jamais.

L'exil de Ciceron ne fut honteux que pour ceux qui en furent les auteurs ; les gens de biens en gemirent ; les Chevaliers Romains en prirent publiquement le deüil ; ſon retour fut celebré dans Rome comme un jour de triomphe & de fête, & y ramena autant d'allegreſſe, & de ſerenité, que ſon depart y avoit jetté de triſteſſe, & de confuſion.

Le public toûjours équitable, & seul dispensateur legitime de la grande reputation, ne la distribuë point en aveugle, & au hazard, il ne la donne qu'à la mesure du merite, & ne la regle que sur la verité. Touché d'admiration, & d'amour pour la vertu, il ne refuse ses applaudissements, que lorsque l'obscurité la luy derobe; & si quelquefois il est forcé de dissimuler avec les vicieux, & semble tolerer le vice; il est seur qu'en liberté il le condamne, & le deteste toûjours.

Que s'il arrive, que le Public, surpris precipite son jugement, & se trompe, son égarement ne dure jamais long-temps. Redressé par les sages, & par les maîtres de l'art qu'il prend toûjours pour guides, il revient bien-tôt de son erreur, & condamne ce qu'il avoit trop legerement approuvé, ou approuve ce qu'il avoit trop facilement condamné.

De là vient qu'encore que l'on n'ait pas toûjours toute la reputation que l'on merite, on n'a presque jamais celle qu'on ne merite pas. La verité est le premier fondement de l'opinion publique. On ne voit point d'homme generalement estimé pour un talent, pour une vertu qu'il n'a pas : & si par cabale ou par intrigue, il y parvient, ce n'est jamais pour long-temps. Tout le monde ne conspire point pour tromper quelqu'un, & personne ne reüssit à tromper tout le monde.

Ainsi regarder l'opinion publique comme quelque chose d'incertain, de variable, de trompeur, de frivole, c'est n'en connoître ni la nature, ni le prix. C'est ignorer que telle est la condition humaine, que le plus grand nombre de ceux qui sont du même avis, est la regle necessaire de ses jugemens ; qu'elle n'en a point de plus seure, & que sans cette regle

tout ſeroit en deſordre dans la ſocieté.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit vrai, que la plus grande partie des hommes eſt livrée à l'ignorance, & à la corruption; & de là il ſemble que l'on ſeroit en droit de conclure, qu'il n'y a pas de ſageſſe, à faire cas de ce que penſent des gens aveugles & dépravez. Mais ne vous y trompez pas, la dépravation qui regne dans leurs mœurs, & dans leur conduite, n'infecte point leurs opinions & leurs ſentimens.

Entre les plus ſtupides, & les plus vicieux, il y en a peu qui ſoient parvenus juſqu'au point, de n'être pas touchez de l'excellence d'un merite diſtingué, & des charmes de la vertu. Ils admirent ſa beauté, & la loüent dans le temps même que le poids de leurs paſſions les entraîne vers le vice. S'ils ne la ſuivent pas, ce n'eſt point la connoiſſance ni l'e-

ſtime de la vertu qui leur manquent, c'eſt le courage. Ils ont aſſez de lumiere, & de ſincerité pour en reconnoître l'excellence, mais ils n'ont pas aſſez de force pour en pratiquer les maximes. Si vous ne voulez d'eux que des deſirs, & des ſuffrages pour la vertu, ils s'empreſſeront à l'envi de vous les accorder: mais ſi vous leur demandez des efforts pour l'acquerir, tous s'accorderont à vous les refuſer. Le lâche loüera la valeur, & fuira; le perfide deteſtera la trahiſon, & la tramera; l'ingrat vantera la reconnoiſſance, & oubliera le bienfait; l'avare vendra la juſtice, & admirera le deſintereſſement.

Ceſſez donc de craindre, que prendre l'opinion de la multitude pour regle de celle qu'on doit avoir de quelqu'un, ce ne ſoit ſe voüer à l'illuſion, & à l'erreur; ce ne ſoit prendre des aveugles pour guides, & des corrompus pour approbateurs. Les

ſoins que les vicieux prennent de déguiſer leurs vices, vous répondent de leurs éloges pour la vertu. Mais quand il faudroit convenir (car pourquoi le nier) qu'il ſe trouve quelquefois des gens aſſez temeraires, pour ſe parer de leurs vices, & pour décrier la vertu publiquement, & par leurs diſcours, & par leurs écrits; il n'en ſeroit pas moins certain, que cette petite poignée d'hommes impudents, confonduë dans le nombre infini des autres, y eſt tellement abſorbée, que leurs voix, loin de prévaloir, ne peuvent pas ſeulement être entenduës dans ce concert general d'applaudiſſemens qui forment la reputation.

Je ne puis trop repeter en cet endroit, que quand je donne tant de poids à l'opinion publique, je n'entends point parler de cette opinion momentanée, qu'un heureux évenement, une cabale, une préven-

tion favorable, une grande action bien tôt démentie ont fait naître, & qui se dissipe encore plus facilement qu'elle n'a été formée. Je parle de cette opinion durable & constante, qui née de la verité, loin de perir, s'entretient & se fortifie avec le temps; qui passe d'âge en âge avec la même veneration, & qui ayant eu nôtre propre témoignage pour premier fondement, est à l'épreuve de toutes les revolutions. Je dis donc qu'une telle opinion ne peut être trop respectée. C'est Dieu qui s'explique ordinairement par la voix du peuple. Dans les jugemens que le peuple porte des hommes, exempt des passions dont quelquefois les sages se laissent prévenir sans le sentir, il va plus droit à la verité : mais s'il luy arrive de s'en écarter, comme il s'égare de bonne foy, il reconnoît sans honte son erreur, & revient sans peine à leur avis.

Si dabort il ne suit pas toûjours les gens de bien, & les vrais sages, il est sûr que dans la suite les sages le ramenent presque toûjours à eux. L'estime qu'il fait de leurs sentimens, & son attention à tous leurs discours, se découvrent d'une maniere bien naturelle, & bien sensible, dans le soin qu'il prend de recüeillir, ce qu'ils disent de plus juste & de plus sensé, pour en former sa morale familiere, pour en orner, & autoriser ses plus beaux, & ses plus graves raisonnemens. Qui peut douter, que telle, ne soit l'origine des proverbes si usitez parmi les Nations de tous les païs? & qui en faisant cette reflexion, ne demeurera pas persuadé de l'impression, que les discours raisonnables font sur le peuple, & de l'empire qu'ont sur luy les sentiments des hommes, qu'une souveraine sagesse a distinguez?

Les loix elles-mêmes ne tirent

elles pas toute leur autorité de la multitude, & si les sages les luy ont proposées, n'est ce pas la raison, & non la force qui les luy a fait recevoir ? Il ne faut donc pas craindre, de diminuer le prix de la gloire, en la faisant dépendre de l'admiration, & de l'amour que tout le monde témoigne pour les vertus, & pour les talents connus. La gloire ne pouvant être conçûë, sous une autre idée que de l'honneur que chacun s'empresse de rendre au merite, il est impossible que le merite ignoré produise de la gloire, & il est necessaire que plus le nombre de ceux qui le connoîtront, & qui le publieront sera grand, plus la gloire soit étenduë.

De là il s'ensuivra bien, que comme il peut y avoir un merite obscur & caché, il peut aisément y avoir un merite sans gloire. Car il n'y a point de gloire sans admiration publique, & il n'y a point d'admira-

tion où il n'y a point de connoiſſance. Au contraire il n'arrivera jamais qu'il y ait de la gloire ſans merite. Car la gloire n'étant que l'éclat d'un merite admiré, & reconnu, il n'y aura jamais de gloire, où il n'y aura point de merite, qui produiſe un tel éclat admiré. Mais de là on ne conclura point raiſonnablement, que la gloire ſoit l'ouvrage du caprice du vulgaire aveugle, & ignorant. Car le témoignage public d'où ſe forme la gloire, eſt un témoignage conſtant & unanime, & il n'eſt jamais unanime & conſtant, ſans être juſte & vray.

Un Tyran peut quelquefois entraîner les ſuffrages du peuple, un hypocrite les ſurprendre, un ambitieux les corrompre : mais la verité ſeule a droit de les rendre immuables, & de les fixer. La crainte ceſſe, le maſque tombe, les richeſſes s'épuiſent, & le Tyran eſt deteſté, l'hypocrite mepriſé, l'ambitieux aban-

donné. La gloire qui avoit été retenuë captive, rompt d'indignes liens & retourne au merite, comme au seul centre, où elle puisse être en repos.

Avoir démontré que la gloire n'est point une chimere, mais un bien trés-réel, c'est avoir prouvé, qu'elle est le plus estimable, & le plus precieux de tous les biens. Cependant parce que cette consequence pourroit n'être pas encore assez developée pour quelques-uns, il faut essayer de la mettre dans tout son jour.

Personne ne disconviendra qu'entre les biens, le plus estimable ne soit celui qui est tellement propre à l'homme, que nul des autres animaux n'y puisse avoir part. Les biens qu'ils partagent avec luy, le confondent trop avec eux, pour être l'objet de son estime. Reduit à la necessité d'en user comme eux, il sçait du moins n'estimer, que les avantages

qui l'élevent au dessus de leur condition commune, & qui peuvent l'en distinguer.

Ce n'est pas dans les biens utiles, ou agreables qu'il trouvera cette distinction. Non-seulement les autres animaux en joüissent comme luy: mais ils en joüissent plus avantageusement que luy. Ils paroissent avoir bien plus à portée tout ce qui est necessaire à leur utilité, ou à leur plaisir. Ils en usent plus tranquillement, & plus indépendement. Ils ont plus de santé sans Medecins, plus de mets & plus de commoditez sans richesses, plus de plaisirs sans dégoût, sans mêlange, & sans soins. Les biens honnêtes sont donc les seuls, qui soient particuliers à l'homme, les seuls qui établissent sa superiorité, les seuls par consequent qui meritent son estime par preference à tous les autres.

Aussi comment se dispenseroit-il de regarder comme les biens les plus estimables

eſtimables, ceux qui ne tiennent à lui, & qui ne l'intereſſent que par ce qu'il a de plus noble ? Ce qu'il a de plus noble c'eſt la raiſon, & ce n'eſt que par la raiſon ſeule que les biens honnêtes le touchent. Il peut ſans la raiſon joüir des biens utiles ou agreables ; elle s'oppoſe même ſouvent à l'uſage qu'il en voudroit faire ; il ne peut que par elle, & avec elle joüir des biens honnêtes.

Que ſi parmi les biens agreables, il en eſt qui n'affectent l'homme que par la raiſon, à la plus legere attention l'on decouvre, que cette eſpece de biens loin d'être purement delectables, ſont d'une nature, qui participe beaucoup moins du delectable, que de l'honnête. Ainſi lorſque ſa raiſon en eſt touchée, ce n'eſt pas un bien purement delectable qui l'affecte, c'eſt un bien honnête, que le bien delectable ſuit, & qui s'y trouve inſeparablement attaché.

Les exemples éclairciront davantage cette propoſition Quand Archimede meditant profondement ſur les Mathematiques, s'écrie tout tranſporté à la decouverte de ce fameux probleme qui luy fit tant d'honneur ..... Je l'ay trouvé... Le plaiſir qu'il reſſentoit, venoit certainement de la raiſon, & ne tenoit point des ſens. Quand Cezar reſolu de condamner Ligarius, quoique Ciceron pût dire pour ſa deffenſe, fût ſi charmé d'entendre cet orateur, qu'il laiſſa tomber, ſans s'en appercevoir, les papiers qu'il tenoit à la main, cette volupté n'affectoit que la raiſon, & les ſens n'y avoient aucune part. Mais auſſi faut-il avoüer, que dans ces occaſions le delectable ne touchoit la raiſon, que parce qu'il venoit à la ſuitte de l'honnête, le ſeul bien qui luy puiſſe être particulier, & propre.

Rien n'eſt plus honnête, que de faire du progrez dans les ſciences

utiles à la ſocieté ; que d'acquerir des connoiſſances qui forment, qui ornent, & qui eſtendent l'eſprit, & c'étoit ce qui cauſoit le plaiſir d'Archimede, dans la decouverte qu'il venoit de faire. Rien n'eſt plus honnête, que de reconnoître l'empire de la raiſon, que d'en ſentir la force, que d'y ſoumettre ſes plus vives paſſions, que de ſe trouver embrazé d'amour pour la vertu, & c'étoit ce ſentiment, qui exitoit dans Cezar le plaiſir qui l'enchantoit ſi fort pendant que Ciceron parloit.

Ainſi s'il y a des biens agreables qui ne tiennent qu'à la raiſon, il faut avoüer qu'ils n'y tiennent, que parce qu'ils ſont premierement & eſſentiellement honnêtes, & que la volupté qu'elle y goûte, n'eſt qu'une ſuitte inſeparable de l'honnête qu'elle y voit briller.

Telle eſt la difference naturelle, qui ſe trouve entre les biens hon-

nêtes & les biens purement delectables, que pour joüir de ces derniers, les sens suffisent, sans que la raison y soit necessaire; & qu'au contraire sans la raison, l'on ne peut absolument joüir des premiers.

Si donc il est vray, qu'entre les differens biens qui sont à l'usage de l'homme, ceux-là sont les plus estimables, qui n'ont de raport à luy, & qui ne l'interessent, que par ce qu'il a de plus noble, c'est à dire par la raison; & si les seuls biens honnêtes sont de cette nature: il faut convenir que la gloire, qui n'est que l'éclat que repandent sur quelqu'un les vertus, & les talents, les premiers entre ces biens, est necessairement le bien le plus estimable & le plus precieux.

Quand je parle de la sorte, je ne pretends parler ni à un avare, qui ne connoît de biens que les richesses, ni à un ambitieux qui ne fait cas que de la puissance, & des dignitez,

ni à un voluptueux qui mepriſe tout hors les plaiſirs, ni à un pareſſeux qui n'eſtime rien tant que de ne rien faire. Des gens tout occupez de leur interêt, ou de leur plaiſir ne regardent qu'avec deriſion, ou avec pitié, ceux qui ſe laiſſent toucher à de plus nobles ſoins. Une plaiſanterie quelquefois vive & piquante, ſouvent froide & fade, fait preſque toute leur morale. Auſſi charmez d'un bon mot qu'ennuyez d'un bon raiſonnement; ils traitent de folie la recherche de la verité, & de pedanterie & de faux merveilleux tout diſcours ſur les mœurs.

Ces reflexions ne leur ſont point propres, & ne ſont point faites pour eux. Je parle à ceux à qui une ſaine raiſon laiſſe l'envie, & la liberté de connoître la verité; à ceux mêmes qui dans l'eſclavage des paſſions tournent encore leurs yeux, & leurs deſirs vers la vertu. Je dis à ceux-là, que non ſeulement les biens qui

nous confondent avec les animaux, & que nous partageons avec eux ſont moins eſtimables, que ceux qui nous ſont propres, & qui nous en diſtinguent : mais encore que l'on doit moins eſtimer les biens, que l'on peut acquerir & conſerver ſans talents, & par le crime, que ceux qu'on ne peut acquerir & conſerver que par la vertu & par le merite ; qu'enfin ces biens-là ſont plus dignes d'eſtime, qui ne peuvent être poſſedez, que par des perſonnes que le merite & la vertu diſtinguent, que ceux qui peuvent être communs également aux méchants, & aux vertueux.

Pour comprendre que les biens qui ne ſont qu'utiles, ou agreables peuvent s'acquerir, ou ſe conſerver ſans talents, & par le crime, nous pouvons nous diſpenſer de raiſonner. Il ſuffit d'ouvrir les yeux, & de les arrêter ſur ce qui ſe preſente à nous chaque inſtant dans le commerce

ordinaire de la vie civile. Vous demandez qui eſt cet homme ſi bien nourri, qui vient à vous dans un char brillant, où il eſt nonchalament eſtendu, & qu'il remplit de ſa ſeule perſonne ; ne le reconnoiſſez-vous pas ? c'eſt le méme qui à une des portes de la ville eſt venu tant de fois, quand vous reveniez de la campagne, examiner ſi dans vôtre voiture qu'il arreſtoit, vous ne faiſiés rien paſſer en fraude. Il étoit ſans talents, à peine ſçavoit-il lire, & avoit-il aſſez d'Arithmetique pour compter juſqu'à cent. Mais il étoit ſouple, bas, hardi, complaiſant, auſſi exempt de remors que de ſcrupule. Il a ſçu ſe faire des patrons, à qui ſon ſçavoir faire convenoit. Il leur a preſté ſon nom, & ils luy ont preſté leur credit, & le voilà à force d'uſures, & de monopoles devenu l'un des plus riches, & par conſequent des plus conſiderables perſonnages de l'Etat. Il ne

vous connoiſt plus, ne vous en eſtonnez point, il ne ſe reconnoiſt plus luy même.

Vous voulez ſçavoir qui eſt cette femme, qui arrive en ſi pompeux équipage à la porte d'un de nos Temples. Un jeune Seigneur l'y conduit, pluſieurs autres l'environnent, & l'accompagnent, un nombreux cortege de valets la ſuit. Elle y entre avec une demarche fiere & une contenance étudiée. La magnificence & la galanterie ont pris ſoin de l'habiller, les Graces & l'Amour, de l'embellir, ſon air, ſa beauté, ſa parure, ſes œillades, ſon ſourire attirent tous les yeux ſur elle; les femmes l'envient, les hommes l'admirent, toute la jeuneſſe rangée autour d'elle l'adore; on diroit qu'elle ne vient aux pieds des Autels, que pour y diſputer à Dieu juſque ſur ſon trône les hommages, & les cœurs. Qui eſt-elle donc? c'eſt une courtiſanne, l'objet

l'objet de l'execration des peres, & du culte de leurs enfans.

Mais ces exemples communs vous ennuyent, cherchons-en de plus nobles. L'Hiſtoire en eſt remplie Dans le temps que la Republique Romaine par la force de ſes armes, & plus encore par l'admiration des vertus qu'on y voyoit regner, avoit étendu ſa domination juſqu'aux extremitez de la terre, un ſimple citoyen ſçût l'aſſujetir, & s'en rendre le maître. Ces Romains ſi jaloux de leur liberté ſubirent le joug. Ils ſouffrirent paiſiblement qu'il diſpoſât de leurs biens, & de leurs vies, des charges, des gouvernements, des armées; qu'il fiſt la paix ou la guerre à ſon gré. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'aprés s'être raſſaſié, & dégouté de la ſuprême puiſſance, il oſa bien la quitter avec plus d'audace encore, qu'il ne lui en avoit fallu pour l'uſurper. Las de vivre en

Roi, il reprit la condition de particulier ; & rentré dans le sein de ses citoyens, il y mourût tranquille. Jamais la Fortune ne fit de si grands presents à personne, & ne fût si constante à luy prodiguer ses faveurs. Luy même le reconnut de bonne foy, & se surnomma l'Heureux.

Demandez-vous quels moyens il avoit employez, pour s'élever à cet état si florissant, & pour s'y maintenir ? le meurtre de ses compatriotes, les guerres civiles, les proscriptions, le renversement de toutes les Loix de son pays.

Pourquoi remonter si loin dans les siecles passez. Le dernier a vû un scelerat rebelle à son Roy, le jetter en prison, instruire son procez, luy donner ses propres sujets pour Juges, l'exposer en spectacle à ses peuples sur un échaffaut, & à leurs yeux immoler cette auguste, & innocente victime à sa fureur, & à son am-

bition. Un forfait si detestable, un forfait pour la vengeance duquel tous les Souverains du monde devoiēt s'armer, fut impuni dans la personne de ce parricide. Il dedaigna le nom de Roi, comme trop commun, pour prendre l'insolent titre de Protecteur de sa patrie qu'il opprimoit. Il ne vécut pas sans allarmes; mais il vécut obeï, & honoré dars son païs, redouté, recherché, respecté de tous les Princes ses voisins, & conserva mourant au milieu de ses Citoyens, la même autorité que ses violences, & ses cruautez luy avoient acquise sur eux dans sa plus brillante santé.

Je vous ay mis sous les yeux tout ce que les biens purement utiles, & agreables, ont de plus touchant; les richesses, la santé, le credit, la beauté, les honneurs, la souveraine puissance; & vous avez veu qu'on peut les acquerir, & les conserver par la bassesse, par le brigandage

par la prostitution, par la perfidie, par la cruauté; vous avez veu qu'ils peuvent être aussi bien possedez par des scelerats, que par des hommes vertueux; vous avez veu qu'on peut en joüir sans talents, & sans merite, & qu'ils sont souvent le prix, & le fruit du crime.

Concluez donc avec moy, que ces sortes de biens sont infiniment moins estimables que la gloire, qui ne peut être acquise & possedée, que par des personnes de merite, & de vertu, & qui en est la recompense, & le prix. N'est ce pas une regle universellement reçûë parmi toutes les Nations, de regarder comme tres estimable, ce qui est donné pour prix d'une chose excellente? il seroit en effet extravagant, d'établir pour prix d'une chose qu'on reconnoît excellente, ce qu'on croiroit vil & mepriſable. Il doit necessairement y avoir de la proportion entre le

prix d'une choſe, & la choſe même, ſans quoy ce prix ne ſeroit jamais receu. Avoüons donc, que la gloire, qui du conſentement univerſel de tous les hommes eſt la plus noble recompenſe, & le plus juſte prix des talents & de la vertu, les plus eſtimables biens qui ſoient dans le monde, doit être elle même un bien infiniment eſtimable & precieux.

Eh ! quel bien auſſi le pourroit diſputer à un bien d'une nature ſi pure, que non ſeulement on ne peut le poſſeder ſans merite, ou ſans vertu: mais encore tellement incompatible avec le crime, & avec le vice, qu'il ne peut ſubſiſter où ils ſe trouvent. Les autres biens, comme nous venons de le voir, ne compatiſſent pas ſeulement avec le vice, ou avec le crime: c'eſt ſouvent par le vice ou par le crime qu'on les acquiert, ou qu'on les retient. La gloire ſeule eſt un bien ſi delicat, & ſi pur, que le

moindre ſouffle, la moindre teinture de vice, ou de crime, l'infectent la corrompent, & la détruiſent. Jouiſſez de tous les treſors, & de tous les plaiſirs, de tous les honneurs du monde, vous ſerez ſans gloire, ſi vous êtes ſans vertu. Mais auſſi ſoyez comblé de toute la gloire imaginable, ſi vous vous éloignez de la vertu, la gloire vous quittera.

Si les autres biens vous confondent tellement avec le commun des hommes, que loin de vous diſtinguer des vicieux, & des méchants, ſouvent ceux-ci en ſont mieux partagez que les autres: & ſi au contraire la gloire diſtingue ſi bien le vertueux, que luy ſeul peut la poſſeder; convenons qu'un bien qui tient tellement à un principe ſi noble, & qui s'y trouve ſi étroitement uni, qu'il n'eſt & ne ſubſiſte que par luy, eſt neceſſairement de ſa nature le plus noble, & par conſequent le plus eſtimable, & le plus precieux de tous les biens.

Ce n'eſt pas que je pretende dire, que les biens utiles & agreables ne puiſſent compatir avec la vertu. Je ſçay trop qu'elle ne peut en interdire l'uſage, puiſqu'elle ne s'applique qu'à le regler, & qu'elle n'apprend pas moins à en uſer, qu'à s'en paſſer. Mais je ſoutiens ſeulement, que pendant que ces ſortes de biens ſont également à la portée des animaux & des hommes, des ſcelerats & des vertueux, la gloire a cet avantage, & cette préeminence ſur eux, que ni les animaux, ni les vicieux n'en peuvent joüir; & qu'elle eſt l'appanage propre du vertueux ſeulement.

Ne vous imaginez pas renverſer tous mes principes, en me faiſant remarquer, & dans les ſiecles paſſez, & dans le nôtre, des hommes que l'excellence de quelque talent particulier, ou quelqu'action merveilleuſe ont comblé de gloire, quoyque d'ailleurs ſouillez de vices pu-

bliquement connus. Vous ne raisonnez de la sorte que parce que vous perdez de veüe l'idée, que nous avons attachée au mot de gloire dés le commencement de cet ouvrage.

Vous confondez un grand nom, l'immortalité même, si vous le voulez, avec la gloire. Distinguez-les, & vous reviendrez de vôtre erreur. On parle depuis long temps, & peut être parlera-t-on éternellement d'Erostrate qui brûla le Temple d'Epheſe, de Phalaris si sçavant dans l'art d'inventer des supplices, d'Attila, de Tamerlan qui inonderent de sang tant de Provinces, & subjuguerent tant de Nations. Mais loin d'en parler avec estime, & avec amour, on n'en parle que pour les deteſter. On regarde l'un comme un impie, ou comme un extravagant dont on ne pouvoit prononcer le nom sans crime, l'autre comme un monstre horrible, digne de plus de

tourments, qu'il n'en avoit inventez, les autres enfin comme des bêtes feroces, nées pour être les fleaux du genre humain. On en conserve la memoire, comme d'un incendie affreux causé par un debordement extraordinaire du mont Vesuve; comme d'un tremblement de terre, qui a englouti des villes entieres; comme d'une peste, d'une famine, qui pendant une longue suite d'années ont desolé des Royaumes; on ne s'en souvient point qu'on ne fremisse, & qu'on ne soit saisi d'horreur.

Les forfaits horribles éternisent la scelerateſſe des hommes, les talents excellents leur industrie, la vertu seule immortalise leur gloire. Il y a eu de fameux scelerats; il y a eu des hommes que les lettres ou les arts ont illustrez: mais il n'y en a point eu, qui soient parvenus au faiſte de la gloire, si la vertu ne les y a élevez. Les cruautez de Neron,

& de Domitien feront vivre & deteſter à jamais leur nom dans la poſterité ; ces noms ſeront l'éternel objet des imprecations de tous les hommes ; la juſtice, la ſageſſe, & la bonté de Titus, & de Trajan, conſacrent leurs noms à l'éternité ; tant qu'il y aura des hommes ces noms ſeront l'objet de leur admiration, de leur veneration, & de leur amour.

C'eſt par ces ſentiments que le vice même eſt forcé de rendre hommage à la vertu, & c'eſt le concours de ces ſentiments, qui ſeule forme la ſolide, & veritable gloire. La ſcience militaire, & la valeur portées juſqu'au plus haut degré par Cezar, & par Alexandre, peuvent bien leur aſſurer nôtre admiration : mais elles ne nous feront jamais reſpecter, ni aimer un tiran, qui a porté le fer, & le feu dans le ſein de ſa patrie, & & qui en a violé tous les droits,

pour s'en rendre le maître ; un Roy qui plus yvre encore d'orgueil, & de colere que de vin, a sceu mêler les plus sages, & les plus heroïques actions avec les plus barbares, & avec les plus brutales.

Lucrece sera éternellement admiré, & celebré par les charmes, & par la delicatesse de sa Poësie : mais loin d'être honoré, & aimé, il ne cessera jamais d'être en execration à tous les gens de bien, par les efforts qu'il a faits, pour bannir du monde la providence, & la divinité, & pour substituer à leur place une indispensable necessité, & un aveugle hazard.

Michel Ange a rendu sa memoire immortelle, par les chefs d'œuvres de Sculpture & de Peinture qui sont sortis de ses mains : mais la barbarie qu'on l'accuse d'avoir euë, de faire mourir en croix un homme innocent, pour exprimer plus naturellement, & par une idée plus vive un Christ

expirant, le rendra dans tous les ſiecles odieux aux gens de bien.

Socrate & Epictete, au contraire, ne ceſſeront jamais d'être loüez & aimez, pour avoir ſçeu par la pureté de leurs mœurs encherir ſur la ſublimité de leurs preceptes. La fermeté de Socrate aux approches de la mort, l'indifference avec laquelle il en receut l'arreſt, luy aſſurent dans tous les cœurs un reſpect, & un amour qui ne finiront, que quand l'honneur & la vertu diſparoîtront de la terre. Le jugement prononcé contre luy, & qu'il mépriſa juſqu'au point de ne vouloir pas ſe deffendre, n'a deshonoré que ſon ſiecle, & n'a flétri que ſes Juges. La ſerenité de ſa mort a diſſipé juſqu'au moindre des nuages que la malignité s'étoit efforcée de répandre ſur l'innocence de ſa vie.

Epictete malgré la corruption du ſiecle où il étoit né, malgré les tenebres de l'eſclavage où il a vécu,

brille encore à travers l'obscurité de tant de siecles, par la beauté d'un ouvrage aussi simple, & aussi court qu'il est admirable, & divin, & par l'éclat de vertus que rien ne sera jamais capable d'effacer. Tant qu'il y aura des gens de bien sur la terre, il y aura des gens qui voudroient avoir des amis faits comme luy, ou luy ressembler.

Il est donc vray que la glore ne consiste pas à éterniser son nom, mais ses vertus Un nom qui passe à la posterité la plus reculée, n'est qu'une longue infamie, s'il y transmet la memoire des vices & des crimes de celuy qui l'a porté. Un grand nom n'est une veritable gloire, que quand il rappelle avec luy le souvenir, l'admiration, le respect, & l'amour que merite celuy qui a sçu l'illustrer. En un mot l'honneur n'est pas que tous les hommes de tous les siecles parlent de nous, c'est qu'ils ne cessent jamais d'en parler, comme nous serions bien-aise de l'entendre.

Mais ſi la gloire eſt ſi deſirable, pourquoi (dites-vous) eſt il honteux de la deſirer, & de la rechercher; pourquoy le mépris que l'on en fait ſe compte-t-il au nombre des vertus; peut-il y avoir de la honte, à courir aprés ce qui eſt honneſte; & la vertu peut-elle autoriſer le mépris de ce qui eſt eſtimable;

Cette queſtion eſt plus ſubtile que difficile à reſoudre. Il y a autant d'orgueil à paroiſtre avide d'applaudiſſements & d'éloges, qu'il y a d'honneur à les meriter. Celuy qui marque tant de paſſion pour les loüanges, & pour les diſtinctions, montre à decouvert qu'elles ſont l'objet de ſes actions, au lieu qu'elles n'en doivent eſtre que la recompenſe. Il donne ſujet de croire, qu'il ne ſeroit pas vertueux, ſi perſonne n'en devoit rien ſçavoir, & ne l'en devoit loüer, au lieu qu'il devroit l'eſtre, quand il ſeroit aſſuré, que toute la

terre l'ignoreroit toûjours. La vanité eſt donc l'ame de ſa conduite, & la vanité eſt honteuſe. Ce n'eſt pas à nos actions à courir aprés la gloire, c'eſt à la gloire à les ſuivre (diſoit un des plus ſages hommes de l'antiquité.) Celuy qui court aprés la gloire fait preciſement le contraire; il renverſe cet ordre, & c'eſt ce renverſement qui eſt honteux. La gloire à tout cela ne perd rien de ſon prix. En un mot la vertu attache la gloire à l'homme qui marche dans les voyes qu'elle éclaire, comme le Soleil attache l'ombre à celuy qui ſe promene dans une campagne: s'il va droit au devant du ſoleil, l'ombre le ſuit, ſans qu'il le veuille, & ſans même qu'il y penſe. Mais ſi en ſe promenant il tourne le dos au ſoleil, l'ombre fuit devant luy, & il a beau courir aprés elle, il ne l'atteint jamais. C'eſt ainſi que la gloire échappe à celuy qui ne ſonge qu'à la ſuivre,

& qu'elle ne ceſſe de ſuivre, celuy qui ſans ſonger à elle, marche droit à la vertu.

Comme la gloire doit toûjours être au ſervice de la vertu, & qu'elle n'eſt faite que pour elle; la gloire n'eſt digne que de mépris, dés qu'elle entre en concurrence avec la vertu, ſi-tôt que celle cy le demande l'autre luy doit être ſacrifiée. La gloire doit ſe taire, où la vertu parle. Mais loin que dans cette comparaiſon le mépris qu'on fait de la gloire luy oſte rien de ſon éclat, il le rehauſſe. Ne ceder qu'à la ſeule vertu, & être ce qu'il y a de plus eſtimable aprés elle, c'eſt l'eſtre au deſſus de tous les biens qui ſont le plus recherchez.

Un honnête homme ſacrifiera toûjours ſa gloire à ſon devoir, c'eſt là où il doit la mépriſer: mais il ne la ſacrifiera jamais, ni à ſa fortune, ni à ſes interêts, ni à ſes plaiſirs; c'eſt là où il ſçait la preferer. Un ambitieux

au

au contraire prefere sa gloire à son devoir même, il ne connoist rien au dessus d'elle. L'Histoire Romaine nous en fournit deux exemples celebres, & dont la memoire ne perira jamais. Le grand Fabius immola sans hesiter sa gloire à son devoir, & il s'en trouva bien. La chaste Lucrece immola son devoir à sa gloire, & elle s'en repentit, & s'en punit.

C'est assez, & peut-être trop s'arrêter sur l'origine, & sur la nature de la gloire. Il faut passer à en examiner les effets, & montrer en les decouvrant, qu'ils doivent la faire regarder comme le plus utile de tous les biens.

TRAITÉ DE LA GLOIRE.

LIVRE SECOND.

SI de tous les biens celuy qui apporte de plus grands avantages, & aux peuples & aux particuliers, doit eſtre jugé le plus utile, il eſt aiſé de montrer qu'il n'y en a point, qui puiſſe eſtre mis en parallele avec la gloire. Commençons par les peuples. Il ne peut certainement leur arriver

rien de plus avantageux, que d'eſtre puiſſants, craints, & reſpectez au dehors; ſages, laborieux & tranquilles au dedans. La gloire ſeule leur offre, & peut leur aſſurer tous ces biens, ſans elle ils n'y ſçauroient pretendre.

Les peuples ne ſont puiſſants au dehors, que par l'eſtenduë de leur commerce, craints que par l'opinion qu'ils donnent de leur valeur, reſpectez que par l'admiration que l'on a de leurs vertus. Le commerce repand dans leur ſein l'abondance, & la richeſſe, & leur menage des alliez. L'opinion qu'ils donnent de leur valeur, impoſe à leurs ennemis, & les retient. L'admiration que l'on a de leurs vertus leur fait des amis, juſques dans les climats les plus éloignez.

Inſpirons à une Nation l'amour de la gloire, & nous luy donnons tous ces avantages. Dez qu'une noble émulation l'anime, tout ſon eſprit ſe réünit dans un ſeul objet; c'eſt de ſe

rendre ſuperieur en tout à ſes voiſins. Auſſi-toſt chaque ordre de l'Eſtat ne s'eſtudie plus qu'à exceller au deſſus des autres peuples, dans ce qu'il ſe propoſe. Les Negocians reſolus à ſurpaſſer les étrangers dans l'intelligence du commerce, s'y appliquent ſi bien, en penetrent ſi intimement tout le ſecret, que bien-tôt ils y acquierent cette habileté qu'ils ont deſirée, & cette reputation qu'ils ont meritée.

C'eſt une erreur groſſiere que de s'imaginer, que l'eſperance du gain puiſſe ſeule engager dans le commerce, & que l'amour de la gloire n'y puiſſe entrer par aucun endroit. Si cette propoſition eſt vraye, dans les païs où le commerce avilit & degrade, elle eſt manifeſtement fauſſe dans ceux où il éleve, & où il honore. Dans les Etats où il eſt mépriſé, l'eſperance du gain (il faut l'avoüer) peut ſeule y attirer. Mais

auſſi ne l'y voit-on jamais fleurir, comme dans les païs où il eſt en eſtime, & en honneur.

Comme il ne peut conduire qu'aux richeſſes, parmi les peuples qui le mépriſent, & que non ſeulement il exclut de l'eſtime publique ceux qui s'y appliquent, mais qu'il leur imprime encore une note de baſſeſſe: luy donner la preference dans le choix de la profeſſion que l'on y embraſſe, c'eſt declarer bien nettement, que l'on met le profit au deſſus de tout.

Il arrive de là, que la plupart de ceux qui prennent ce party, ne pouvants eſtre que des gens devoüez à leur intereſt, & ſans élevation, ils ne ſont capables d'y apporter que des veües petites, & mercenaires, avec leſquelles celles de la gloire ne ſçauroient jamais compatir. Mais que faut-il en conclure? que le commerce eſt vil & ignoble de ſoy? non.

Mais qu'en le deprimant, on le met neceſſairement entre les mains de perſonnes mépriſables, d'un genie rampant & borné, qui n'y apportent pour tous talents, qu'une avidité inſatiable, & que par là on ſe met dans une impoſſibilité abſoluë de l'eſtendre, & de le rendre floriſſant.

Loin donc que ce raiſonnement attaque le principe que nous avons poſé, il le fortifie; & il eſt aiſé de le demontrer. Il importe aux peuples qui ſongent à devenir puiſſants, que le commerce fleuriſſe parmi eux. Il n'y fleurira jamais, qu'il n'y ſoit honoré. Il leur importe donc d'honorer le commerce, s'ils veulent eſtre puiſſants. Pouſſons cette conſequence plus loin, le commerce languira, & ſera toûjours trés reſſeré, ſi on n'y attache pas de l'honneur. L'amour de l'honneur ou de la gloire peut donc ſeul animer, eſtendre, & perfectionner le commerce.

Mais comment (dites-vous) allier, & reünir les idées de commerce, & de gloire. S'attacher au commerce, c'eſt courir aprés le profit. Aymer la gloire, c'eſt n'eſtre touché que de l'honneur; qu'y a-t-il de plus incompatible? prenez garde cependant que cette incompatibilité ne ſoit qu'un effet de vôtre prevention, & qu'au fond elle n'ait rien de réel.

Accoûtumé dés l'enfance à regarder le commerce, comme une occupation ſordide, & mercenaire, vous n'y pouvez concevoir nul mélange de gloire. Mais detachez-vous un moment de vos prejugez, & tranſportez-vous dans quelqu'un de ces Eſtats où on l'eſtime, & l'honore; donnez-vous le temps d'écouter, & de pezer leurs raiſons, & decidez aprés cela qui de vous ou d'eux penſe le plus ſagement.

Le commerce eſt un des plus im-

portants, & des plus precieux avantages que nous ayons receus de la nature. Il raproche des païs, que de vaſtes mers, des montagnes innacceſſibles, ou des deſerts affreux ſembloient avoir pour jamais ſeparez. Il met en communauté de biens tous les peuples, & n'en fait, pour ainſi dire, qu'une ſeule famille. Il communique à l'un des remedes & des treſors que la nature ſembloit n'avoir reſervé que pour l'autre. Il ramene l'abondance, & la joye, où le derangement des ſaiſons avoit jetté l'horreur, & la ſterilité. Par le commerce, la calamité qui deſole un païs, n'eſt funeſte à perſonne, & la proſperité qui en favoriſe un autre, eſt utile à tout le monde. Par le commerce les hommes les plus ſauvages s'apprivoiſent, apprennent à ſe connoître, s'accoûtument à fraterniſer. Sans le commerce on perd en un endroit un ſuperflu qui ſeroit

tres-

trés neceſſaire en un autre. Sans le commerce les differentes Nations ne ſeront pas plus liées entre elles, que les differentes eſpeces d'animaux. Sans le commerce chaque peuple eſt comme captif dans les bornes étroites de ſon païs : le commerce ſeul met chacun d'eux en poſſeſſion de tout l'Univers.

Comment donc concevoir, qu'il puiſſe y avoir une baſſeſſe réelle, à ſe meſler d'une choſe ſi importante, & ſi ſalutaire à tout le genre humain? le prix des talents ne doit-il pas ſe regler dans un Eſtat bien policé ſur l'utilité que la Republique en retire? & ne ſent-on pas, que c'eſt aller ouvertement contre le premier objet des loix, que d'attacher du mépris, à une choſe que l'Eſtat a intereſt de faire le plus cultiver?

La ſource de cette erreur n'eſt pas difficile à decouvrir. On ne regarde d'ordinaire dans le commerce,

que le gain particulier que chaque negotiant y cherche, & on ne s'avise jamais de jetter les yeux, sur le profit commun que le corps de l'Estat en reçoit. Ceux qui ne sont occupez que de leur profit particulier paroissent mepriſables : on mepriſe les Negotians ; ceux qui en songeant à leur interest domestique apportent de trés-grands avantages à l'Estat, sont fort estimables, & on n'y fait point d'attention.

Il est vray, cependant qu'il y a certaines professions, qui sont peu honorées dans la Republique, quoiqu'elles y soient fort utiles. Tels sont les metiers, & les arts mécaniques, mais il est aisé d'en reconnoistre la cause, & d'y mettre la difference. Ces arts consistent dans une sorte d'industrie, qui reside dans la main, qui tient peu à l'esprit, & point du tout aux mœurs.

Au contraire il n'y a point de

travail manuel dans le commerce, & on ne peut y exceller, qu'à proportion que l'on a plus de courage, plus d'esprit, & plus de mœurs. Il faudroit n'avoir nulle idée du commerce, pour ignorer que la plupart des entrepriſes qui s'y font, ſont tres-hazardeuſes, & que par conſequent il faut du courage pour s'y embarquer. Les riſques de la mer, les accidents d'une guerre ſubitement allumée pendant le temps d'une longue navigation, la ferocité des peuples ou ſauvages, ou mal policez, les fatigues de voyages auſſi frequents que penibles, ſont des dangers inſeparables du commerce, & qu'il faut affronter ſi l'on veut y reuſſir.

Que l'on ne diſe point que tous ces riſques ne tombent que ſur de l'argent, & que l'eſperance de faire une fortune conſiderable, ferme les yeux ſur les pertes, pour ne les tenir ouverts que ſur le gain. C'eſt Calom-

nier le commerce, & non pas en raisonner, que de parler de la sorte. La plupart de ces perils ne menacent pas moins la vie que la fortune ; & d'ailleurs quand ils ne regarderoient que la fortune, ne faut il donc point de courage pour exposer un bien, qui de la maniere que les hommes sont faits, paroît si necessaire à leur bonheur ?

Quant à l'esperance qui les engage, & qui les soutient dans ces risques, ne leur est elle pas commune avec toutes les professions du monde. Prenons pour exemple, la plus noble, celle des armes. Je ne pretends pas dire, que ceux qui la font n'y ayent pas des veuës plus grandes, & plus élevées, & qu'ils ne montrent pas plus de cœur, que des negotiants, cela seroit absurde à proposer. Mais j'ose bien avancer, qu'entre ceux qui l'embrassent, & qui s'en acquittent le plus dignement, il n'y en a point

qui ne souhaite, & qui n'espere parvenir aux pensions, aux gouvernements, aux charges, & aux autres recompenses militaires destinées à ceux que leur valeur, & leurs services ont distinguez.

Si donc l'esperance qui les soutient dans les perils, n'empêche pas qu'on n'admire l'intrepidité, qu'ils y montrent, & que la patrie à qui elle est si salutaire, n'en marque sa reconnoissance, par les honneurs & par les biens dont elle les comble: pourquoy cette même esperance degradera-t elle les negotians, & ôtera-t-elle tout son merite, au service important qu'ils rendent à l'Estat, lorsqu'en exposant leur fortune, & souvent leur vie, ils étendent le commerce & le rendent plus florissant?

Mais comme c'est peu d'entreprendre hardiment, si l'on ne sçait l'art de conduire une entreprise, &

de la faire valloir, & ſi l'on ignore les reſſources pour en ſortir, & pour en reparer le malheur, quand elle trompe l'attente que l'on en avoit conçuë : il eſt aiſé de comprendre qu'il n'eſt pas poſſible d'exceller dans le commerce, ſi l'on n'y apporte beaucoup d'eſprit.

Quelle habileté ne faut-il point avoir, pour connoiſtre le genie des differentes Nations, & le caractere des differentes perſonnes, avec qui l'on eſt obligé de traiter, & pour s'y accommoder ; pour placer l'execution de ſes projets dans des temps propres ; pour en prévoir les inconvenients, & pour y remedir ; enfin pour penetrer le ſecret de concurrents étrangers qui ont les mêmes veuës, & pour les prevenir ?

Ce ſont ces talents qui diſtinguent ſi fort le negotiant, des artiſans, & des ouvriers, que l'on ne peut ſans une injuſtice manifeſte les comparer.

Mais ce qui, plus que tout le reste, l'éleve infiniment au dessus d'eux, c'est qu'il n'a point de voye ni plus courte, ni plus seure pour reussir dans son commerce qu'une grande reputation, & que cette reputation ne s'acquiert, que par une probité qui ne se dément jamais, & qui est exempte du plus leger soupçon.

En effet l'ame du commerce est la bonne foy. C'est elle qui donne la confiance, qui fonde le credit, qui engage aux preferences, en un mot qui forme le lien de cette fraternité si necessaire entre des correspondants. Il est donc vray qu'on ne peut jamais être tres avancé dans le commerce, sans être un tres honnête homme : au lieu qu'au contraire on peut être un excellent ouvrier, & avoir en même temps de tres mauvaises mœurs.

Par le commerce que ces mœurs soustiennent, & estendent, se for-

ment insensiblement les premiers germes d'alliance, entre des Nations qui d'abord y paroissoient le moins disposées. Plusieurs particuliers d'un pays, contents de ce qu'ils ont negotié avec ceux d'un autre, en vantent la simplicité, la droiture, & la candeur à leurs compatriotes.

Ceux-ci commencent à se prevenir en faveur de ceux dont on leur a parlé, & peu à peu leur prevention vient à s'estendre jusqu'à la Nation dont ces estrangers sont. On s'accoutume à croire, que les vertus qui charment, & que l'on aime si fort en eux sont des vertus propres à leur Nation; des idées si avantageuses en donnent une grande estime, & cette estime devient bien-tôt une inclination generale de se lier à elle estroitement.

Il a esté necessaire d'établir ces principes, tirons-en les consequences. Les peuples ne sçauroient jamais

être fort puissants au dehors, que par l'étenduë de leur commerce, qui leur apporte la richesse & l'abondance, & qui leur menage, & leur concilie des alliez. Le commerce languira dans un Estat, & n'y sera jamais florissant, qu'à proportion qu'il y sera estimé, & que ceux qui le feront valoir, & qui le soutiendront y seront honorez. Il faut donc avoüer, que la gloire est tres-utile à un Estat, puisqu'il ne sera jamais puissant, ni en richesses, ni en alliez, si le commerce n'y fleurit, & qu'il n'y fleurira jamais, qu'autant qu'un sentiment de gloire y engagera ceux qui sont le plus propres à l'étendre, & à le maintenir.

Mais combien ce sentiment est-il plus necessaire, si l'on veut que l'Estat soit craint, par l'opinion que l'on a de sa valeur. Ce seroit perdre le temps en vains discours, que de montrer combien il importe à l'Estat

que cette vertu y ſoit commune. Il n'y a perſonne qui ne comprenne, qu'elle ſeule y aſſure la joüiſſance de tous les autres biens. Sans elle le peuple le plus ſage & le plus juſte ſe véroit à toute heure expoſé, à devenir la proye du plus barbare, & du plus audacieux ; par elle la crainte retient ceux que l'eſpoir d'un riche butin ſollicite ; c'eſt à elle ſeule que l'on doit la paix, le plus precieux de tous les treſors.

Or où cette vertu eſt-elle plus commune, & où la voit-on briller avec plus d'éclat ? c'eſt ſans doute dans les pays où elle eſt le plus eſtimée & où la gloire eſt le plus aimée. C'eſt ce que la pluſpart des Nations ont ſi bien reconnu, qu'elles ſemblent avoir reſervé unanimement leur premiere admiration, & leurs plus grands éloges pour la valeur, & qu'elles ſe ſont diſputé l'avantage de la combler de plus d'honneurs.

Des couronnes à Athenes, des triomphes à Rome. Elle a fait des Dieux de Bacchus, & d'Hercule, la passion d'être loué des Atheniens a fait l'intrepide Alexandre. Historiens, Orateurs, Poëtes travaillent à l'envi à la celebrer ; le marbre, le bronze, les statuës, les medailles, les trophées, les monuments publics, tout parle pour l'immortaliser, & pour en rappeller sans cesse le souvenir. Elle illustre jusqu'aux descendants des Heros qu'elle a signalez, elle fait encore plusieurs siecles aprés leur mort honorer, respecter dans leurs derniers neveux un merite, dont souvent ils ne conservent que l'orgueil. Enfin les plus glorieuses recompenses luy sont uniquement destinées, par preference à toutes les autres vertus.

Que s'il est vray que la gloire soit la recompense particuliere, & la plus precieuse du courage, peut on

nier qu'elle n'ayt été jugée par toutes les Nations la choſe du monde la plus propre à inſpirer la valeur, & à la nourrir dans le cœur de tous les Citoyens. La recompenſe n'a que deux objets ; payer les ſervices rendus, exciter à en rendre de ſemblables, tous ceux qui peuvent être touchez de cette recompenſe. Si donc la gloire eſt regardée, comme le prix le plus digne de la valeur, ſi elle eſt jugée propre à verſer cette noble ardeur dans le ſein des plus timides, & à l'augmenter dans le cœur des autres, ne faut il pas en conclure, qu'elle eſt d'autant plus utile à l'Eſtat, que ſans la valeur, il ne peut ni être jamais fort puiſſant, ni ſubſiſter long-temps ?

Ceux qui ont le plus étudié l'homme, & qui le connoiſſent plus à fond, conviennent qu'aucune de ſes vertus morales n'eſt purement gratuite. L'amour propre rectifié en eſt l'u-

nique source. A quelqu'usage que vous mettiez les hommes, ils compteront avec vous. Ainsi quand vous demandez qu'ils sacrifient leur vie pour le salut de leur pays, il faut trouver un équivalent à leur donner. Vous leur offrez la gloire, & ils en sont charmez ; quel bonheur pour la societé, que d'avoir une monnoye qui luy coûte si peu, & qui luy rende tant !

En effet à qui croyez-vous devoir ces prodiges de valeur, qui aprés tant de siecles estonnent encore l'Univers ? à l'amour de la gloire. La banniſſez vous d'entre les hommes, ils ne songeront plus qu'à conserver leur vie, & fuiront avec soin tout ce qui peut la menacer. Le penchant que la nature leur a imprimé pour leur conservation, ne trouve plus de contrepoids assez fort pour les élever jusqu'au mépris de la mort. Loin de regarder la crainte de mourir

comme une foibleſſe, ils traitteront de folie le courage de s'y expoſer. Dés qu'il n'y aura point de honte à fuïr dans le combat, celuy qui fuïra le premier paſſera pour le plus ſage, & celuy qui ſe fera tuer plûtôt que de quitter ſon rang, pour un inſenſé.

C'eſt ce que le Poëte Romain paroiſt avoir bien compris, lorſque faiſant parler un jeune guerier, qui ſe plaint des précautions que l'on prend pour l'éloigner du peril, il luy fait dire à ſon ami.... *Apprenez que j'ay un cœur capable de mépriſer la vie, & que je ſçay que ſa perte ne paye point trop cher l'honneur où vous courez....*

Conclure de là qu'il n'y a donc point de vraye valeur ſur la terre, & que c'eſt un beau nom dont nôtre vanité pare la crainte de l'infamie, ou le deſir de la gloire, c'eſt étendre trop loin ſes conſequences. Les plus grandes regles, & les plus certaines

ont leurs exceptions. Celle-ci, comme les autres, a les ſiennes. Entre tant de millions d'hommes, qui dans tous les pays & dans tous les temps prodiguent leur ſang pour la patrie, & qui font un ſi grand ſacrifice à la gloire, il eſt des Heros qui ne le font qu'au ſeul amour de leur devoir. La vertu pour les attirer n'a beſoin que de ſe montrer à eux; ſans être parée de tous ſes charmes, elle les tranſporte. Quand la generoſité de leur action devroit être couverte de tenebres les plus épaiſſes, & enſevelie dans un ſilence éternel. La mort preſente à leurs yeux ne leur fera point plus d'horreur, & ils ne l'affronteront pas avec moins d'intrepidité.

Avoüons cependant que ſi ces ames privilegiées peuvent ſans avoir beſoin d'appuy, aller d'un pas ſi ferme, & ſi droit, où le devoir les appelle, les hommes ordinaires n'ont pas le mê-

me avantage. Ils aiment la vertu ; mais d'un amour foible, & languiſſant, qui ne leur fera jamais faire de grands efforts pour aller à elle, ſi elle ne prend ſoin de l'animer, & de le ſoûtenir, en s'offrant à leurs yeux avec tout l'éclat dont elle brille, quand elle veut forcer les cœurs. Il faut qu'ils la voyent entourée de tous les honneurs dont elle comble ordinairement ſes favoris, & ſes adorateurs, ſi elle veut les degoûſter de la paſſion, qui les tient ſi fortement attachez aux autres biens.

Quand la gloire aprés tout ne ſeroit qu'un remede pour ces ames malades, & qu'une aide à leur foibleſſe, pourroit-on nier qu'elle ne fût de tout les biens le plus utile. Les ames fortes & ſaines courent à la vertu ſans ſoutien. Mais elles ſont en ſi petit nombre, que ſi on les laiſſe agir ſeules, elles exciteront plus d'admiration par leurs actions, qu'elles n'apporteront

n'apporteront de fruit à la societé par leurs exemples. Elles sont bonnes pour animer & pour mettre en œuvre une multitude d'autres hommes, qui n'agiront point s'ils ne sont remuez, conduits, & poussez. Il importe donc infiniment à l'Estat, d'inspirer à cette multitude de demi vertueux, la passion, & en même temps de leur donner la force, de concourir à ce qu'il y a de plus grand, & d'en soutenir le poids.

C'est ce que la gloire produit. Il y a de trois sortes d'hommes dans le monde. Les uns livrez au vice, à la paresse, & à l'oisiveté, se mocquent de la vertu, & traittent de chimeres toutes les promesses qu'elle fait, & d'imbecilles ceux qui s'y fient. Les autres devoüez à la vertu, que rien ne peut en detacher, & qui dans le fidele empressement qu'ils ont pour elle, ne cherchent que la seule satisfaction de la posseder. Les

derniers ſont des gens qui ont le vice en horreur, & qui aiment ſincerement la vertu : mais qui voyants qu'elle marche toûjours par des chemins penibles, eſcarpez, & perilleux, ne la ſuivroient que mollement, & de loin, ſi pour les encourager dans leur courſe, elle ne leur montroit ſans ceſſe les recompenſes qu'elle deſtine à ceux qui ne la quittẽt point, & qui luy demeurent fideles.

De ces trois genres d'hommes; les premiers corrompus juſques dans la ſubſtance du cœur, & abſolument incurables, ſont perdus pour l'Etat. Ils ne peuvent que luy nuire, & c'eſt à leur en ôter les moyens, qu'à leur égard ſe doit borner toute ſon attention. Les ſeconds ſont la plus precieuſe portion de l'Etat, & en même temps la plus ſeure. Il n'a qu'à leur commander, & à s'abbandonner à leurs mouvements. Ils rempliront en tous lieux, & en tout

temps toute la mesure de leur devoir. Les troisiémes en sont la plus considerable partie, & par leur nombre, & parce que les seconds luy seront entierement inutiles, si ces derniers ne se réünissent avec eux, & par leur concours ne leur prestent des forces, sans lesquelles la sageſſe, & la vertu même demeurent impuissantes pour le bien public.

Tout l'interest de l'Estat bien entendu se reduit donc à s'affectionner ce genre d'hommes, qui tout inferieurs qu'ils sont aux vertueux parfaits, sçavent affronter les plus grands perils, & la mort même quand le devoir l'ordonne, & que le salut du pays le demande. Il n'y a qu'un moyen de se les concilier, & d'allumer en eux cette noble ardeur, c'est de leur proposer la gloire pour recompense. A son aspect les dangers disparoissent, la crainte s'évanoüit, & la mort perd tout ce

qu'elle a d'affreux. Il eſt donc vray qu'un Eſtat ne ſe rendra jamais redoutable par ſa valeur, qu'à proportion que l'amour de la gloire y dominera : mais elle ne luy eſt pas moins neceſſaire, s'il veut que ſes peuples ſoient reſpectez par l'admiration de leurs vertus.

L'admiration que l'on a des vertus d'une Nation, & le reſpect qui la ſuit, n'ont leur principe que dans un grand nombre d'actions vertueuſes, que ceux de cette Nation ont faites en differents temps. C'eſt ainſi que les exploits des Grecs au ſiege de Troye, l'intrepidité des Spartiates au detroit des Thermopiles, la valeur des Atheniens à Salamine, le courage & l'habileté de Xenophon dans la retraite de dix mille, la modeſtie d'Epaminondas aprés ſes victoires de Leuctres, & de Mantinée, la ſimplicité de Phocion, la juſtice d'Ariſtide, la ſageſſe de Solon, l'au-

ſterité de Lycurgue, la rapidité preſque fabuleuſe des conquêtes d'Alexandre, attirerent aux Grecs de tous les endroits du monde une veneration, qu'ils conſerverent encore long temps juſques dans les ruïnes de leur Empire. C'eſt ainſi que la ville d'Albe aſſujetie aux Romains par la valeur d'Horace; Porſenna Roy d'Etrurie éloigné des murs de Rome, par l'audace de Scevola; le Capitole arraché, pour ainſi dire, des mains des Gaulois par Camille; les lettres du Medecin qui avoit offert d'empoiſonner Pirrhus dans le temps qu'il faiſoit une ſanglante, & dangereuſe guerre aux Romains, renvoyées à ce Roy par le Conſul Fabrice; le maître d'Ecole des Faliſques remis lié entre les mains des enfans de ces peuples, qu'il avoit voulu livrer à Camille; la fidelité de Regulus à tenir ſa parole aux Carthaginois aux depens de ſa vie; Rome qui envoye des trouppes en Eſpagne, dans

le temps qu'Hannibal eſt à ſes portes, & qui trouve des gens aſſez hardis, pour acheter le champ même où il eſtoit campé ; les Dames Romaines qui portent volontairement dans le treſor public tous leurs bijoux pour fournir aux dépenſes de la guerre, donnerent à toutes les autres Nations une ſi haute idée de la vertu des Romains, & porterent ſi loin l'admiration qu'on en avoit conceüe, qu'ils furent jugez ſeuls dignes de commander à tous les autres hommes ; que le nom de Citoyen Romain devint un titre d'honneur, que les Roys mêmes ambitionnoient, & qu'aprés que le luxe les eût entierement amollis, & corrompus, on reſpectoit encore leurs vertus, dans le temps même qu'on ne voyoit plus que leurs vices ; qu'il fallut pluſieurs ſiecles pour reſoudre les Nations aſſujeties à ſecoüer leur joug, & pour les deſaccoutumer de re-

garder les Romains comme les Maîtres nez de l'Univers.

Si vous lisez avec quelqu'attention les histoires, elles vous apprendront que la source de tant d'actions heroïques, qui attirent une si grande admiration aux Grecs, & aux Romains, & qui estendirent si loin leur domination, ce fut l'amour de la gloire. Dans des païs où l'estime publique étoit regardée comme le fruit le plus précieux de la vertu, comme le premier de tous les biens, & l'infamie comme la plus affreuse punition du vice, que pouvoit-on attendre des Citoyens, qu'un combat perpetuel entr'eux, à qui se rendroit le plus digne d'une recompense, qui faisoit l'objet de tous leurs vœux. Comme ils sçavoient que la gloire ne s'accorde jamais qu'à la vertu publiquement reconnuë, autant de pas qu'ils faisoient pour se devancer l'un l'autre dans la carriere de la gloire,

c'étoient autant d'efforts pour se surpasser dans la perfection de la vertu. Ce n'étoit qu'en la portant à un plus haut degré, qu'ils pouvoient parvenir à une plus grande gloire. C'est ainsi que n'étant estimez qu'autant qu'ils prenoient soin de se rendre estimables, la gloire les payoit de tous leurs travaux, & la patrie recueilloit tout le fruit de leurs vertus.

Après avoir ainsi montré, que l'amour de la gloire rend les Nations puissantes, redoutables, & respectables au dehors, il me reste pour remplir ce que j'ai avancé d'abord, à prouver qu'elle ne leur apporte pas de moins grands avantages au dedans : puisqu'elle les rend sages, laborieuses, & tranquilles.

La sagesse d'une Nation consiste principalement, à estimer ce qui merite de l'estime, & à mepriser ce qui est digne de mépris. Or c'est où l'amour de la gloire conduit necessairement,

rement, & la preuve en eſt claire. Ceux qui ſont touchez de la gloire font ſans doute leur premiere étude des moyens de l'obtenir. Le même penchant qui nous porte vers un objet comme aimable, nous porte à rechercher par où on peut le poſſeder. Ainſi dés que ceux qui vont à la gloire, ont reconnu que le luxe, la molleſſe, & les autres vices en éloignent, & que la modeſtie, la temperance, l'équité, & les autres vertus peuvent ſeules y mener, le vice n'a plus rien qui les attire, & la vertu rien qui les rebute. L'infamie qu'ils voyent attachée aux vices les en dégoûte, & l'honneur qu'ils voyent à la ſuite de la vertu les enflamme pour elle.

Alors le vice qui n'eſt plus applaudi, forcé de ſe cacher, ne ſeduit plus perſonne, & ne triomphe plus. La vertu honorée, ſans craindre ni le ridicule, ni la plaiſanterie, ſe montre à decouvert, & conſerve ſon em-

pire, & ſes droits. Elle ne produit plus dans des cœurs diſpoſez de la ſorte une maligne envie, qui noircit ce qu'elle deſeſpere de pouvoir atteindre: mais elle y excite une noble émulation, qui ne fait d'efforts, que pour ſurpaſſer ce qu'elle admire.

De cette émulation naiſt l'application au travail. Dans un Eſtat où chacun s'empreſſe de ſe diſtinguer, & où l'on ne ſe diſtingue que par les vertus, ou par des talents honeſtes & utiles à la ſocieté, il eſt neceſſaire que les peuples non-ſeulement deviennent ſages, mais même laborieux. Comme c'eſt par l'aſſiduité ſeule que le travail ſe porte à la perfection, chacun preſſé de la même ardeur de ſe perfectionner diſpute à l'envi, à qui ſera le plus aſſidu; & de là il arrive, que tous s'accoutument à travailler, & que pluſieurs parviennent à exceller.

On ne voit plus perſonne oiſif dans

un pareil Estat. Les uns se livrent aux sciences, & à force de les approfondir, ils y font des découvertes aussi honorables à la Nation, qu'utiles à tout le genre humain. Les autres cultivent les arts avec tant de soin, que non-seulement leur industrie, & leurs nouvelles inventions versent dans le sein de l'Etat l'abondance de tout ce qu'il y a de plus necessaire, & de plus commode pour la vie: mais que bien-tôt les étrangers persuadez qu'on ne travaille point si parfaitement ailleurs, prennent l'habitude de ne rien estimer, que ce qui sort d'un pays, où les ouvriers sont si habiles. C'est ainsi que l'honneur que l'on a rendu aux arts dans un pays les y fait exceller, & que leur excellence par un juste retour reporte au pays, & l'abondance & les richesses, & ce même honneur qui luy est rendu par tous les Etats voisins, & même par les plus éloignez.

Gardez vous bien de vous imaginer, que la gloire eſt quelque choſe de trop grand, & de trop élevé pour pouvoir s'abbaiſſer juſqu'au commerce, & juſqu'aux arts. C'eſt ne la pas connoître, que d'ignorer qu'elle ait ſa meſure, & ſes degrez. Il eſt vray qu'elle ne couvre pas d'un éclat auſſi brillant le negotiant habile, l'ouvrier excellent, que le Roy juſte & magnanime, le grand Capitaine, le Heros, & ceux que les lettres, & les talents les plus ſublimes de l'eſprit ont rendus ſuperieurs aux autres hommes. Mais l'illuſtration qu'elle leur donne, quoique beaucoup moindre, convenable cependant à leur condition, remplit tous leurs vœux, & cela ſuffit pour les engager dans leurs travaux, & pour les en payer.

En effet la gloire n'eſtant autre choſe que l'eſtime publique meritée par de grandes vertus, ou par des

talents au dessus du commun, il s'ensuit necessairement, que chacun dans sa profession pouvant se distinguer, peut acquerir cette estime publique, & par consequent parvenir à la gloire. J'avouë qu'elle n'a ni la même estenduë, ni la même splendeur : mais elle a celles que cherchent ceux qui ont pris la route par où ils y sont parvenus, & il n'en faut pas davantage pour les contenter.

Comme les Roys ne souhaittent point la gloire des Pilotes, le General celle du Musicien, le Philosophe celle de l'Architecte, aussi les Pilotes ne desirent-ils point la gloire des grands Roys, le Musicien celle du General, l'Architecte celle du Philosophe. Il ne peut y avoir que des insensez, qui songent à meriter la gloire qui n'est point faite pour leur estat, & qui ne peut entrer dans la sphere où ils se trouvent renfermez.

Il faut donc en convenir, chaque

eſtat de la vie eſt ſuſceptible de gloire : parce qu'il y a de l'honneur à ſçavoir atteindre à la perfection de cet eſtat. Mais cette gloire a des degrez, qui ſont auſſi differents que ces eſtats le ſont entr'eux. Ainſi à meſure qu'un eſtat eſt moins conſiderable en ſoy, ou parce que ſon objet eſt moins noble, ou parce qu'il faut plus d'adreſſe de la main que d'intelligence pour le remplir, la gloire qui s'y trouve attachée eſt plus obſcure, & moins étenduë. C'eſt ce qui a fait dire à un des plus ſages, & des plus eſtimables Anciens.... Qu'entre les actions des hommes, les unes étoient plus glorieuſes, les autres plus grandes... Qu'Arria, dit-il, ſe plonge un poignard dans le ſein, qu'elle le preſente tout ſanglant à Petus ſon mary, & qu'aprés l'avoir raſſuré par un ſi genereux exemple, contre les frayeurs de la mort qui alloient le deshonorer, elle

luy dise d'un air tranquille : *Mon cher Petus cela ne fait point de mal* . . . On en parle jusqu'aux extrêmitez de la terre, & peut-être ne cessera-t'on jamais d'en parler. Mais qu'une femme de Côme petite ville d'Italie, aprés avoir reconnu, que son mary qui n'avoit pas le courage de mourir, & qui souffroit depuis long-temps des douleurs insuportables, luy decouvre l'état où il se trouve, & qu'aprés l'avoir assuré, que la mort n'étoit pas si terrible qu'il se l'imaginoit, elle se lie étroitement à luy, & par une feneſtre qui répondoit sur un lac, s'y lance la premiere, & l'entraisne, on en parlera tout au plus quelque temps dans cette petite ville. Pline même qui y estoit né ne l'apprendra que par hazard, *non, dit-il, que cette action soit moins illustre que celle d'Arria, mais parce qu'Arria elle-même est plus illustre que cette femme.*

Mais quoi qu'il soit vray, que les

perſonnes que la fortune a placées dans des conditions plus obſcures, ou que la nature y a reduites en leur refuſant ſes dons les plus rares, ne puiſſent ſe promettre une gloire, ni ſi brillante, ni ſi eſtenduë que les autres, ils en ont pourtant une portion, qui, ſi elle eſt bien menagée, eſt capable d'allumer, & de nourrir leur émulation. Ils peuvent s'elever juſqu'au plus haut de leur ſphere, & comme c'eſt où ſe portent tous leurs deſirs, c'eſt auſſi où ils mettent & où ils trouvent tout leur bonheur.

Les belles Lettres qui ſont les veritables depoſitaires, & les fideles diſpenſatrices de la gloire, ne ſeront elles mêmes jamais floriſſantes, dans un Eſtat où elles ne ſeront point honorées. Si la Grece a veu la Philoſophie, l'Hiſtoire, l'Eloquence, & la Poëſie pouſſées à un degré de perfection, qui auroit deſeſperé les ſiecles ſuivants, ſi Rome n'avoit eu le

courage de montrer, qu'en les imitant on peut les égaler, & même les surpasser, c'est aux honneurs dont elle combloit les Lettres qu'elle le doit. Si les Romains ont eu depuis des Tites-Lives, des Cicerons, & des Virgiles, c'est à la consideration infinie qu'on les voyoit avoir pour les Lettres, qu'ils en sont redevables.

Athenes estoit gouvernée par les Orateurs; les Poëtes faisoient ses plus cheres delices; les Philosophes y étoient écoutez comme des Oracles, & respectez comme des Divinitez; les Historiens y étoient admirez, chargez de biens & d'applaudissements. Philippe Roy de Macedoine qui avoit formé le dessein d'assujetir la Grece, & Alexandre son fils qui depuis l'executa, avoient pour les lettres une espece de culte. Elles avoient rendu Athenes si respectable à Philippe, qu'un jour un de ses Capitaines qui croyoit bien

faire ſa cour, luy ayant dit, qu'il faloit détruire, & ſaccager cette orgueilleuſe ville, il luy repondit... *Y penſez-vous, de propoſer à un Roy qui fait tout pour la gloire, d'en renverſer le theatre....* Il avoit coûtume de dire, que les Atheniens ſeroient invincibles, tant qu'ils auroient un Demoſthenes. Ce Monarque ſi habile, lors qu'Alexandre nâquit, écrivit à Ariſtote cette lettre ſi fameuſe, où pour l'engager à ſe charger un jour de l'éducation de ce jeune Prince, il luy mande... *Qu'il remercioit les Dieux bien moins de luy avoir donné un fils, que de ce qu'ils luy avoient donné un homme divin pour l'inſtruire*...Alexandre repondit ſi bien de ſa part aux ſoins de ce Philoſophe, que dez ſon enfance une noble émulation luy faiſoit verſer des larmes ſur les victoires, & ſur les conqueſtes de ſon pere; & qu'il diſoit ſouvent avec une amere dou-

leur aux jeunes gens de son âge... *Mes amis, le Roy mon pere ne nous laissera plus rien à faire....* Il conserva toûjours tant de goût pour les Lettres, que dans ses plus longues, & plus dangereuses expeditions, il ne cessa jamais d'avoir les Poëmes d'Homere avec luy, qu'il ne se délassoit à rien plus agreablement qu'à les lire, & que plus d'une fois on l'entendit s'écrier, qu'Achille étoit l'homme du monde le heureux, d'avoir eu un Homere pour celebrer ses exploits. Enfin sa consideration pour les Lettres alla si loin, que lors qu'il saccagea Thebes, & qu'il la détruisit, il fit soigneusement conserver la maison que Pindare avoit habitée, & par un privilege si glorieux rendit à la mémoire de cet excellent Poëte, des honneurs que sa personne ne pouvoit plus recevoir.

Voilà quelles furent les causes de ce haut degré de perfection, où les

Lettres furent portées en Grece. Une pareille conduite leur donna un semblable succez à Rome. Les Orateurs y exerçoient une souveraine autorité ; ils remuoient le peuple à leur gré ; le Senat ne se determinoit que par eux ; la paix ou la guerre se faisoit par leur avis ; le sort des Estats, & des plus grandes villes étoit entre leurs mains. Les Generaux d'armées, les Gouverneurs de Province briguoient leur protection, & craignoient leurs accusations ; les Rois même se comptoient au nombre de leurs clients ; enfin le degré de l'éloquence y étoit la mesure du credit. Les Historiens celebres & les Poëtes excellents n'y estoient pas moins honorez. On venoit à Rome des colomnes d'Hercule, (c'étoit alors de l'extremité du monde) exprés pour y voir Tite-Live, & aprés l'avoir veu, on s'en retournoit, sans témoigner la moindre curiosité pour le reste.

Comme si avoir veu ce grand homme, c'estoit avoir veu, tout ce que cette maitresse du monde renfermoit de plus rare, & de plus precieux. Quand Virgile passoit par les ruës de Rome, il estoit obligé de se cacher pour se derober au concours de ceux qui venoient de toutes parts pour le voir, & qui se pressoient de se le montrer. Mais quand il paroissoit dans les spectacles publics, & qu'il y recitoit ses Vers, tout le peuple se levoit, & le confondoit par cette marque d'honneur, avec ce qu'il y avoit de plus grand, & de plus auguste dans l'Estat.

Aprés la chûte de la Republique, Cezar qui l'avoit opprimée, pour s'en rendre le maistre, loin d'y détruire, ou d'y negliger les Lettres, en fut l'ornement & l'appuy. Il disputoit d'éloquence avec Ciceron, & plusieurs ne le trouvoient pas in-

fericur. Les ouvrages qu'il donna au public y furent admirez, & l'on regarde encore aujourd'huy comme un chef-d'œuvre les mémoires qu'il nous a laiſſez de ſa vie, & qui ſont connus de tout le monde ſous le titre de ſes Commentaires

Auguſte ſo n ſucceſſeur ne degenera point, jamais Prince ne fit tant d'honneur aux Lettres. C'eſtoit la voye la plus ſeure pour parvenir à ſon eſtime, & à ſa confiance. Il ne faut donc pas s'eſtonner, que ſes plus chers favoris fuſſent dans le même gouſt, & que Mecene ſon premier Miniſtre priſt tant de plaiſir à favoriſer les nouriſſons des Muſes, & à les combler de biens, que le nom de Mecene eſt devenu le nom propre des grands, qui cheriſſent les gens de Lettres, & qui s'en déclarent les protecteurs.

Sous les autres Empereurs elles tomberent peu à peu, & quoique de

temps en temps elles paruſſent faire des efforts pour ſe relever, ſoutenuës par les Trajans, par les Hadriens, par les Antonins, & par d'autres, cependant il faut avoüer, qu'elles n'ont jamais pû depuis reprendre l'éclat qu'elles avoient eu dans ces ſiecles heureux. Il eſt donc vray que ſi les Lettres font fleurir l'Eſtat, l'Eſtat, luy-même ne doit point ſe flater de faire fleurir les Lettres, qu'autant qu'il ſçaura les honorer.

C'eſt à ce même amour de la gloire que l'Eſtat devra la tranquilité des peuples. Dans un pays où la gloire eſt aimée, chacun eſt religieuſement attaché à ſon devoir. Comme on ne la peut acquerir qu'en le rempliſſant, ny l'acquerir, à un degré eminent qu'en le rempliſſant mieux qu'un autre, on y tient toujours les yeux arreſtez; c'eſt l'unique regle de la conduite, dez qu'on eſt touché de la gloire. Ainſi la ſoumiſ-

sion aux loix est entiere ; chacun, persuadé qu'il ne peut sans infamie s'écarter de l'ordre qu'elles prescrivent, s'empresse avec une égale ardeur de s'y renfermer.

Dez qu'on s'apperçoit, que ce n'est ni le plus riche, ni le plus fastueux, ni le plus intriguant ; ni le plus audacieux, qui est le plus estimé dans l'Estat : mais le plus sage, le plus droit, & le plus modeste, l'amour de la gloire étouffe dans tous les cœurs jusqu'aux moindres mouvements de la vanité. Vous ne voyez point de violences, & de lachetez pour acquerir des richesses : mais beaucoup de moderation à joüir de celles que l'on a, & de courage à se passer de celles que l'on n'a pas. Vous ne voyez point de brigues & de cabales pour s'élever aux charges : mais beaucoup d'application à se rendre digne d'y parvenir, & d'attention à les bien exercer, quand

on

on y eſt parvenu. On ne veut point des dons de la fortune, s'ils ne ſont preſentez par la vertu. Enfin on ne fait rien pour devenir le plus puiſſant, & le plus ſomptueux: mais on fait tout pour eſtre le plus frugal, & le plus juſte.

Telle a eſté autrefois Lacedemone, tant que les loix de Lycurgue y ont conſervé leur autorité. Les richeſſes s'y trouvoient ſans credit, parce qu'elles eſtoient inutiles à des gens ſobres, & laborieux. Les raffinemens de la volupté y donnoient de l'horreur, parce qu'ils fletriſſoient; la vieilleſſe, y eſtoit reſpectée, parce qu'elle eſtoit ſage, la jeuneſſe y eſtoit ſenſée, parce qu'elle eſtoit docile. Le courage y eſtoit maſle juſques dans les femmes. La parure dont elles ſe croyoient le plus ornées, c'eſtoient des enfans vertueux. Perſuadées qu'elles ne les mettoient pas au monde pour elles, mais pour la

Republique, elles se rejouissoient quand elles apprenoient qu'ils avoient esté tuez en combattant pour son service, & elles ne repandoient des larmes, que sur ceux que de honteuses blessures marquoient avoir fuy dans le combat. Ainsi nul trouble, nulle dissention entre des citoyens, qui ne se proposoient dans toutes leurs actions d'autre objet, que le bien de la patrie, d'autre recompense que la gloire d'y avoir concouru plus efficacement, & plus utilement.

Telle encore a esté la Republique Romaine dans ces heureux temps, où leur plus illustre General en quittant le commandement des armées, retournoit prendre la conduite de sa charuë. Leur nouriture estoit grossiere; mais leurs corps estoient sains & robustes; leurs habits étoient simples : mais leurs armes étoient terribles; leurs maisons ne paroissoient que des cabanes, mais elles

ne logeoient que de Heros ; leurs Temples estoient rustiques, mais leurs vœux estoient innocents ; ils n'avoient encore que des Dieux d'Argile, & une religion sans éclat, mais leurs succez paroissoient tenir toujours du miracle. Enfin leurs vertus estoient dures, & peut-estre sauvages : mais elles estoient solides & vrayes.

Heureux ce peuple, s'il eust pris autant de soin de conserver des biens, qui avoient fait toutes les delices, & tout le bonheur de ses ancestres, qu'il en prit pour en acquerir d'autres, qu'ils avoient toujours constament mépriſez. Mais en estendant sa domination, il estendit ses desirs, & corrompit ses mœurs. Les depoüilles des Nations qu'il avoit subjuguées luy devinrent funestes. Il leur donna des loix, & en remporta leur luxe, & ce luxe bien plus formidable que toutes les fureurs

de la guerre, triompha des vainqueurs du monde, & vengea l'Univers.

Alors la pauvreté devint honteuse, la frugalité sordide, la modestie basse, le desintéressement ridicule. Alors la franchise devint rusticité, la dissimulation politesse, la droiture foiblesse, la perfidie habileté; l'adulation, la prodigalité, l'ambition devindrent sagesse, magnificence, & grandeur d'ame; alors avec les vertus s'éteignit l'amour de la gloire, & à sa place on vit succeder l'amour du faste & une folle vanité.

Aussi-tost disparut de Rome cette precieuse tranquillité, qui en avoit fait si long-temps le bonheur. Le merite timide & negligé n'osa plus se montrer; les loix foibles & sans appuy ne furent plus écoutées; ce peuple si fier, & si libre se vendit, & les honneurs, & les dignitez mises en quelque sorte à l'encan furent la

proye du plus riche, du plus scelerat, & du plus audacieux.

De là il arriva, qu'au lieu de quelques dissentions intestines, qui dans les siecles precedents avoient de temps en temps troublé Rome: mais qui avoient esté étouffées presque dans leur naissance, & qui n'estoient pas sorties des murs de la Ville, on vit s'allumer des guerres civiles mille fois plus cruelles, que celle que la Republique avoit eües à soustenir contre les Barbares.

Si l'on en excepte la guerre de Catilina, où Rome combattit veritablement contre des rebelles armez pour l'opprimer, dans les autres guerres civiles, les Romains divisez ne parurent combattre que pour le choix d'un Tiran. La défaite de Marius par Sylla en fit un Dictateur perpetuel: Sertorius vaincu par Pompée donna à celuy-ci un pouvoir absolu dans Rome; les victoires

de Cezar ne l'arracherent à Pompée, que pour l'uſurper avec plus d'orgueil, & d'autorité ; enfin la bataille d'Actium ne fit triompher Auguſte d'Antoine, que pour porter à la Republique un dernier coup, dont elle ne ſe releva jamais. L'habileté de Ciceron, la vertu de Caton, le courage de Brutus ne firent que d'inutiles efforts pour la ſouſtenir, ils ne purent obtenir que l'honneur d'eſtre enſevelis ſoubs ſes ruines, & la conſolation de ne ſe pas trouver temoins de ſes derniers malheurs.

Je vous entends vous recrier, vos exemples détruiſent voſtre propoſition, & la condamnent. Ils montrent combien la gloire loin d'eſtre utile aux Eſtats, y eſt funeſte C'eſt ce pernicieux amour de la gloire qui arma Sylla contre Marius, Pompée contre Sertorius, Cezar contre Pompée, Antoine contre Auguſte.

Chacun d'eux emporté par la paſſion de tenir le premier rang dans la Republique, ſe crut permis tout ce qui pouvoit l'y élever; ils s'imaginerent que c'eſtoit ſervir la patrie que d'en prendre le gouvernement, & de l'oſter à un Senat corrompu, & à un peuple venal : ou s'ils ne le crurent pas, ils eſſayerent de le perſuader aux autres. Cezar tout habile qu'il eſtoit ne put s'empeſcher d'en faire plus d'une fois l'aveu. Tantoſt paſſant par une petite bourgade, & entendant ſes amis plaiſanter ſur les brigues qu'il pouvoit y avoir pour y obtenir la premiere charge; il repondoit qu'il aimeroit mieux eſtre le premier dans cette bourgade, que le ſecond à Rome. Une autre fois il ne pouvoit diſſimuler combien la puiſſance ſouveraine le touchoit, & il ne feignoit point de repeter avec admiration ce vers d'Euripide, où il croyoit voir une excuſe à ſa revolte. ... *S'il*

faut violer la justice & les loix, c'est pour regner... Enfin tous ces fameux Conquerants qui ont rempli le monde du bruit de leur nom, & de la terreur de leurs armes, n'ont desolé tant de Provinces, renversé tant de trônes, & fait couler tant de sang, que pour se couvrir de gloire. Voilà quels en sont les effets, le Ciel dans sa colere pouvoit il donner aux hommes rien de plus pernicieux.

Mais qui que vous soyez qui raisonnez de la sorte, ne voyez-vous pas que cette declamation si specieuse, & si pathetique porte toute sur l'ambition, & ne conclut rien contre la gloire? Souvenez-vous qu'au commencement du Livre precedent, j'ay declaré que j'entendois par la gloire l'estime publique meritée par des vertus éminentes, ou par des talents utiles à la societé. Si j'ay prouvé (comme je le croy) qu'elle

qu'elle n'eſt en effet autre choſe, vos exemples, & vos raiſonnements ne l'attaquent point. Attribuer à la gloire toutes les fureurs de l'ambition; c'eſt imputer à la Religion, toutes les extravagances de l'idolatrie. C'eſt confondre l'uſage legitime, que la raiſon ſçait faire d'une choſe bonne en elle-même, avec l'abus qu'en fait une folle paſſion; c'eſt prendre le phantoſme ou le maſque pour la perſonne. Les choſes les plus utiles, & les plus ſaintes ſont celles, dont l'abus eſt le plus dangereux; faut-il pour cela les proſcrire, & les deteſter? non il faut en condamner l'abus & y remedier.

Blaſmons, j'y conſents, ces ſcelerats, qui enyvrez d'orgueil, n'ont employé leur courage, & leurs talents, qu'à opprimer leur patrie, & à la detruire; deteſtons ces monſtres affamez de carnage, qui ſemblent n'avoir vécu

que pour verſer le ſang humain, qui n'ont parcouru le monde que pour le ravager, & l'aſſujetir. Mais gardons-nous bien de croire, que l'amour de la gloire leur ait inſpiré tant de barbarie. Ils ont pû ſe promettre d'eſtonner l'Univers par leur audace, de le faire trembler ſous leurs coups, & de l'enchaiſner par la terreur. Voilà l'objet d'une ambition demeſurée, & c'eſt à quoy ils ſont parvenus. Mais ont-ils pû ſe flatter, de s'attirer une admiration pleine d'eſtime, & de captiver tous les cœurs de leur ſiecle, & de la poſterité, par l'amour de leurs vertus; c'eſt en quoy conſiſte la gloire, c'eſt ce qu'ils n'ont pû obtenir, & à quoy ils n'ont jamais ſongé.

Ainſi quoique la valeur ſoit une vertu, & que de la vertu naiſſe la gloire, ce ſeroit une erreur groſſiere de s'imaginer, que ces Conquerans ſi celebres, & preſque fabuleux par leur

audace dans les entrepriſes, par leur intrepidité dans les dangers, par la rapidité de leurs ſuccez, qui ont détruit tant de villes, donné de loix à tant de Nations, ayent merité & obtenu une gloire immortelle. La valeur eſt une vertu, & c'eſt peut-eſtre la plus importante de toutes à la ſocieté, qui le peut nier? Elle ſeule peut aſſurer l'uſage de tous les biens que l'on doit aux autres vertus. Mais pour être vertu, elle doit en avoir le caractere eſſentiel. Ce caractere, c'eſt d'eſtre bien faiſante, & avantageuſe à la ſocieté. Dez qu'elle luy eſt pernicieuſe, elle eſt crime, c'eſt fureur, ferocité brutale, cruauté.

Quand on ne perdra point de veuë une regle ſi certaine, on ne doutera point, que l'amour de la gloire ne ſoit infiniment utile aux Etats; nous allons voir dans le reſte de ce livre qu'il n'eſt pas moins utile aux particuliers.

De tous les sentiments qui peuvent entrer dans l'ame des particuliers, celuy-là certainement leur est le plus utile, qui les rend vertueux, & heureux; & celuy-là les rend vertueux & heureux, qui les engage necessairement à bien vivre avec eux mêmes, & avec les autres. Or nul sentiment n'y peut engager plus efficacement que la gloire. Je ne dis pas (car je ne puis trop le repeter) ces ames privilegiées qui vont à la vertu pour la vertu même, independemment de tout ce qui l'environne; on n'a rien à leur dire, il ne faut que les laisser faire. Je dis ces ames d'un ordre inferieur, qui par leur nombre composent le corps de la societé, & qui ou ne se porteroient point à la vertu, ou ne s'y porteroient que fort nonchalament, si pour les attirer elle n'employoit tous ses charmes. Je dis donc pour ces personnes, que rien ne peut tant les engager à bien

vivre avec elles mêmes, & avec les autres, que l'amour de la gloire. Essayons de le prouver.

On ne vit bien avec soy-même, qu'autant qu'on ne voit en soy rien à se reprocher. Voulez-vous parvenir à cet estat si desirable ? connoissez la gloire & l'aimez. Aussi tôt vous commencerez à ne vous rien pardonner, & en ne vous pardonnant rien, vous parviendrez à ne vous rien reprocher. Celuy qui aspire à la gloire, veut meriter l'approbation, & l'amour du public. Comme il sçait que celle qu'on surprend par de fausses apparences, n'est ni solide, ni durable, il veut que le secret témoignage qu'il se rend à luy-même dans son cœur, luy reponde de la sincerité, & de la verité de l'approbation des autres. Persuadé que les vertus contrefaites ne se soutiennent pas long-temps, & que lorsqu'elles ont esté demasquées, elles attirent autant de mépris,

qu'on s'en étoit promis d'honneur : il eſt plus attentif à meriter l'eſtime publique, qu'à l'obtenir.

Le ſuffrage unanime de tous les hommes ne le ſatisfait point, quand le ſien luy manque. Tout l'avantage qu'il en tire, c'eſt que ſi le public eſt tombé en quelque erreur favorable, & qui luy ſuppoſe quelque merite qu'il n'a pas, il regarde cette erreur comme un engagement indiſpenſable, d'acquerir ce merite qu'on luy croit, pour juſtifier les éloges qui luy ſont donnez. Ainſi pendant que ſa conſcience luy fait craindre, de voler des loüanges, qui ne luy appartiennent pas, l'amour de la gloire luy fait croire, que pour les conſerver legitimement, il doit travailler de toutes ſes forces à les meriter.

Voilà comment l'amour de la gloire conduit neceſſairement à vivre bien avec ſoy ; il eſt aiſé de comprendre, que par la même route

il meine infailliblement à bien vivre avec les autres.

Le plus grand, & le plus sur de tous les secrets pour vivre bien avec les autres, c'est de se monstrer sans cesse occupé d'eux, & de ne le paroître jamais de soy. C'est d'être toûjours prest à leur faire grace sur tout, & de ne se la faire jamais sur rien. Quel autre sentiment que l'amour de la gloire pourroit inspirer une conduite si sage, & si commode pour la societé? Celuy qui est possedé d'une si noble ardeur, aspire à s'attirer l'estime des autres par ses vertus, & leur bienveillance par ses manieres. Dez là il conçoit, que se montrer occupé de soy, c'est orgueil, que de l'estre des autres, c'est bonté, que l'orgueil n'ameine jamais à sa suite que le mépris, & qu'au contraire la modestie ne manque point de produire l'estime. Il comprend de même, que celuy qui ne se par-

donne rien, n'offenſe jamais perſonne, & que celuy qui eſt toûjours preſt à excuſer les autres, met tout le monde dans ſes interêts, & ſe rend maitre de tous les cœurs. Ainſi autant un homme yvre d'orgueil repouſſe l'eſtime, & la bien-veillance qu'il ſemble commander, autant un homme amoureux de la gloire ſçait ſe les concilier.

L'un en s'efforçant de ramainer ſans ceſſe les autres à luy, les en écarte; plus il veut fixer l'attention ſur ſa perſonne, plus il l'attire ſur ſa vanité il croit gagner l'eſtime de tout le monde par la haute idée qu'il pretend donner de ſon merite, & il n'y a perſonne qu'il ne revolte, par l'impreſſion que fait ſa preſomption; il ſe flatte d'avoir ſemé de l'admiration, & il ne moiſſonne que du ridicule; il s'imagine avoir habilement menagé pour luy ſeul les loüanges, qu'il refuſe ſechement

à tous les autres, & il a engagé tous les autres, à luy ravir celles même qui luy pourroient être le plus juſtement deuës : & c'eſt ainſi que l'orgueilleux ſe détruit, par les moyens même qu'il employe pour s'élever.

L'autre en ſe montrant auſſi occuppé des autres, qu'il l'eſt peu de ſoy, & en leur donnant ſans ceſſe toute la meſure d'attention, qu'ils luy demandent, s'aſſure de la leur ; plus il s'empreſſe à rendre juſtice à leurs vertus, plus ils croyent s'honorer de publier les ſiennes ; il ne donne point de loüanges à leurs talents, qui ne les engage à exagerer les ſiens ; le ſoin qu'il prend de diſſimuler, d'excuſer, ou de ſupporter les défauts des autres, fait diſparoître juſqu'à l'envie de luy en trouver. Ainſi bon, agreable, & commode aux autres, non-ſeulement il vit bien avec eux : mais encore il n'y a per-

ſonne qui ne compte pour un bonheur, & qui ne ſouhaite d'avoir à vivre avec luy.

Mais n'ay je point tracé icy le caractere d'un politique, ou d'un adulateur, en croyant mettre ſous les yeux quelques traits d'un homme amoureux de la gloire ? non, & il eſt aiſé d'en faire la difference. Le politique, & l'adulateur (car on peut en ce point les confondre) ne cherchent à plaire, qu'à ceux qu'ils veulent ſurprendre, & tromper; l'homme amoureux de la gloire cherche à plaire à tout le monde : les uns n'ont pour regle de ce qu'ils diſent, & de ce qu'ils font que leur intereſt; l'autre que la verité; il ne prodigue jamais ſes loüanges qu'à la vertu, ils proſtituent ſouvent les leurs aux vices; il excuſe les deffauts; eux ils les encenſent, & les érigent en perfections. Enfin ils repandent le poiſon par tout où ils portent leur ſou-

ſle contagieux, pendant qu'il ne met que de l'aiſe, du repos, & de la ſureté par tout où il ſe fait aimer.

Ne craignez rien de bas ni de malin d'un homme qui aſpire à la gloire; ce ne ſera jamais en déprimant vôtre merite, qu'il eſſayera de hauſſer le ſien. Il ſera tout enſemble vôtre rival, & vôtre ami; l'admiration qu'on aura pour vous éveillera ſon courage, ſans exciter ſa haine, il vous loüera ſincerement, & ſans autre chagrin que de ne pas meriter de ſemblables éloges; enfin il s'efforcera de vous devancer dans la carriere où vous courez: mais il vous tendra plûtôt la main pour vous ſoûtenir, que des pieges pour vous faire tomber.

C'eſt en effet au ſeul amour de la gloire que nous devons l'emulation, ce bien d'autant plus neceſſaire aux hommes, qu'il eſt le ſeul contrepoids, que la nature leur ait

donné, pour opposer aux penchants de la paresse, & de la volupté, & pour nous entraisner vers l'application & les travaux. L'emulation n'est qu'une vive passion d'égaler, & de surpasser quelqu'un par ses talents, ou par ses vertus. Or qui peut allumer cette ardente passion dans les cœurs, si ce n'est l'esperance de partager la gloire, dont brillent ceux que leurs vertus, ou leurs talents ont distinguez.

Dez que la nature commence à délier la langue de l'homme, elle fait éclore le germe de ce sentiment, qu'elle luy a mis au fond du cœur. Plus il y est vif, plus il se developpe dans un enfant, & plus ceux qui sont chargez de son éducation en esperent. Aussi Quintilien qui a si profondement pensé, sur la meilleure maniere d'instruire la jeunesse, & qui nous a laissé sur celà des regles si belles, & si seures, ne feint point

de dire .... *Que l'on me donne un enfant sensible à la loüange, & que la glore touche, à qui le dépit d'estre surpassé arrache des larmes, je le soustiendray par l'émulation; la reprimande l'affligera, l'honneur l'encouragera, & je ne craindray point qu'il se livre à la paresse* .... C'est encore sur ce méme principe qu'il se fonde pour donner la préference à l'instruction, qui se fait dans les Ecoles publiques, sur l'éducation domestique.

Avant luy Platon s'estoit expliqué de même. Il avoit observé, qu'il n'y a qu'une bonne maniere d'élever les enfans. Il la faisoit consister dans une douleur raisonnable, & dans un honneste plaisir. Il plaçoit cette douleur raisonnable, dans le sentiment qui naist de la honte, & de l'infamie, & le plaisir honneste dans la joye qui revient d'une juste loüange. Aussi traitte-t-il de Divine cette crainte

de l'infamie, & la nomme-t il la gardienne de toutes les vertus.

Pour rendre, s'il se peut, cette verité plus sensible encore, supposons une ville, un Estat, où les loix n'attachassent ni honneur aux bonnes actions, ni infamie aux mauvaises; ou au contraire les hommes fussent élevez dez l'enfance dans cette idée, qu'il est égal d'estre universellement admiré, & aimé, ou d'estre publiquement mépriſé, & deteſté. D'autre côté imaginons-en un autre, où les loix honorent la vertu, & diffament le vice; où chacun soit fortement persuadé, que le plus grand de tous les biens, c'est de meriter, & d'obtenir l'estime & l'amour de ses citoyens, & le plus affreux de tous les maux de s'attirer leur mépris, & leur execration: où pensez-vous que les actions vertueuses seront plus communes?

Il est aisé de le decider. Où il n'y

a point d'amour de la gloire, ni de crainte de l'infamie, il n'y a point d'émulation, & d'où l'émulation eſt bannie, diſparoiſt bientoſt la vertu. Bientôt l'indolence, la molleſſe, & les autres paſſions y établiront ſans reſiſtance leur tyrannique empire. L'application ne paroiſtra plus qu'une ſervitude, l'eſtude qu'un tourment, les travaux que des peines, les dangers que des ſupplices. L'homme ſous le joug des ſens ne ſuivra plus que leur impreſſion, plus d'attraits pour luy que dans la volupté, plus de ſcience, & de ſageſſe que dans les conſeils d'un aveugle, & lâche intereſt.

Oſter la gloire à la vertu, c'eſt luy ravir ſon éclat, & ſa beauté, c'eſt la depouiller de tout ce qui la rend aimable, pour ne luy laiſſer que ce qui la fait paroiſtre rude, & auſtere. Brutus accablé de ſon deſeſpoir ne ſe fuſt pas tué, il n'euſt

point fait en mourant les triſtes reproches qu'il fit à la vertu, s'il euſt eu devant les yeux la gloire immortelle, dont s'eſtoient couverts ſes anceſtres, pour avoir affranchi la patrie, & celle qui l'attendoit luy même en marchant genereuſement ſur leurs traces. Le courage ne luy manqua que parce que la gloire ne le ſouſtint pas, & qu'il la perdit de veuë. Si ſon trouble luy euſt permis de ſonger, qu'elle ne dépendoit point du ſuccés, il euſt retrouvé des forces, pour lutter contre ſon malheur, & l'euſt pardonné à la vertu.

On ne ſçauroit ouvrir les hiſtoires, ſans reconnoiſtre de combien d'actions vertueuſes le genre humain eſt redevable à l'émulation. C'eſt elle qui multiplie les grands hommes, & qui rend la vertu en quelque ſorte feconde. Hercule a fait Theſée, Miltiade a fait Themiſtocles, les Codrus ont fait les Menecées, les

Brutus

Brutus ont fait les Scevoles, les Decies, les Tites ont fait les Trajans, & les Antonins. On doit Virgile à Homere, Ciceron à Demosthenes, Tite-Live à Herodote & à Thucidide, Horace à Pindare, & ainsi de tous les autres grands personnages, que leurs talents ou leurs vertus ont rendu plus celebres dans l'antiquité.

Ce n'est pas seulement par l'émulation qu'une gloire étrangere allume ordinairement dans nos cœurs, que nous sommes portez à la vertu; nous nous y trouvons encore bien plus fortement engagez, par la gloire même que nous avons acquise. La gloire qui nous revient d'une bonne action, nous retient sur le penchant que nous aurions à de mauvaises, & en exige de plus vertueuses encore. On se compare avec soy même, on se demande si ce qu'on va faire est digne de l'opinion que le public a de nous; dez lors nous

commençons à jouſter avec nous mêmes, & pendant que nous nous efforçons de ne pas demeurer en deçà de l'attente que nous avons donnée de nous, nous la paſſons de beaucoup.

Icy peut-eſtre les ennemis de la gloire me reprochent, qu'en exagerant tous ſes avantages, je cache avec ſoin les malheurs qu'elle leur attire. Il faut donc leur faire voir que je ne les ignore pas, & que loin de les diſſimuler, je ne crains point de montrer dans tout leur jour ceux qui luy ſont plus ordinairement imputez.

Il y en a deux plus communs, plus inevitables, & qui renferment en quelque ſorte tous les autres.

Le premier vient de la diſpoſition où la gloire vous met, ſoit à l'égard de vous même, ſoit à l'égard des autres. Le ſecond, de celle où elle met les autres à vôtre égard.

La diſpoſition où elle vous met à

l'égard de vous même, c'eſt de vous en donner trop d'opinion ; de vous accoûtumer à vous regarder comme fort au deſſus de ce que vous eſtes ; de vous rendre moins traitable, & plus indocile dans vos préventions ; d'aller par vos applaudiſſements ſecrets au devant de ceux des autres ; elle vous oſte cette ſage defiance de vous même, ſans laquelle vôtre conduite n'eſt pour l'ordinaire qu'un continuel égarement ; enfin elle vous porte à croire que vôtre merite n'eſt jamais ni aſſez loüé, ni aſſez recompenſé. Mais pendant qu'elle augmente à vos yeux, tout ce que vous pouvez avoir de bon, & qu'elle vous cache ce que vous avez de mauvais, elle y groſſit par un effet contraire tout ce qui paroiſt de deffectueux dans les autres, & diminuë tout ce qu'ils ont de meilleur. Vous vous imaginez qu'ils vous ſont inferieurs ; leurs avis ne vous paroiſſent plus neceſſaires, & vous peſent,

& si d'abord vous ne leur montrez pas du dedain, vous ne tardez gueres à leur faire voir du moins une sorte de negligence plus offensante que la plus vive contradiction.

La disposition où la gloire met les autres à vôtre égard, ne vous est gueres moins funeste. Dans la foule d'admirateurs que vôtre gloire vous attire, il se glisse un grand nombre d'envieux, genre d'ennemis implacables, & qui ne s'estudient qu'à vous en susciter d'autres. De la maniere que les hommes sont faits, ils vous pardonnent moins vos vertus que vos mauvaises qualitez. De là ce mot memorable d'un ancien .... *Qu'une grande reputation n'estoit gueres moins dangereuse qu'une mauvaise* .... Rarement trouverez-vous dans ceux qui vous admirent autant de vivacité pour vous servir, que d'ardeur à vous décrier, & d'application à vous nuire dans ceux qui vous envient.

Ces écueils ſont celebres par plus d'un naufarge dans la mer immenſe de la gloire, je l'avoüe : mais avoüez auſſi qu'il n'eſt pas impoſſible de les éviter. Si Pauſanias aprés la victoire de Platée, ſi Themiſtocle, aprés la bataille de Salamine conſpirerent contre leur patrie, ſi Lyſandre aprés avoir acquis à Sparte le premier rang dans la Grece, eſſaya de renverſer toutes les loix de cette Republique, comme des obſtacles aux honneurs ſans bornes auſquels il aſpiroit, ce n'eſt point à la gloire qu'il s'en faut prendre. Ces attentats n'ont fait qu'arracher le maſque à de fauſſes vertus, & montrer qu'une ambition demefurée eſtoit l'ame de toutes leurs actions. Phocion, Epaminondas, Xenophon dans la Grece, Cincinnatus à Rome, les Marcels, les Paules, les Fabius, les Scipions, & une infinité d'autres ont eſté fideles à la vertu dans le ſein de la gloire. Il n'eſt

pas poſſible que celle qui ſort de la vertu, & qui n'en eſt que l'éclat, la terniſſe, & la détruiſe jamais.

Que s'il y avoit de veritables vertueux qui ne puſſent effectivement en ſoutenir la ſplendeur ſans en eſtre aveuglez, qu'ils cherchent de ſalutaires tenebres, c'eſt une ſage précaution pour eux : mais qu'ils ne condamnent pas à y vivre, ceux qui ne s'en laiſſent jamais ébloüir juſqu'au point de meconnoiſtre, & de quitter la vertu.

La vertu elle-même quoi que dans l'obſcurité, & par le ſeul témoignage que ſe rend celui qui la pratique, & ſans gloire, éleve ſouvent des vapeurs d'orgueil dans l'ame vertueuſe ; elle y excite quelquefois des mouvements d'impatience. & de dedain ; enfin elle y preſente des preventions preſomptueuſes, dont le ſage ne ſe deffend qu'à peine. Ce ſont des dangers inſeparables de la gloire, & de la

vertu. Ils doivent reveiller l'attention, & soustenir la vigilance de ceux qui ont le bonheur de posseder de si précieux dons ; mais ce ne seroit jamais des raisons de refroidir, moins encore d'esteindre l'amour qui leur est deu.

Les ennemis que la gloire nous attire doivent encore moins en degouster, & en éloigner. Elle a cela de commun avec la verité. Il y a long-tems que ceux qui ont estudié les hommes ont dit, que la flaterie faisoit des amis, la verité des ennemis. Mais de là quelqu'un de sensé s'est-il jamais avisé de conclure, qu'il faut embrasser la flaterie, & fuir la verité.

Si la bonne reputation ne vous donne pas des ennemis moins dangereux que la mauvaise, il y a du moins entr'eux cette difference bien consolante, que la bonne reputation ne vous fait d'ennemis que des envieux, gens corrompus, ennemis nez

& neceſſaires de la vertu. Au contraire les ennemis que la mauvaiſe reputation vous fait, ce ſont tous les gens de bien, ennemis naturels du vice, & de tous les déreglements.

S'il faut donc, quelque parti que vous preniez, courir le riſque d'avoir les uns ou les autres pour ennemis; heſiterez-vous à choiſir plutoſt d'affronter l'envie, d'en mépriſer les traits, de luter contre elle avec courage, de la confondre, & de la forcer à ſe taire, que de vous attirer le mépris, & de vous livrer à l'indignation de ceux, à qui ſi vous eſtes vertueux, vous voulez reſſembler.

Aprés tout les maux, où l'envie expoſe ceux qui poſſedent la gloire, ne ſont point comparables aux biens, que l'émulation apporte à ceux qui en ſont touchez. Quand vous banniriez du monde la gloire, vous n'en banniriez point l'envie: mais vous en banniriez certainement l'émulation,

tion, & avec l'emulation la vertu.

Avoüons donc qu'à juger de la gloire par ſes effets, elle eſt le plus utile de tous les biens ; & tâchons de nous perſuader par nos reflexions ſur les moyens de l'obtenir, & de la conſerver, qu'elle eſt le plus difficile à acquerir, & le plus facile à perdre, le plus fragile, & le plus durable.

TRAITÉ DE LA GLOIRE.

LIVRE TROISIE'ME.

J'Ay eſſayé dans le premier Livre de faire connoiſtre le prix de la gloire; & dans le ſecond, ſon utilité. Si j'ay reüſſi; ſi j'ay donné quelqu'envie d'en joüir, je ſuis engagé de monſtrer, par quels moyens on peut l'acquerir, & comment on la peut perdre. J'eſpere qu'en faiſant voir la difficulté de

l'obtenir, je reveilleray le courage de ceux qui aſpirent à la poſſeder ; & qu'en découvrant la facilité de la perdre, je ſouſtiendray l'attention de ceux qui la veulent conſerver. C'eſt ce que je me propoſe dans ce troiſiéme & dernier Livre.

Les routes qui conduiſent à la gloire ſont auſſi differentes, que le ſont les conditions des hommes : mais quelle que ſoit celle qu'ils choiſiſſent, ils ne doivent point ſe flatter d'y arriver, s'ils ne prennent la verité pour guide. C'eſt une obſervation qui n'a pas eſchappé au plus ſage Philoſophe de l'antiquité. Il diſoit que le ſeul moyen d'acquerir de la gloire, c'eſtoit d'eſtre ce qu'on vouloit paroiſtre. Cambyſes Roy de Perſe, avoit coûtume de dire à Cyrus, au raport de Xenophon, que rien ne donnoit tant d'autorité auprés des Soldats, que la reputation d'eſtre un homme ſage. Cyrus un jour luy demanda, comment on pouvoit ac-

querir cette reputation. Il n'y a, luy répondit-il, qu'un seul moyen, c'est de l'estre. Il en est de même des vertus à cet égard, que des talents. Si vous voulez passer pour avoir celuy qui vous manque, à la premiere épreuve vous vous dementez, la gloire vous eschappe, & le ridicule vous demeure.

Mais quoyque toutes les differentes conditions puissent ouvrir des chemins à la gloire, il est certain cependant, que celle que chacune d'elles remporte, n'est ni également brillante, ni également durable, ni également facile à acquerir, ni également facile à perdre. En effet le plus petit particulier, s'il vit en bon pere de famille, s'il est juste, simple, officieux, frugal, peut obtenir l'estime du public. Mais comme ces vertus domestiques ne portent point leur éclat, au delà du public dont il est environné, & que ce public est petit & borné, à proportion de la con-

dition de cet homme, il ſenſuit neceſſairement que la gloire qu'il acquiert, renfermée dans les limites de ſa condition, eſt peu eſtenduë, & peu durable. Elle reſide dans le peu de perſonnes dont il eſt connu, & ne leur ſurvit pas.

Ce n'eſt point pour les hommes nez dans ces conditions communes, que la gloire eſt immortelle. Mais ſi elle dure moins pour eux, elle leur couſte auſſi bien moins à acquerir. Comme elle ſe renferme toute entiere dans l'accompliſſement de leurs devoirs, moins ces devoirs ont d'eſtenduë, moins elle exige d'application, de courage, & de ſoins pour les remplir. On peut dire à leur égard, qu'on leur en donne pour le prix qu'ils y mettent. Ils en joüiſſent pendant leur vie, & ils portent rarement leurs deſirs, & leurs veuës au delà du tombeau.

La gloire des Heros, des Souverains,

des hommes conſtituez dans les plus hautes places, des ſçavants, & des ſages, eſt bien d'une autre eſpece (je l'avoüe.) Elle répand ſon éclat bien plus loin, & le conſerve bien plus long temps. Il traverſe les mers les plus vaſtes, & les plus éloignées, il perce l'eſpace immenſe, & l'obſcurité des ſiecles les plus reculez: mais auſſi combien eſt petit le nombre de ceux qui l'obtiennent; & que ne leur en couſte-t'il point pour l'obtenir?

C'eſt pour eux qu'il a eſté dit, qu'il n'y avoit que deux moyens d'acquerir de la gloire. Ou de faire des choſes dignes d'eſtre écrites, ou d'en écrire de dignes d'être luës. A quel plus haut prix pouvoit-on mettre la gloire qu'on leur propoſoit? Commençons par les Heros, & voyons par les actions qui leur meritent un ſi glorieux nom, & par celles qui le leur raviſſent, qu'il n'eſt point de bien plus difficile à acquerir, & plus facile

à perdre; & que s'il eſt le plus durable quand on le conſerve bien : il eſt auſſi le plus fragile, dez qu'il eſt negligé.

Ceux qui croyent que pour faire un Heros, il ne faut que de l'audace, & de l'intrepidité ſuivies d'heureux ſuccés; n'en ont aucune idée. Il eſt bien vray, qu'il n'y a point d'heroïſme ſans une extrême valeur, mais une extrême valeur ſe trouve ſouvent, où il n'y a point d'heroïſme. La valeur eſt la premiere qualité que l'on demande dans un Heros : mais ce n'eſt pas la ſeule. C'eſt ce qui le diſtingue eſſentiellement des autres grands perſonnages : mais ce n'eſt point ce qui ſuffit pour le parer d'un ſi grand titre.

S'il ne s'agiſſoit pour le meriter, que de courir ſans ceſſe de peril en peril; de s'y precipiter d'autant plus impetueuſement, qu'il paroiſt plus affreux; d'attaquer ſes ennemis ſans les compter; de voir ſans inquietude

couler ſon ſang, quand il ſe perd dans des ruiſſeaux du leur qu'on a verſé, d'attendre ſans paſlir & avec un air menaçant, la mort qui vient à vous, & de la braver en reçevant ſes derniers coups, combien de Pyrates & de Gladiateurs faudroit-il eriger en Heros? peut-on ouvrir les hiſtoires, ſans y reconnoiſtre à quel point ces actions leur ont eſté familieres? Spartacus à la teſte d'une armée de Gladiateurs comme luy, fit trembler Rome, & aprés avoir plus d'une fois deffait les troupes Romaines, ils ne ſuccomberent que ſous le nombre, & loin de chercher leur ſalut dans une honteuſe fuite, ils aimerent mieux ſe faire hacher ſur le champ de bataille que de le quitter.

Quel courage ne monſtra point Catilina, lors qu'aprés la découverte de ſon horrible conſpiration contre ſa patrie, il ſe vit forcé d'en venir aux mains avec les Legions Ro-

maines. Il parut dans le combat auſſi bien que les autres conjurez au deſſus de l'homme. La victoire eſtonnée par les prodiges de valeur qu'elle leur voyoit faire, ſembla ſouvent incertaine du party qu'elle devoit prendre, & lorſqu'ils la virent ſe declarer enfin contr'eux, loin d'en eſtre conſternez, ils en augmenterent leur audace, & leur fierté à tel point, qu'aprés avoir été défaits, leur viſage reſpiroit encore la menace, & la fureur, pendant que leurs corps eſtendus, ſur la pouſſiere étoient deja glacez par la mort.

Gardons-nous donc bien de croire, que l'on ſoit Heros, dez que l'on eſt Conquerant; que traiſner aprés ſoy le carnage & la terreur; qu'innonder de ſang la ſur-face de la terre; que faire gemir dans les fers cent peuples deſolez en ſoit le caractere. Quel droit Attila & Tamerlan n'auroient-ils pas ſuivant cette idée à un ſi

glorieux titre ? qui a jamais verſé plus de ſang que le premier, & qui fit jamais de plus vaſtes, & de plus incroyables conqueſtes que le ſecond? que reſte-t'il d'eux, que le ſouvenir & l'horreur de leur barbarie ? On fremit encore quand on lit, que celuy-cy le premier jour qu'il aſſiegeoit une ville, faiſoit tendre de blanc toutes ſes tentes, pour ſigne du quartier qu'il promettoit de faire, ſi l'on ſe rendoit ; que le ſecond jour il les faiſoit tendre de rouge, pour marquer qu'il feroit perir, tout ce qui ſe trouveroit au deſſus de l'âge de puberté. Que le troiſiéme jour il les tendoit de noir, pour faire entendre que tout ſeroit paſſé au fil de l'épée, ſans diſtinction ni d'âge ni de ſexe. Perſonne s'eſt il jamais aviſé de propoſer de pareils modelles, à ceux qui aſpirent à la gloire ? Ils ſont en abomination, & on voudroit que l'on euſt oublié d'eux juſqu'à

leur nom, comme il eſt arrivé à pluſieurs autres barbares, qui leur reſſembloient, & que l'Hiſtoire a mépriſez.

Auſſi la Fable, ni l'Hiſtoire n'ont-elles jamais donné ce nom de Heros, qu'à des hommes qui avoient purgé la terre de monſtres dont elle eſtoit deſolée, & non à ceux qui monſtres eux-mêmes, l'ont ravagée par les plus horribles cruautez; à des hommes qui ont affronté les plus affreux dangers, pour en garantir les autres, & non à ceux qui n'ont ſurmonté que des perils, où ils s'étoient jettez en attaquant les autres hommes, qu'ils vouloient injuſtement depoüiller, & enchaiſner; à ceux qui ont exterminé les brigands, & non à ceux qui ont impunement exercé le plus cruel, & le plus infame de tous les brigandages. C'eſt ce que ſçut un jour repreſenter à Alexandre, un Corſaire, à qui il reprochoit ſes

pirateries. Parce que je n'ay (luy repondit-il, avec une fierté digne d'un plus honneſte homme, & d'une meilleure cauſe) qu'un petit nombre de baſtimens, je ſuis un miſerable brigand, digne de toute ſorte de ſupplices : mais ſi j'avois comme toy une puiſſante flote, je ſerois comme toy un grand Conquerant.

L'idée du Heros renferme donc une valeur ſalutaire, qui ſoit la terreur & le ſupplice des méchants, l'eſpoir & l'amour des gens de bien. La juſtice & l'humanité ſeules luy mettent les armes à la main ; il eſt le protecteur des foibles, l'azile de l'innocence, la reſſource des malheureux ; loin d'eſtre alteré de ſang humain, il ne le repand que pour le menager, s'il attaque, ce ſont des ennemis qui menacent, & qui ſeroient trop puiſſants, s'ils n'eſtoient prevenus ; ce ſont des voiſins remuants qu'il faut contenir, ou des furieux qu'il faut

desarmer ; s'il porte toutes les horreurs de la guerre dans un pays, ce n'est que pour les éloigner du sien, ce n'est que pour forcer des peuples feroces à desirer la paix, & à laisser les autres joüir de ses douceurs ; s'il subjugue, ce sont des Nations inquietes, qui mesurent leur droit à leurs forces, & à leur audace, qui ne cessent de troubler le repos des autres, & qui ont besoin de frein, & de loix pour leur propre bonheur. Terrible dans le combat, il est modeste dans la victoire, vengeur de sa patrie, il n'en est jamais l'oppresseur ; aussi fier General que bon Citoyen, s'il commande aux troupes avec autorité, il obeït aux loix avec respect ; aussi superieur à ses passions par sa sagesse, qu'à ses ennemis par son courage, il n'est ni enyvré des succez les plus heureux, ni étourdi des plus mauvais. Enfin comme il ne fait la guerre, ni pour s'enrichir, ni pour

s'aggrandir, sa fortune particuliere ne reçoit aucun accroissement par ses triomphes; la patrie en est plus florissante, & plus tranquille, mais pour luy il est aussi simple qu'il étoit auparavant, & il n'y gagne que d'être plus aimé, & plus honoré.

A cet heureux mêlange de vertus qui paroissent incompatibles, on conçoit aisément combien la gloire des Heros est difficile à obtenir. La Fable ne les a imaginez qu'imparfaitement, & a moins songé à ne leur point attribuer de vices, qu'à cacher ceux qu'ils avoient soubs de grandes vertus. Ainsi elle nous peint Hercule effeminé, Thesée perfide, Jazon parjure, Achille colere & barbare, Ajax furieux & impie. L'Histoire n'a point ce défaut. Si les Heros dont elle consacre la memoire, ne sont point illustrez par des prodiges, du moins ils ne sont soüillez d'aucune honteuse tache. Mais que le

nombre en eſt petit. A peine compte-t'elle un Seſoſtris dans l'Egypte, un Phocion, un Epaminondas dans la Grece, un Cincinnatus, un Curius, un Metel, un Paule, un Fabius, deux Scipions dans Rome, un Scanderberg en Albanie, un Hunniade en Hongrie, un Charlemagne, un Loüis IX, un Charles VII, un du Gueſelin, un Henry IV, un Condé, un Turenne, un Luxembourg en France. Je ne cite que des morts de peur d'eſtre ſuſpect de flaterie en citant les vivants. Je propoſe des exemples, dont le choix a toujours eſté libre, & je ne pretends point faire d'excluſions, dont l'affectation ſeroit ridicule, & injurieuſe.

Ce n'eſt pas que pluſieurs autres dans l'antiquité ne les ayent ſouvent égalé en valeur, & n'ayent quelquefois rendu d'auſſi grands ſervices qu'eux à leur pays : mais c'eſt que l'eclat de cette valeur a eſté terni, &

le merite de ces ſervices effacé par des crimes honteux. Perſonne n'a peut-être jamais porté l'intrepidité, plus loin que l'ont portée Alexandre & Cezar; c'eſt encore aujourd'huy le plus grand honneur qu'on puiſſe faire, à un homme que nul danger n'eſtonne, de le nommer un Alexandre, ou un Cezar. Jamais perſonne ne rendit à ſon pays de plus importants ſervices qu'eux. Alexandre ſubjugua la Perſe, qui plus d'une fois avoit porté le fer & le feu dans la Grece, & qui avoit tout tenté pour luy ravir ſa liberté. Cezar aſſujetit à Rome les Gaulois, qui pluſieurs ſiecles auparavant, aprés l'avoir ſaccagée, mirent le ſiege devant le Capitole.

Mais Alexandre auſſi ſujet à s'enyvrer d'orgueil que de vin, oublia qu'il eſtoit homme, empoiſonné par la flaterie. Implacable ennemi, furieux dans ſa colere, il n'epargna la vie

vie ni de ſes plus grands Capitaines, ni des plus ſages Philoſophes, ni de ſes plus chers amis. Cruel quand il trouvoit une reſiſtance qui ne devoit luy donner que de l'admiration, il fit à Bœtis vivant, & aprés la priſe de la ville de Gaza, dont il eſtoit Gouverneur, le même traittement que dans la Fable Achille avoit fait à Hector aprés qu'il l'eût vaincu & tué. Eſclave de la volupté, il reduiſit en cendres dans le ſein de la paix la ville de Perſepolis, l'une des plus belles & des plus riches du monde, & cela ſans autre raiſon que de ſuivre les conſeils, & les emportemens d'une infame courtiſane plus yvre que luy. Enfin aprés avoir aſſervi les Perſes, il mit aux fers & la Grece elle même, qu'il avoit voulu venger, & cent autres peuples qu'il alla pourſuivre juſqu'aux extrémitez du monde, quoiqu'ils ne l'euſſent jamais offenſé.

Cezar, ſobre & plus meſuré dans

ſes demarches ne fut ni plus reglé dans ſes mœurs, ni plus moderé dans ſes entrepriſes. Auſſi mauvais citoyen que ruzé politique, depuis qu'il euſt pris part aux affaires, il ne ſe fit contre la Republique aucune conjuration, où il n'entraſt ſans pouvoir en eſtre convaincu. Sylla diſoit de luy preſqu'encore enfant, qu'il voyoit dans ce jeune homme pluſieurs Marius, & en accordant ſa vie aux inſtances de ſes amis, il leur dit qu'ils auroient un jour ſujet de s'en repentir. L'evenement ne juſtifia que trop la prediction Dez que Cezar ſe vit aſſez puiſſant pour ſe declarer ſans crainte, il tourna contre ſa patrie ces mêmes armes, qu'elle luy avoit confiées pour la défendre. Entré à Rome en ennemi, il y pille le treſor public, il y diſpoſe des charges, il s'y empare de toute l'autorité, il renverſe toutes les loix, il reduit tous les gens de bien, reünis ſoubs Pompée, à chercher leur ſalu

dans la fuite, il en massacre la meilleure partie dans plusieurs batailles, où il ne fut le plus brave, & le plus heureux, que pour devenir le tyran de son pays. Le reste consterné se vit contraint à luy demander grace, & à se soumettre. Enfin il joüit en repos du fruit de ses criminels exploits, jusqu'à ce que poignardé par ceux même qu'il croyoit avoir enchaisné par ses biens faits, il expia sa cruelle ambition, dans ce Senat même qu'il avoit quelques années auparavant rempli d'horreur, de deüil & de desespoir.

Il seroit difficile de trouver deux autres hommes, qui eussent receu de la nature tant de disposition à la vertu heroïque, & qui les ayent plus indignement profanées par les plus honteux forfaits. Quoy donc (dites vous) venez-vous renverser toutes nos idées? & pretendez vous par de tels raisonnements, nous empêcher

de loüer la valeur d'Alexandre, & de Cezar? non. Louez leur valeur, j'y consents, loüez même ce qu'ils ont fait d'ailleurs de vertueux. La vertu par tout où elle se trouve est digne de loüanges, & d'admiration : mais condamnez leurs personnes. Admirez la valeur d'Alexandre contre les Perses ennemis de la Grece, sa generosité à l'égard de la femme, & des filles de Darius vaincu, sa magnanimité envers Porus captif, son courage & sa fermeté dans la sedition de son armée. Vantez les exploits de Cezar dans les Gaules, & pour le service de la Republique, son audace à entreprendre, sa sagesse à disposer, son habileté à prevoir, sa promptitude à prevenir, son intrepidité à executer, sa prudence à profiter des succés, ses ressources dans le malheur. Toutes ces vertus sont dignes d'estre admirées, & imitées. Mais desaccoustumez-vous de les regarder

tous deux, comme des hommes que leurs vertus ont couronné de gloire. Songez qu'il eſt dangereux de loüer dans les méchants, même ce qu'ils ont de bon. Souvenez vous que par cette raiſon, lorſqu'à Lacedemone un homme décrié avoit un avis utile à donner à la Republique, on ne ſouffroit pas qu'il en fiſt l'ouverture, mais on le faiſoit propoſer par un homme de bien, tant il paroiſſoit important, de ne pas permettre au peuple d'écouter les méchants, & de ne luy pas laiſſer croire, qu'ils puſſent quelquefois meriter l'approbation du public.

En effet il eſt à craindre, qu'à force d'admirer leurs vertus, on ne vienne inſenſiblement à ſe familiariſer avec leurs vices; qu'elles n'y preſtent des excuſes; que du moins elles n'en diminuent l'horreur; qu'après avoir crû n'aimer en eux que de grandes qualitez, on ne ſe per-

mette dimiter les mauvaiſes ; & qu'enfin on paſſe juſqu'à envier leur ſort, & à croire que l'on ſeroit trop heureux de leur reſſembler.

Voilà par où ces exemples ſi celebres ſont contagieux. Alexandre & Cezar deviennent une autorité à de jeunes guerriers. On ne veut les former qu'à l'amour de la vertu, & de la gloire, & on les forme à la fureur, & à une aveugle ambition, qui ne connoiſt de droits que ceux de l'épée ; qui s'imagine qu'il n'appartient qu'aux foibles ou aux lâches d'obeïr aux loix, ou d'en reclamer la protection ; & enfin qu'il eſt honteux à un homme de courage offenſé, de n'eſtre pas ſon propre vengeur.

On ne peut donc trop repeter, que le Heros n'eſt pas ſeulement un vaillant homme ? mais un homme vaillant, bon, juſte, humain, ſage modeſte, qui ne ſe precipite pas dan

les dangers, & qui ne verſe pas le ſang comme les beſtes feroces, par l'amour du carnage, ou par l'eſpoir de la proye : mais par la neceſſité de ſervir ſon pays, de reprimer les mechants, de ſecourir les malheureux, & d'eſtre utile, s'il le peut, à tout le genre humain.

Les hommes deſtinez à commander aux autres, ou à les gouverner, ont des routes moins perilleuſes à la gloire : mais elles ſont ſi difficiles à tenir, qu'il n'eſt pas ſurprenant, que la pluſpart s'egarent, & qu'un ſi petit nombre y ait pu parvenir.

Ceux qui naiſſent ſur le throſne, ou que le merite y éleve, ont tant de moyens d'obtenir l'eſtime & l'affection de tout ce qui les environne, que d'abord on a peine à comprendre, comment elles leur eſchappent ſi ſouvent. Il ſemble que ſuperieurs à tous les intereſts qui excitent, & qui entretiennent les paſſions des particu-

liers, ils ne devroient rien trouver qui puſt les detourner de la vertu. Quelle recompenſe un Roy peut-il attendre d'une injuſtice ? Où pretend s'elever par l'orgueil, & par le dedain, celuy à qui perſonne ne diſpute rien, que tout le monde reſpecte, & à qui l'on s'empreſſe generalement de plaire ? quels biens peuvent allumer la cupidité de celuy, qui avec les cœurs de ſes ſujets tient toutes leurs fortunes en ſes mains ? quelle colere peut enflamer le cœur d'un homme, à qui tous les autres cedent, & que chacun craint d'offenſer ? quelle facilité n'a t'on point à ſe faire eſtimer, quand on ne dit rien qui ne ſoit recueilli, quand on eſt ſeur que rien de ce qu'on fait de bien n'eſt oublié ? qu'en couſte-t'il pour ſe faire aimer ? quand un ton, un ſourire, une œillade ſont comptez pour des bienfaits ? quand on peut faire des graces même de ſes refus.

Cependant

Cependant malgré tant de remparts dont la souveraine puissance semble couvrir les Roys, contre l'insulte de leurs passions, une experience aussi longue que funeste nous apprend, qu'ils y sont plus en prise que le reste des hommes, & que si de temps en temps, elles en laissent quelqu'un se soustraire à leur joug, un tel Prince est un don du Ciel, où sa faveur a plus de part que tous les efforts de la raison.

Parcourez en effet les differents siecles, & les differents pays, cherchez dans les histoires les Rois qu'elles ont proposez comme des modelles, vous serez surpris d'en trouver si peu. En Egypte Sesostris; en Grece Codrus, Leonidas, Agesilas; en Sicile Gellon, Hieron; à Rome Numa, Titus, Trajan, Marc-Aurele, Antonin. Les autres Royaumes n'en ont pas été mieux partagez.

La cause d'une disette si surpre-

nante de ſages, & de bons Rois n'eſt pas difficile à découvrir. Ils ne peuvent parvenir à cette gloire, qu'autant que la verité les éclaire, & que la vertu les guide. Ils ont beſoin de la verité pour ſe connoiſtre eux-mêmes, & pour connoiſtre les autres; ils ont beſoin de la vertu, pour ſuivre tous les devoirs, auſquels cette connoiſſance les engage. Quand ils ſe connoiſſent, ils ſçavent qu'ils ſont hommes, ſujets par conſequent à toutes les foibleſſes, expoſez à toutes les infortunes de l'humanité. Quand ils connoiſſent les autres, ils mettent chacun à la place, & à l'uſage qui luy ſont propres, & ne font injuſtice à perſonne. Ils ne confondent point le courtiſan flateur, avec le veridique zelé; l'hypocrite avec le vertueux, le brave avec le fanfaron; l'homme qui a du ſervice & du merite, avec l'homme qui a du crédit & de la protection. Quand la vertu ſeule les

guide, ils marchent toujours d'un pas égal vers le bien. L'humeur & le caprice sans pouvoir sur eux, ne les détournent jamais. Le seul goût qu'ils cherchent sans cesse à satisfaire, c'est de se concilier l'amour de leurs sujets ; le seul interest qui les domine, c'est de rendre leurs sujets heureux.

Mais combien est-il difficile, que les Princes (je dis les plus heureusement nez) soient accessibles à la verité, & dociles à la vertu, si tout conspire continuellement à les en écarter ? Quel temps la verité prendra-t-elle pour se montrer à eux ? S'ils n'ont jamais obeï, ils ont succé la flaterie avec le lait ; le moyen qu'aprés avoir savouré de si bonne heure, & si long-temps ses mortelles douceurs, ils puissent avoir le courage, de goûter l'amertume salutaire de la verité ? L'amour propre, dez qu'ils sont en estat de l'entendre, leur dit qu'ils sont autant par leur nature au dessus

des autres, que par leur fortune, & qu'ils ne peuvent ni se tromper, ni malfaire. Et comment en douteroient-ils, loin qu'aucun de ceux qui les environnent les aime assez pour les désabuser, tous concourent à le leur persuader, parce que tous ont interêt de leur plaire. Ne faut-il pas une espece de miracle, pour faire croire à ces Princes, qui n'ont jamais veu les choses autrement qu'ils les voyent, qu'il pourroit bien estre, qu'ils les voyent autrement qu'elles ne sont? si la France peut se vanter d'avoir veu plus d'une fois ce prodige; c'est dans une espace de treize siecles, & cela ne suffit il pas, pour nous convaincre qu'il est aussi rare que merveilleux.

Que si les Roys ont eu l'avantage d'obeïr, avant que de commander: si dans ces temps ils ont esté assez heureux pour connoistre & pour aimer la verité, ce n'est ni une idée,

ni un goût qu'ils puissent se promettre de conserver long temps. La verité timide, & que l'éclat du throsne effraye, se retirera d'elle-même ; si elle leur apparoît encore quelquefois, ce sera fort rarement, ce sera avec des parures, & avec des atours qui la leur feront méconnoistre. Comme elle ne leur parlera plus cette langue simple & naïve, qu'elle parle à ceux qui sont dans la dépendance, mais un jargon de respect, qui ne dit que ce qu'on veut bien entendre, ils n'entendront plus ce qu'on aura voulu leur dire. S'il luy échappe encore dans quelqu'occasion, de parler de son ton ordinaire, desaccoutumez de son commerce, ils ne prendront ce qu'elle leur dira, que pour rusticité maligne, ou pour prevention grossiere. Enfin en changeant de condition, ils changeront de point de veuë; dans la haute élevation où ils seront, les hommes qu'une obeïssance commune

mettoit en quelque sorte à leur niveau, ne leur paroistront plus que des atomes : avec la perspective les opinions, & même les sentimens varient.

Ils ne voyent plus dans des hommes modestes & retenus, que des paresseux, ou des pusillanimes, qui se rendent justice quand ils ne briguent ni les honneurs ni les emplois ; dans des presomptueux qui se produisent avec confiance, que des gens qui sentent leur courage & leur capacité ; dans des courtisans qui ne les perdent pas de vûë, pour être plus à portée de toutes leurs graces, que de serviteurs zelés, qui ne peuvent vivre sans les voir ; dans des flateurs qui les loüent à tout propos, que des amis fideles, & sur qui le merite qu'ils admirent en eux a fait de fortes impressions.

De là vient, qu'il n'est presque pas possible, que la vertu la plus attentive puisse bien guider ces Princes mal éclairez par la verité.

Leurs intentions ſont bonnes, & leurs actions ſont mauvaiſes; ils veulent ſincerement donner les charges & les emplois, aux plus gens de bien, & aux plus capables, & ils les donnent aux plus intriguants, & aux plus ambitieux; ils veulent recompenſer les ſervices, & ils recompenſent l'artifice, & la cabale; ils veulent honorer de leur confiance les plus habiles, & les plus affectionnez de leurs ſerviteurs, & ils la donnent au plus temeraire, & au plus intereſſé.

De là ces mécomptes ſi funeſtes à leur gloire. Ils veulent, & ils croyent gouverner en bons & en ſages Princes, au gré de la juſtice, & de la verité, & ils ne gouvernent qu'au gré de ceux qui les environnent. Superieurs à leurs propres paſſions, ils ſont eſclaves de celles d'autruy. Ils cherchent un fidele conſeil, & on leur en donne un pernicieux. Quelqu'un

eſt-il aſſez genereux pour ſe hazarder à le combattre, & à leur en preſenter un meilleur, leur prévention ne leur permet pas de le connoiſtre, & ils le rejettent ; ils aiment leurs peuples, & ils les oppriment ; ils n'ont pour objet que leur amour, & ils ne s'attirent qu'un reſpect ſervile, & des murmures ſecrets ; ils ne ſe propoſent que leur bonheur, & ils ne font que des malheureux.

Tel l'Hiſtoire nous peint le grand Theodoſe. Trop de confiance en Ruffin, en Stilicon, & peut-être en Arbogaſte, trop de prévention pour ceux qu'il honoroit d'une amitié particuliere, l'engagerent plus d'une fois dans des démarches peu dignes de luy, & dont le nombre, & l'éclat de ſes vertus, & ſon heroïque repentir n'ont pû qu'à peine ſauver ſa memoire.

Voilà quels obſtacles les Rois, même ceux qui aiment la verité & la vertu,

ont à surmonter pour arriver à la gloire. Ils l'obtiennent infiniment plus brillante, plus grande, & plus durable que le reste des hommes: mais le chemin qui les y conduit est bordé de precipices. De quel courage, & de quelle force n'ont-ils pas besoin, pour se revestir en montant sur le thrône d'une continuelle, mais sage deffiance, & d'eux mêmes, & de tout ce qui les approche? Comment se deffier de soy même, quand on peut tout, & quand tout le monde n'est attentif qu'à vous applaudir? Comment se deffier des autres quand on les voit sans cesse, empressez à vous servir, & à vous deviner, pour courir au devant de vos desirs? le moyen de se persuader, que des gens qui vous monstrent une affectation si vive, & si constante ne vous aiment pas?

Cependant sans cette prudente deffiance d'eux-mêmes, toutes les lu-

mieres dont la nature liberale les aura partagez, & toutes celles qu'une étude profonde de l'art de regner leur auront acquiſes, ne ſerviront qu'à les égarer plus ſouvent, & à marquer leurs fautes par des époques plus éclatantes. L'Hiſtoire de France en fournit un memorable exemple dans la perſonne de Loüis XI. Il étoit un des hommes de ſon Royaume, qui avoit le plus de penetration, & d'étenduë d'eſprit. Jamais Prince ne fut plus appliqué à ſes affaires, plus inſtruit de ſes interêts, plus attentif, plus ſecret, & plus meſuré dans ſes projets, plus hardy dans leur execution. Cependant par ce qu'il compta trop ſur ſon habileté, quelque grande qu'elle fût; par ce qu'il vécut ſans ſe deffier de luy même, jamais Prince ne ſe trompa plus lourdement, & ne commit de fautes plus importantes, & plus irreparables.

Il n'y a guere moins de risque à ne se pas deffier des autres. Autant une confiance éclairée est salutaire, autant une confiance aveugle est dangereuse. De quelque discernement que le Prince soit doüé ; quelque attention qu'il apporte dans le choix de ceux sur qui il se repose, il ne doit jamais oublier, que ce sont des hommes, & qu'en les élevant aux emplois, il ne les a pas élevé au dessus de la nature humaine, & revestu de l'infaillibilité. Ils peuvent estre trompez, se tromper, le tromper luy même. La honte de leurs fautes n'est que pour eux, quand il les condamne, & qu'il les repare : mais elle luy est commune, & il y a la meilleure part, quand il neglige de s'en instruire, d'y remedier, & de les punir. Croire tout ce qui se dit contre eux, c'est en faire le joüet de l'envie, & de la malignité ; ne croire rien, c'est les

rendre des tyrans absolus ; écouter tout, s'instruire, & ne juger d'eux que sur des preuves certaines, c'est les forcer à être sages & vertueux. C'est à ce prix que la gloire est donnée aux Souverains.

Ce que nous disons des Roys, appliquons-le avec la regle d'une juste proportion, aux puissances qui leur sont subordonnées, & qui tiennent soubs eux les premieres places dans l'Etat, & nous reconnoistrons bientost, que si la naissance, les honneurs, & les employs ouvrent des routes faciles à la gloire, ils y mettent encore de plus grands obstacles.

Il est vray que dans ces rangs, qui élevent si fort les grands au dessus des autres hommes, rien de ce qu'ils disent, ou de ce qu'ils font de bien n'est perdu ; il est vray que la fortune en mettant en leurs mains des moyens infaillibles, d'obliger tous ceux qui les approchent, semble leur avoir vendu

les suffrages de tout le monde. Mais il faut avoüer aussi, que plus elle les éleve : plus elle les expose au vertige, & à la censure. Entre ceux dont ils attirent sans cesse les regards, il y a toujours plus d'envieux, & de malins, que d'admirateurs, & d'indifferents. Rien d'equivoque n'est expliqué à leur avantage, un air froid ou serieux est orgueil : un refus, injustice : une expression vive, brutalité : un défaut d'attention, ignorance : la lenteur à répondre, stupidité : la facilité, étourderie. Si on les loüe, c'est presque toujours pour les surprendre ; si quelquefois on les blâme, ce n'est presque jamais pour les redresser.

Il n'y a qu'une seule route, où l'on puisse marcher en seureté, pour arriver à la gloire à travers tant d'ecueils : mais que cette route est difficile à tenir ! tourner sans cesse toutes ses veuës, & même toutes ses passions vers le bien public ; ne

permettre jamais à aucun intereſt particulier de les en detourner : ne compter point de biens plus precieux, que ceux que l'on fait aux autres ; n'aimer ſon pouvoir, & n'en uſer, que pour leur bonheur ; n'oublier jamais qu'on leur en doit plus encore, qu'ils ne doivent de reſpects, à la place que l'on occupe ; ne rien refuſer de ce qu'on peut accorder, ne rien accorder de ce qu'on doit refuſer ; être juſte ſans dureté, grand & ferme avec les ſuperbes, & avec les audacieux, affable & humain avec les petits, & avec les modeſtes ; écouter ſans chagrin, & plaindre avec bonté les malheureux qu'on ne peut ſoulager avec juſtice ; ne faire de mal que celuy qui eſt ſalutaire, & indiſpenſable ; ſe monſtrer ami fidele de la vertu, & de la verité, implacable ennemi du vice & de la flaterie ; n'inſulter à perſonne ; excuſer aiſément les autres, & ne ſe pardonner rien.

Quand la grandeur marche avec ce cortege, la gloire ne manque jamais de se mettre de la compagnie. En vain pour l'en detacher l'envie fremit, la cabale gronde, la malignité murmure, leurs efforts ne font que l'y unir plus intimement, & la rendre plus vive, & plus brillante. Grands qui que vous soyez, si vous croyez l'assemblage de tant de rares qualités impossible, renocez à la gloire, elle n'est point faite pour vous. Joüissez si vous en estes contents, de ces hommages exterieurs que vôtre place impose, & que l'interest de ceux qui les rendent leur arrache, mais ne vous flatez de l'estime sincere de personne, & ne comptez que sur le mépris certain de la posterité.

Les chemins qui conduisent les gens de Lettres à la gloire ne sont pas moins escarpez. Elle ne se monstre à personne si belle, & si flateuse qu'à eux. Il semble qu'elle ne fait

que se prester pour un temps aux autres, elle n'erre pas long temps autour de leur tombeau. On diroit qu'elle ne se livre toute entiere qu'aux personnes que les Lettres ont illustrées, & que comme ils ont fait d'elle leurs plus cheres délices, elle a fait d'eux aussi ses plus chers favoris. C'est eux qu'elle a establis les distributeurs de ses graces : c'est à eux qu'elle a confié le depost de l'immortalité le plus précieux de ses tresors. Les Nations les plus sages dispersées dans les differentes parties du monde, & dans tous les siecles ne semblent s'estre accordées sur rien tant, qu'à les regarder avec une espece de culte. Les Prestres chez les Egyptiens, les Mages chez les Perses, les Brachmanes dans les Indes, les Druydes dans les Gaules, les Legislateurs, les Philosophes, les Orateurs, les Historiens & les Poëtes parmy les Grecs, & parmy les Romains.

Les

Les peuples même qui ne sont pas moins éloignez de nos climats que de nos mœurs, les Chinois conservent encore depuis la fondation de leur empire, une si grande veneration pour les sciences, qu'ils ne donnent les emplois, & les charges, qu'au degré de sçavoir demonstré par des épreuves trés penibles, & publiquement reconnu.

Les honneurs qu'on rend aux sçavants, ont cela de plus touchant, qu'ils n'en doivent rien ni à la fortune, ni à l'interest de ceux qui les rendent : mais qu'ils les tiennent de leur seul merite, sans meslange d'aucun autre égard. Eh quel interest, quel égard, dites-vous, pourroit plus puissamment engager à les honorer, que l'esperance, & la passion d'en estre estimé, & d'en estre loüé ? par quelle promesse plus magnifique surprendre les hommes, & les interesser, qu'en les flatant d'eslever à leur gloire

un monument plus durable que le bronze.

Mais vous qui parlez de la sorte, n'apercevez vous point, que cet interest n'a de raport à rien qui leur soit étranger; il ne tient qu'à des qualitez qui leur sont tellement personnelles, qu'elles ne peuvent leur estre ostées, ni par le caprice du sort, ni par l'injustice des hommes; il ne tient qu'à la seule idée que l'on s'est formée de la superiorité de leur merite, & de leur esprit; il renferme un adveu bien formel, que leur jugement sert de regle à leur siecle, pour juger des autres, & doit en servir encore aux siecles les plus reculez. C'est ainsi que cet interest loin de diminuer rien, du prix des honneurs qu'on rend aux gens de lettres, est luy-même le plus precieux, & le plus delicat de ces honneurs.

Cette gloire est bien pure, il le faut avoüer: mais que ne couste-t-elle

point à ceux qui l'obtiennent ? parcourons les differents travaux de la plupart de ceux qui s'occuppent des sciences, & nous en demeurerons convaincus. C'est peu que de livrer de continuels combats à la paresse le poison le plus mortel de la vertu, mais le charme le plus seduisant de la volupté ; c'est peu de fuir les plaisirs qui s'offrent, pour courir au travail qui vous attend ; c'est peu de renoncer en quelque sorte au commerce des vivants, pour passer la plus belle partie de sa vie à s'entretenir avec les morts ; il faut encore s'arracher à l'enchantement des objets les plus agreables, pour s'abismer sans cesse dans les horreurs de la meditation la plus profonde ; passer les nuits, à effacer ce qu'on avoit composé avec une peine infinie pendant le jour ; oublier les soins les plus necessaires à la vie, pour trouver le veritable sens d'un passage, où souvent l'Auteur n'en a point mis ;

la resolution d'un probleme, qui n'interessera qu'un tres-petit nombre de sçavants ; l'harmonie d'un Vers ; la cadence d'une periode ; la justesse d'une pensée ; qui sont rarement senties par le commun des lecteurs. Il faut se consumer, à choisir entre les expressions, celle qui est la moins commune, & en même temps la plus naturelle : qui a tout à la fois le plus de force & le plus de grace ; il faut se donner la torture, pour imaginer de ces tours neufs, & delicats, qui paroissent s'estre offerts, quand ils sont trouvez, & qui semblent fuir les plus ingenieux, & les plus habiles quand ils veulent les chercher.

A des travaux si penibles, joignez le courage de lutter quelquefois contre le mauvais gouſt de son siecle, & les efforts necessaires pour le subjuguer : l'inquietude qui agite à la veue de redoutables rivaux, qui cou-

rent dans la même lice, & qui n'oublient rien pour vous y devancer : la neceſſité d'exceller, toûjours preſente à des gens qui ſçavent, que rien de mediocre ne ſe ſauve du degouſt, & de l'oubli : les intrigues de vos ennemis, & de vos envieux qui tres-ſouvent vous accablent, ſi vous n'avez la force de vous ſouſtenir, & de les repouſſer : les critiques quelquefois malignes ; quelquefois judicieuſes qui à la faveur du ridicule, & à la honte de la raiſon etouffent ſouvent l'ouvrage le meilleur, & le plus ſenſé.

Eſchappé à tant de ſoins, de fatigues, & de perils, l'homme de lettres n'arrivera pas à la gloire, ſi les malheurs de la pauvreté l'épouvantent, ou ſi les ſuites de la verité l'effrayent. C'eſt de tout temps que les lettres & le richeſſes ſont en divorce. Si quelquefois dans le cours d'un tres-grand nombre de ſiecles, elles

ont paru se reconcilier en faveur d'hommes celebres: ce sont des Phenomenes extraordinaires, qui peuvent causer de la surprise, mais non pas fonder des regles contre l'ordre invariable du sort attaché aux conditions humaines. Soit que les sciences jalouses exigent une attention, qu'elles ne permettent pas de partager: soit qu'en élevant sans cesse l'ame aux connoissances, & aux sentimens les plus sublimes, elles la portent à negliger tout le reste, il est certain qu'il est aussi rare de voir des sçavants devenus riches, qu'il est commun de les voir indigents.

Homere fut si pauvre, qu'il n'eust ni partie ni maison pendant sa vie. Socrate n'eust pû avoir un manteau l'hyver sans le secours de ses amis. Le Philosophe Cleanthe, l'un des plus celebres disciples de Zenon, pour avoir de quoi subsister, & vaquer aux leçons de son Maistre, & à l'étude pendant le jour, estoit reduit

à travailler la plus grande partie de la nuit. Epictete vécut dans l'esclavage, & pouvoit à peine achetter une lampe de terre.

Ainsi se voüer aux Lettres, c'est se voüer à la pauvreté : ou si l'on veut des termes moins durs, c'est renoncer à la fortune : & quel courage ne faut-il point pour s'y resoudre ? Il n'en faut pas moins pour ne se détacher jamais de la verité. Si l'homme de Lettres s'en écarte, & paroist adulateur, il tombe dans le mépris : & s'il est toûjours veridique, il s'expose à de dangereuses inimitiez. Ce n'est qu'aprés avoir soustenu tant de travaux, livré tant de combats, évité tant d'écueils, qu'il peut arriver à la gloire, & de là on conçoit aisement, que si elle semble garder pour luy ses plus delicieuses faveurs, elle les luy vend aussi beaucoup plus cher.

Jusqu'ici nous avons vû combien la gloire couste, même à ceux qui par

leur condition ſemblent y avoir plus de droit, & y pouvoir le plus legitimemet aſpirer : on va voir à preſent par les moyens d'y parvenir communs aux hommes de tous eſtats indiſtinctement, qu'elle eſt en effet, ſoubs quelque forme qu'on la conſidere, de tous les biens le plus difficile à acquerir.

Entre tous les moyens d'acquerir la gloire, le premier & le plus ſeur, c'eſt de ne rien faire dans la ſeule vûë de s'en attirer, & de ne rien obmettre pour en eſtre digne. C'eſt une verité qu'une experience de tous les temps a demonſtrée : la gloire ſe derobe aux pourſuites les plus empreſſées de celuy qui ne cherche qu'elle, & vient chercher celuy qui la ſçait attendre. Celuy qui monſtre en toute occaſion tant d'ardeur, & tant d'inquietude pour la gloire : celuy qui ſans ceſſe s'occupe à ſe faire valoir, & à tourner ſur luy l'attention des

autres

autres les persuade moins de son merite, que du besoin qu'il a de les en instruire. Quand la lumiere brille quelque part, il ne faut en avertir personne, son éclat la fait assez appercevoir. Les grandes lumieres percent les tenebres les plus épaisses : il n'y a que les foibles & sombres lueurs, qui échappent aux yeux, si on ne prend soin de les faire remarquer.

Si vos vertus, ou vos qualitez sont mediocres, vos soins à les mettre au jour, & à les exagerer les tournent en ridicules ; si elles sont superieures & veritables, ils les ternissent. Vôtre modestie fera taire jusqu'aux envieux: vôtre vanité revoltera jusqu'aux plus sages, & aux plus moderez. On aime à parler de vous, tant que vous vous ignorez : on prend plaisir à vous ignorer, dez que vous en parlez.

Aussi l'Histoire & l'experience nous apprennent, que les plus grands hommes sont ceux, qui ont esté les plus

rigides obſervateurs de cette loy. Solon, Phocion, Epaminondas, Socrate, Iſocrate en Grece, Fabrice, Fabius, Scipion Naſica, Virgile, Epictete, Antonin à Rome; en France le grand Condé, Turenne, Hieroſme Bignon, Deſcartes & Corneille. On euſt dit que ces hommes illuſtres eſtoient étrangers dans leur pays. Tout le monde s'empreſſoit à l'envy de s'y entretenir de ce qu'ils avoient dit, de ce qu'ils avoient fait, ou de ce qu'ils avoient écrit; & ſeuls ils paroiſſoient l'ignorer.

Si quelques hommes celebres ont oſé quelquefois s'écarter de cette regle, leur gloire en a ſouffert. Leur ſiecle s'en eſt mocqué, & la poſterité ne leur a pas pardonné. Il ne faut que ce foible pour tenir les plus glorieuſes actions. Ciceron il eſt vray l'a eu plus que perſonne, & ſa gloire ſubſiſte: mais c'eſt qu'elle avoit des fondements ſi ſolides, que de telles

secousses n'ont pû l'ébranler. Qui seroit assez yvre d'orgueil, pour s'imaginer que l'exemple de Ciceron fist une juste consequence pour soy? où trouver un homme, qui puisse rassembler tant de genres de merite en sa personne? Quel plus grand service peut-on jamais rendre à sa patrie, que celuy qu'il rendit à la sienne dans la decouverte de la conjuration de Catilina, la plus horrible dont on ait entendu parler, & dans le prompt châtiment des conjurez? Qui temoigna jamais une plus vive, & plus constante affection à la Republique? Qui fit voir plus de beauté, plus de force, plus d'estenduë dans l'esprit? Qui fit admirer plus de varieté, plus d'erudition, plus de profondeur, plus d'elevation de genie dans ses écrits? Tant que la Langue Latine sera entenduë sur la terre; ses ouvrages seront l'admiration, & la regle des plus excellents Orateurs, ses refle-

xions l'école des plus ſages Philoſophes, ſes mœurs & ſes ſentiments l'exemple & la loy des meilleurs Citoyens.

Il eſt vray cependant, que l'homme qui laiſſe voir trop à decouvert ſon amour pour la gloire, ne bleſſe que l'amour propre des autres, & ne fait tort qu'à luy. Il ne nuit ni à la ſocieté generale, ni aux particuliers. Car il faut toujours ſe ſouvenir, que l'on parle icy d'un homme amoureux de la vraye gloire; c'eſt à dire d'une gloire qui luy eſt juſtement deuë, que perſonne ne luy conteſte, & à laquelle on luy reproche ſeulement d'eſtre trop ſenſible. Un tel homme, ſi d'ailleurs il eſt bon, juſte, humain, officieux; s'il prend plaiſir à loüer dans les autres, ce qu'il eſt bien aiſe qu'on approuve en luy, pourra bien encore ſe concilier l'eſtime, & l'amour de ſon ſiecle, & meriter l'admiration de la poſterité.

S'il y a un air de vanité à ſe monſtrer trop touché des loüanges, du moins il y a de l'ingenuité, à ſe laiſſer voir tel qu'on eſt, & c'eſt une eſpece de fauſſeté de s'y monſtrer inſenſible, dans le temps qu'on en eſt le plus flaté. Le juſte milieu eſt bien difficile à tenir dans cette matiere. Ce qu'il ſemble qu'on en puiſſe dire de plus raiſonnable, c'eſt que tout y eſt plein d'écueils. Tel a plus d'attention à mendier des loüanges, qu'à en meriter, c'eſt orgueil; tel entend avidement celles qui luy ſont deuës, c'eſt foibleſſe; tel les rejette durement & ſechement, quoique meritées & placées, c'eſt ruſticité; tel les combat foiblement, c'eſt habile vanité; tel ſe les donne à tout propos, c'eſt ſottiſe; tel qui n'en reçoit point, n'en donne à perſonne, c'eſt envie, & miſantropie; tel les reçoit doucement, & les ſupporte avec embarras, c'eſt modeſtie & verité.

En un mot la gloire n'a pas de plus redoutable ennemi que l'envie, & rien n'étouffe ſi ſeurement l'envie que la modeſtie. Je ſçay bien qu'autant il eſt aiſé d'eſtre modeſte, quand tout le monde vous ignore, ou vous neglige, & qu'une épaiſſe obſcurité vous couvre : autant il eſt difficile de ne pas penſer de ſoy, comme on entend tout le monde en parler ; & de ſe rapprocher ſans ceſſe des autres, quand les autres à l'envi s'efforcent ſans ceſſe de vous élever au deſſus d'eux. Mais enfin ſi vous ne franchiſſez ces obſtacles, rarement vous parviendrez à la gloire.

C'eſt encore un autre moyen bien ſeur pour acquerir de la gloire, que de n'eſtre point avare d'éloges, à ceux qui en meritent. L'air froid avec lequel on peut entendre ſes propres loüanges, n'autoriſe jamais à en monſtrer ſur celles d'autruy. C'eſt ne donner une bonne idée ni de ſon cœur,

ni de ſon gouſt, que de ne pas s'empreſſer de rendre aux vertus, & aux talents extraordinaires le juſte honneur qui leur eſt deu. Si c'eſt le caractere d'un ſot, ou d'un adulateur d'admirer tout; c'eſt le caractere d'un preſomptueux de ne loüer rien. Vous croyez peut-eſtre vous ériger en connoiſſeur, en Philoſophe, & en homme delicat par ce front ſourcilleux, & par ce dedaigneux ſilence, avec leſquels vous entendez vanter les actions, ou les écrits des autres, & vous ne vous érigez qu'en malin, en envieux, & le mieux qui vous puiſſe arriver, c'eſt de ne paſſer que pour envieux.

Ne vous y trompez pas; la même meſure que vous ferez aux autres, ils vous la feront. Si vous n'ouvrez les yeux que ſur leurs vices, & ſur leurs défauts, ils les fermeront ſur vos vertus, & ſur vos talents. Celuy qui ne louë perſonne intereſſe tout

le monde à le mépriſer. C'eſt repouſſer la cenſure, que de décrier le cenſeur; & c'eſt eſtendre & accrediter l'eloge, que de vanter le panegyriſte. Ne loüez jamais que ce qui eſt loüable. Mais loüez-le ſans affectation, & auſſi ſans peine. Que ſi vous avez tant de diſpoſition au ſilence, épuiſez-la ſur ce qu'il y a de mauvais; ou ſi vous ne pouvez vous empêcher de blâmer, ne blâmez que ce qui eſt blâmable, qu'il paroiſſe que c'eſt à regret, & toûjours avec retenuë. Un homme indulgent eſt regardé comme ſociable, un homme ſociable eſt aimé, & un homme aimé eſt aiſément eſtimé.

On conçoit par tout ce que je viens de dire, que la naiſſance, les biens, les places ne font point la gloire. Tous ces avantages ſont étrangers à la perſonne. La fortune dans ſes jeux les diſtribue, comme il luy plaiſt. La gloire ne tient qu'à la ſeule

perſonne, & n'eſt donnée que par la vertu. Les Grands, il eſt vray, ſemblent y pouvoir aller par plus de routes que les autres, parce qu'ils ont beaucoup plus de moyens de faire du bien. Leurs moindres actions ſont celebrées, ils peuvent avec des vertus communes acquerir une gloire infinie; les plus belles actions des petits ſont ignorées, & à peine avec des vertus extraordinaires peuvent-ils obtenir une grande gloire. Qui ſçait les prodiges de valeur d'un ſoldat? perdus pour luy, ils tournent tous au profit, & à l'honneur de ſon General.

Cependant nous avons monſtré, que la richeſſe, & la puiſſance donnoient aux grands encore plus de moyens de ſatisfaire leurs paſſions, que de multiplier leurs vertus; que l'attrait de pouvoir ce qu'on veut, permettoit rarement de ne vouloir que ce qu'on doit; & que les places ne mettoient pas moins en veuë les deffauts que le merité.

De tout cela il eſt aiſé de conclure, que la gloire ſi difficile à acquerir pour tous les hommes de toutes conditions, l'eſt encore plus pour les grands que pour les petits. La raiſon en eſt bien ſenſible ; c'eſt qu'il eſt plus aiſé aux vertus, & au merite extraordinaire, de percer par leur éclat l'obſcurité dont les petits ſont environnez, qu'il n'eſt facile aux grands d'aller à la vertu, à travers la foule de paſſions qui leur ferment le paſſage, & qui ne ceſſent de les en éloigner.

Auſſi voit-on, que la fortune ſans le merite n'a jamais mené perſonne à la gloire : mais le merite ſans la fortune, & ſouvent malgré elle, y a conduit plus d'une fois de grands perſonnages. Demoſthenes fils d'un Armurier, acquit plus de gloire & d'autorité dans Athenes, qu'Alcibiade & les plus nobles n'y en eurent jamais. Ciceron eſtoit un homme

nouveau, comme on avoit coustume de le luy reprocher à Rome, & sa gloire y effaça celle de tous les Patriciens de son temps. On surprend les respects exterieurs du peuple par un sang illustre, par une haute place, par un pouvoir estendu, par du faste, par des richesses : on n'acquiert son estime, & son amour, ou si vous voulez son culte interieur, que par un merite extraordinaire, & par de grandes vertus.

Mais ce culte interieur le seul qui forme la gloire, & qui la rende durable, n'est pas moins facile à perdre que difficile à obtenir. Veritablement comme il ne doit sa naissance, ni à la fortune, ni au temps, il est aussi à l'épreuve des disgraces, & des revolutions. A l'aspect de l'adversité tous les respects exterieurs disparoissent : les adorateurs de la fortune s'enfuyent, dés qu'elle se retire. Au contraire le respect interieur redou-

ble dans le malheur, & dans la pauvreté. Phocion, & Epaminondas seroient moins illustres, si dans le sein de la gloire, ils n'eussent pas été pauvres. Porus eust été moins grand, s'il n'eust pas esté deffait & captif. Regulus doit à son esclavage, & à la cruauté des Carthaginois, cette gloire qui brille encore si vive, & si pure aprés tant de siecles. L'exil d'Eschines luy acquit à Rhodes, lieu de sa retraite, & dans toute l'Asie, une reputation qu'il ne se seroit jamais faite, s'il fut toujours demeuré citoyen d'Athenes. S. Loüis Roy de France, grand dans toutes les actions de sa vie, ne l'a jamais paru davantage, que lorsque dans les fers des Sarrazins, il les força par l'admiration de son courage, & de ses vertus, de luy offrir leur couronne.

Il faut donc l'avoüer, les malheurs ne sont pas les plus dangereux ennemis de la gloire, ils ne servent qu'à

esprouver la vraye, c'en est le creuzet, ils la purifient & l'exaltent. Il s'en faut bien qu'elle soit aussi aisée à conserver dans la prosperité. Un homme magnanime forcé de lutter à tout moment contre les disgraces, rassemble continuellement ses forces, & redouble ses efforts, & son attention. Il n'y a point d'assauts qu'il ne soûtienne, parce qu'il n'y en a point qu'il n'ait prévûs. Enfin il se tient si fort sur ses gardes, & prend des mesures si justes, pour obtenir la victoire, qu'il ne semble pas qu'elle luy puisse eschapper.

De là ce mot si celebre d'un ancien... *Que le spectacle le plus agreable pour Jupiter, & le plus digne de luy, c'estoit un sage aux prises avec la mauvaise fortune*... Mais quelque applaudi que ce mot ait esté, je ne sçai s'il n'eust point encore esté, & plus beau, & plus vrai, si ce Philosophe eust dit, de voir un sage aux pri-

ſes avec la proſperité. La gloire n'a point de plus redoutable, & de plus dangereuſe ennemie. C'eſt peu qu'elle exhale ſans ceſſe une douce vapeur, dont la teſte la plus ſaine a bien de la peine à ſe deffendre : c'eſt peu qu'elle deſaccoutume de la contradiction, & de la reſiſtance, qui ſeules ſouſtiennent l'attention, & exercent le courage : ce qu'elle a de plus pernicieux, c'eſt qu'en banniſſant la deffiance, elle éloigne la précaution.

Qu'arrive-t-il de là ? que le ſage heureux, ou ſe laiſſe enyvrer par ſon bonheur, & s'endort, ou s'en laiſſe étourdir, & ſe neglige. Il ne ſe ſouvient plus, que la proſperité fortifie ſes paſſions, & affoiblit ſa raiſon. Comme il compte plus ſur le ſuccez, que ſur ſa vigilance, il n'eſt gueres attaqué, qu'il ne ſoit ſurpris, & il n'eſt gueres ſurpris, qu'il ne ſoit vaincu.

Cependant la gloire ne peut ſe

conſerver que par les mêmes moyens qui l'ont acquiſe. Ce n'eſt pas aſſez pour la rendre conſtante, & durable, de ne rien faire qui puiſſe y donner atteinte ; il ne faut rien obmettre de ce qui peut l'augmenter. Dans la carriere de la gloire, c'eſt reculer que de ne pas avancer. Plus la ſplendeur dont elle couvre eſt brillante, plus elle exige de vertu. On attend d'un homme celebre, bien plus qu'il ne promettoit avant qu'il le fuſt devenu. Dans le temps qu'on a commencé à l'eſtimer, & à le vanter, on en eſperoit beaucoup, on en demande davantage. Sa gloire en multipliant les ſuffrages qui la forment, a multiplié les regards de ceux qui l'obſervent. La favorable indulgence qui ſouſtenoit ſes premiers pas diſparoiſt, & le laiſſe trebucher, s'il donne priſe ſur luy à la malignité.

Que ſera-ce donc s'il s'oublie, juſ-

qu'au point de croire, qu'il puiſſe cacher de grands vices, ſoubs de grandes vertus ? Qu'il ne s'en flate point. Il verra ſa gloire le trahir, dez qu'il la trahira, & cet ouvrage de tant d'actions, & de tant d'années s'évanoüir comme un ſonge. La gloire qui n'eſt que l'éclat de la vertu, abandonne neceſſairement celui dont la vertu ſe retire.

En vain un grand nombre d'actions vertueuſes ſemblent vous avoir aſſuré une gloire immortelle, des actions vicieuſes vous la raviront, & en effaceront juſqu'au ſouvenir. Neron peut en fournir un memorable exemple. Sa gloire n'euſt eſté ni ſurpaſſée, ni même égalée par celle de Titus ; il euſt eſté comme luy les delices du genre humain, ſi, comme luy, il n'euſt regné que trois ans. Ces trois premieres années de ſon regne, l'éleverent au deſſus de l'homme. On euſt dit qu'il n'étoit né que pour l'honneur

l'honneur, & pour la felicité du genre humain ; les autres années l'abbaiſſerent au deſſoubs de la beſte la plus feroce ; il ſembla ne vivre que pour eſtre l'opprobre, & le fleau de l'Univers.

Tous les ſoins qu'on peut prendre de l'éducation d'un Prince, on les avoit pris de la ſienne. Senecque le plus grand Philoſophe de ſon temps avoit eſté ſon précepteur. Burrhus le Caton de ſon ſiecle, ſon gouverneur. Toutes les ſemences de vertu avoient eſté jettées à pleines mains dans ſon ame. Elles paroiſſoient y avoir heureuſement germé. L'enyvrement de la grandeur les étouffa & le ſouffle empeſté de la flaterie acheva de les détruire. Ni les impreſſions vertueuſes qui luy avoient été données, ni la force d'une longue habitude à la vertu, ni les attraits de la gloire qu'il avoit gouſtez pendant trois ans, ne purent le retenir, n'y l'empeſcher de deve-

ni l'horreur de tous les hommes, & le surnom des Princes furieux, & qui sont en execration.

Senecque luy-même ne sçut pas mieux soustenir sa gloire. Cet homme en qui, avant que son disciple fut élevé à l'Empire, on avoit crû voir revivre Zenon, se laissa corrompre par les delices, & par les richesses. Il seroit difficile de dire s'il les decria avec plus d'éloquence, ou s'il les amassa avec plus d'avidité. Tacite dans ses annales s'efforce en vain de l'en justifier. Le tableau qu'il fait d'un combat entre Neron qui accable Senecque de biens, & Senecque qui les refuse, & qui s'en trouve surchargé, est un des plus beaux morceaux de son histoire : Mais il n'a persuadé personne. On n'acquiert, & on n'accumule point des richesses immenses malgré soy ; & quand un tel prodige arrive, elles échappent par mille endroits honnestes, à un

homme qui n'eſt point avare. Les retenir & les garder, eſt une mauvaiſe preuve de les haïr, & de les mépriſer.

Mais quand ſon avarice ſeroit équivoque, pourroit-on excuſer ſa lâche complaiſance, d'avoir compoſé pour Neron, la harangue qu'il prononça dans le Senat, pour s'y juſtifier du meurtre d'Agripine ſa mere? La plus ſervile adulation peut-elle jamais ſe proſtituer à rien de plus honteux, & de plus indigne? Il y alloit pour luy de la vie à le refuſer. Il valloit mieux s'expoſer à la perdre avec honneur, que de la conſerver par une infamie. Papinien, malgré un ſi dangereux exemple, ne heſita pas longtemps aprés dans une pareille conjoncture, de refuſer ſa plume à un auſſi odieux miniſtere. L'Empereur Caracalla tout fumant encore du ſang de ſon frere Geta, qu'il venoit de tuer de ſa main, entre les bras de

leur mere, le preſſa de luy dreſſer une apologie : mais il le luy refuſa avec une fermeté, qui marquoit aſſez l'horreur qu'il avoit d'une telle action ... *Sçachez*, luy dit il, *Seigneur, qu'il eſt bien plus aiſé de commettre un parricide, que de le juſtifier.*

Son courage luy couſta la vie: mais il le combla d'une gloire immortelle. La lâcheté de Senecque luy conſerva la vie : mais ce ne fut que pour la perdre d'une maniere honteuſe peu de temps aprés, par les ordres mêmes de ce monſtre, qu'il avoit enhardi au crime, en luy preſtant des excuſes. Ce Philoſophe qui nous a laiſſé de ſi belles leçons de courage, aux approches d'une mort inevitable euſt beſoin des exhortations, & des exemples de ſa femme pour s'y reſoudre. C'eſt ainſi que n'ayant pû conſerver à la Cour, & dans l'opulence ces mêmes vertus qu'il avoit fait briller dans la vie privée, & dans une for-

tune mediocre, il ne remporta de toute son ancienne gloire, que celle d'avoir laissé aux hommes d'utiles leçons, que ses mauvais exemples mêmes n'ont peu gâter, & ne détruiront jamais.

Concluons de là que si de vertueuses actions donnent de la gloire, la perseverance dans la vertu qui la fit naître, peut seule l'assurer. D'ailleurs s'il y a des situations où il soit plus difficile d'estre vertueux, il n'y en a point où il soit impossible. La souveraine puissance qui a esté un écueil pour Neron, & qui l'a plongé dans un abîme d'infamie, a esté une source de gloire immortelle pour Titus. Tant qu'il vécut Sujet, il laissa à l'Empereur Vespasien son pere le soin des affaires. Persuadé que rien ne rouloit sur luy pendant qu'il n'estoit que l'executeur des ordres d'autruy, il se contenta de s'en acquitter comme de choses qui ne l'interessoient point,

& ſans porter ſes veuës plus loin, il parût n'eſtre occupé que de ſes plaiſirs. Dez qu'il fut parvenu à l'Empire, avec ſes veües, ſes mœurs ſemblerent tout à coup changées. Il n'avoit vécu juſques là que pour luy, il ne ſongea plus de ce jour à vivre que pour les autres. Les Romains le virent avec autant de joye que d'admiration renvoyer la Reine Berenice, qu'il aimoit éperduement, & qu'ils avoient craint d'avoir pour Imperatrice. Avec elle furent congediez le luxe & la volupté, & à leur place on vit ſucceder l'amour de la juſtice, de la verité, du bien public, les ſoins du ſalut & de la majeſté de l'Empire. Sa vie fut courte, mais les regrets de tout l'Univers, & le ſurnom de delices du genre humain qui luy eſt demeuré propre, l'immortaliſerent.

Ce n'eſt que ſur de telles vertus qui ſe ſouſtiennent juſqu'à la mort, qu'on fonde une ſolide gloire, &

c'eſt ce que la plupart des Empereurs qui l'avoient precedé, & qui l'ont ſuivi, ſemblent avoir parfaitement ignoré. Ils depoüilloient les uns, pour donner aux autres, & comptoient ſur des ſuffrages achettez par d'indignes largeſſes. Malheureux qui ne ſçavoient pas, que l'injuſtice bleſſe infiniment plus de gens, que le bienfait n'en oblige; que la haine qu'on s'attire de tout un peuple, eſt bien plus funeſte, que l'attachement de quelques particuliers corrompus, n'eſt utile; & que ſi une telle conduite excite un vain applaudiſſement dans le temps, elle aſſure pour l'éternité une horrible execration.

Quelle illuſion de s'imaginer, que les ſtatuës, les titres, les honneurs éterniſent la gloire. Ces monuments communs à la gloire, & à la vanité ſont periſſables. Les titres & les inſcriptions s'effacent, les ſtatuës tombent, les arcs de triomphe, & les

Temples mêmes ſont renverſez. Si le temps les épargne, la poſterité pour qui ſeule ils ſemblent faits les negli-ge, ou s'en mocque. Codrus n'euſt point des ſtatues ; Demetrius-Phalereus en eut trois cents. Codrus n'y a rien perdu. Brutus & Camillus en eurent à peine une ou deux de bronze; Domitien en eût ſans nombre d'or & d'argent, & placées juſques dans les Temples des Dieux. Mais trois cents ans aprés la mort de Brutus perſonne n'approchoit de ſes ſtatuës, qu'avec une religieuſe veneration, & Domitien n'eût pas été plûtôt tué, que les Romains, comme s'ils l'euſſent dechiré luy même, les mirent en pieces, avec autant de plaiſir qu'ils avoient eu de douleur de les voir élever.

La raiſon d'une telle difference s'offre d'elle même. C'eſt que les monuments de la fauſſe gloire, ne durent pas plus que l'adulation, ou la

la crainte qui les ont fait ériger, & que ceux de la vraye gloire qui ont leur fondement dans les cœurs, y dureront autant que l'admiration, & l'amour des vertus y subsisteront.

Tous les autres biens, les autres honneurs nous quitteront au tombeau, la seule gloire nous reste, & nous en tire en quelque sorte, pour nous faire vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cependant quelque juste que soit cette gloire, on ne doit point s'attendre, qu'elle soit à l'épreuve des tems, si la durée n'en est confiée qu'au marbre, & au bronze. De là vient, que quoyque tous ceux qui sont parvenus à la vraye gloire l'ayent meritée, il est certain cependant, qu'une infinité de grands hommes qui l'ont meritée, n'y sont point parvenus.

On ne peut trop deplorer ce malheur: car comme les hommes sont faits de façon, que les exemples les

persuadent plus que les raisonnemens & les preceptes ; autant d'actions dignes de memoire qui ont esté ensevelies dans l'oubli, sont autant de secours, & d'aydes à la vertu perdus pour le genre humain. Mais soit que cela vienne d'une fatalité qu'on ne peut dire, ou que cela soit une suite necessaire des vicissitudes que les familles, & même les Nations entieres éprouvent pendant l'espace de plusieurs siecles : il est certain que les Lettres seules peuvent y remedier.

Sans les Lettres nulle gloire ne sera jamais durable. Ce qu'elles ont conservé subsiste; ce qu'elles ont negligé a peri. Les Grands se flateront envain de perpetuer le souvenir de leurs actions par leur grandeur, & par leur puissance, qui disparoissent & qui s'ensevelissent avec eux. S'ils manquent à honorer les Lettres pendant leur vie, ils doivent craindre que leur memoire ne soit negligée,

peut estre entierement esteinte, ou ce qui est encore pis, universellement mépriſée aprés leur mort. Les Lettres rendent infiniment plus aux grands qui les protegent, qu'elles n'en reçoivent.

C'est ce qu'Alexandre, le plus grand amateur de la gloire qu'il y ait jamais eu, & qui a fait d'aussi grandes choſes dans la veuë de la poſſeder, avoit ſi bien compris, qu'il ne pouvoit au milieu de toute ſa puiſſance, s'empêcher d'envier Homere à Achille. Il s'imaginoit que tous ſes exploits ſeroient oubliez, faute d'un Homere qui le celebraſt. Cette idée l'occupoit ſi fort dans le cours de ſes plus importantes expeditions, qu'un jour un courier qui luy apportoit une tres-avantageuſe nouvelle, l'ayant du plus loin qu'il l'apperçut ſalué avec des demonſtrations d'une joye toute extraordinaire, *Qu'y a-t'il* (luy dit Alexandre) *me venez-vous an-*

noncer qu'Homere eſt reſſuſcité. Tant il eſtoit perſuadé, qu'il ne faiſoit rien pour ſa gloire, ſi les Lettres ne prenoient ſoin de le placer entre les Heros.

Les noms d'Alexandre, & d'Homere me rappellent en cet endroit un moyen, qui eſt bien naturel, & bien ſeur pour acquerir de la gloire, & qui m'avoit échappé. C'eſt une noble confiance en des forces, que ſouſtiennent un grand courage. Une deffiance outrée de ſoy tient plus du vice que de la vertu. Elle jette l'ame dans une ſorte de léthargie, qui ne luy permet pas de prendre l'eſſor, n'y de s'élever à rien de digne d'admiration. Les grands exemples ſont inutiles aux gens de ce caractere. Ils les eſtonnent plus qu'ils ne les inſtruiſent, & les deſeſpérent plus qu'ils ne les animent.

Tout ſemble impoſſible à celuy qui ſe deffie trop de luy : mais auſſi

rien ne le paroiſt à celuy qui en preſume trop. Ni l'un ni l'autre n'executeront jamais rien de grand ; l'un faute de vouloir éprouver ſes forces, l'autre faute de ſçavoir les meſurer. L'un eſt un timide, & un lâche ; l'autre eſt un temeraire, & un preſomptueux. Celuy-là ſeul eſt vertueux, & digne de la gloire, qui meſle à propos une deffiance ſage avec une courageuſe eſperance.

La modeſtie qui ne ſe contient pas dans ces bornes, n'eſt que puſillanimité. Si jamais il y eut un vray modeſte (il faut l'avoüer) ce fut Virgile. Il rougiſſoit comme un enfant, à la moindre loüange qu'on luy donnoit, & couroit ſe cacher, ſi dans les ruës il eſtoit reconnu par quelqu'un qui le monſtroit aux autres. Il preſuma ſi peu de ſon Enéïde, à laquelle il n'avoit pû mettre la derniere main, qu'en mourant il la condamna au feu par ſon teſtament. Il oſa cepen-

dant eſperer, de pouvoir imiter le divin Homere, & cette eſperance a valu aux Romains l'honneur d'égaler les Grecs par la grandeur du Poëme Epique, & à Virgile une gloire, dont il a joüi pendant ſa vie, & qui ne finira jamais.

Tel eſt le caractere du vray modeſte. Il entreprend avec courage, & fait tous les efforts d'un homme qui eſpere de reüſſir. Il execute avec inquietude, & prend toutes les precautions d'un homme qui ſe deffie du ſuccez; & quand la choſe eſt faite, il eſt toujours le dernier à croire qu'il ait réüſſi, & qu'il ſoit digne de loüange, & d'approbation.

D'ailleurs je ſuis bien éloigné de l'opinion de ceux, qui penſent que la modeſtie n'eſt qu'une vertu du vulgaire, & qu'elle n'eſt point à l'uſage des Grands, ni des hommes extraordinaires. Ils veulent (diſent-ils) qu'un Grand ait une noble hauteur,

qui luy donne de la dignité ; & qu'un homme extraordinaire ait une masle confiance, qui luy imprime de l'autorité.

Je conviens avec eux, que les Grands doivent mettre de la dignité dans tout ce qu'ils disent, & dans tout ce qu'ils font. Ils s'avillissent par des plaisanteries comiques, ou par des familiaritez deplacées. Mais la dignité qui consiste toute dans les bienseances, dans un serieux qui ne soit point glacé, & dans une gayeté qui ne soit point bouffonne, ne ressemble point à la hauteur. Elle souffriroit plûtôt une douce familiarité, qui charme, & qui previent, qu'un orgueil qui ne manque jamais d'offenser, dans le temps même qu'on veut, & qu'on croit obliger.

Il en est de même de l'autorité. Elle convient à un homme extraordinaire; qui le peut nier? Mais ce n'est pas de l'opinion qu'il paroist avoir

de ſoy, que cette autorité naiſt ; c'eſt de l'opinion que les autres en ont conceuë. Et l'air de confiance qui n'impoſe qu'aux ſots, & qui revolte les autres, eſt bien plus propre à detruire cette opinion qu'à la donner.

Raſſemblons tout ce que nous avons dit. Dans quelque condition que la fortune vous ayt placé, ne comptez point d'arriver à la gloire, qu'à travers des perils, & avec des travaux infinis ; ne comptez point de la poſſeder ſans merite, & ſans vertu. La probité en forme le fond, & la modeſtie luy donne le luſtre, & en rehauſſe l'éclat. Sans probité nulle gloire à eſperer ; ſans modeſtie nulle gloire ne peut briller long-temps, ni ſe ſouſtenir. Mais la ſeule probité, ou pour m'expliquer encore plus nettement, la ſeule innocence des mœurs avec la modeſtie peuvent ſuffire, ſans le ſecours des vertus brillantes, & des talents mer-

veilleux, pour acquerir une grande gloire.

En eſt il une plus grande & plus touchante, que celle qu'acquirent Ariſtide dans Athenes & P. Scipion Naſica dans Rome. Le premier voulant faire devant le peuple aſſemblé un ſerment ordonné par les loix, en fut empêché par cette acclamation unanime.. *Que les parolles d'Ariſtide valoient mieux que les ſerments des autres*... Le ſecond fut choiſi par le vœu commun du Senat Romain, pour eſtre le depoſitaire de la ſtatue de Cybele mere des Dieux apportée à Rome, & où il falloit la garder chez le plus homme de bien de la Republique, juſqu'à ce qu'on luy eut bâti un temple. Eſtre reconnu par tous ſes compatriotes publiquement pour le plus homme de bien de ſon pays, n'eſt-ce point un honneur plus delicat, & plus ſenſible à qui a une juſte idée de la vraye gloire, que d'avoir ſub-

jugué par la terreur des armes, & enchaiſné l'Univers.

Que ſi ces vertus ont le pouvoir de tirer les particuliers de l'obſcurité, & de les couvrir d'un ſi grand éclat, on peut juger de combien elles rechauffent celuy, que les autres vertus donnent aux Princes, aux Heros, & aux Grands. C'eſt pour eux qu'un ancien adreſſant la parole à un des plus dignes Empereurs a dit .... *Il ne reſte en effet à celuy qui eſt parvenu juſqu'au comble des honneurs, qu'un ſeul moyen pour s'élever, c'eſt que ſeur de ſa propre grandeur il en ſçache deſcendre; de tous les perils que les Princes peuvent courir, celuy qu'ils doivent craindre le moins, c'eſt de s'avilir en s'humaniſant.* C'eſt pour eux enfin que ce Philoſophe Arabe recommandant à ſon Prince l'exacte probité, luy dit ... *Prince, ſouviens-toy que chaque jour de ta vie eſt un feüillet de ton hiſtoire. Prends garde de n'y rien écrire, dont tu*

ne veüilles que ton ſiecle, & tous les ſiecles à venir ſoient informez. C'eſt le ſeul moyen de faire, que la gloire, de tous les biens le plus difficile à acquerir, ſoit auſſi le plus durable.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

ABUS. Les choſes les plus utiles & les plus ſaintes ſont celles dont l'abus eſt le plus dangereux. pag. 145.

Action. Ce n'eſt pas au diſcours que l'on tient ou que l'on tiendra à regler nos actions, mais à nos actions à regler les diſcours que l'on doit tenir. p. 15. Ce n'eſt point la recompenſe, c'eſt le motif ſeul de l'action qui la rend mercenaire. Exemples à ce ſujet. p. 22. 23. les unes plus glorieuſes, les autres plus grandes. 126.

Albe. Aſſujettie aux Romains par Horace. p. 117.

Alcyonius. Accuſé par quelques ſçavans d'avoir voulu s'approprier le Traité de la Gloire de Ciceron, dont le manuſcrit luy eſtoit tombé entre les mains —— Sa deffenſe contre ce ſoubçon —— Il eſt pour luy l'éloge le plus flateur. Préf.

Alexandre. Il avoit pour les Lettres, auſſi-bien que ſon pere Philippe, une eſpece de culte, il repond aux ſoins d'Ariſtote, p. 129. 130.

Ce qu'il disoit sur les conquestes de son pere, *Ibid.* Il portoit toûjours Homere avec luy —— Il envioit le sort d'Achiles, & pourquoy au sac de Thebes il fit conserver la maison de Pindare. p. 131. Reponse que luy fit un Corsaire à qui il reprochoit ses Pirateries. p. 179. 180. Il subjugua la Perse. p. 184. Ses vices, & ses crimes —— Sa cruauté dans la personne de Bétis Gouverneur de Gaza. p. 184. *& suiv.* Il met aux fers la Grece qu'il avoit voulu vanger, & cent autres peuples qui ne l'avoient jamais offensé, *Ibid.* Sa valeur contre les Perses —— Sa generosité à l'égard de la famille de Darius —— Sa magnanimité envers Porus —— Sa fermeté dans la sedition de son armée, dignes d'admiration. p. 188. Ce qu'il dit à un Courier qui paroissoit luy venir annoncer une bonne nouvelle. p. 243.

Ambitieux. Difference de l'Ambitieux & du Heros. L'un ne court qu'aprés la Gloire qui le fuit, l'autre ne court qu'aprés la vertu, & souffre que la Gloire l'accompagne. p. 11.

Ambition. Il ne faut pas prendre le change, & donner à l'amour de la Gloire, ce qui n'est qu'un effet de l'Ambition; ce seroit imputer à la Religion les extravagances de l'Idolatrie. p. 144. 145. objet de l'Ambition different de celuy de la Gloire. p. 146.

Antidote. La Gloire est le plus puissant contre le venin des passions. p. 33.

Arabes. Mot d'un Philosophe Arabe recommandant l'exacte de probité à son Prince. p. 250.

Archimede. Transporté de joye à la decouverte de son Problesme le plus celebre. p. 66.

Arria. Donne à son mary l'exemple de mourir——

Comparaiſon de cette action avec celle d'une femme de Coſme raportée par Pline. p. 126. 127.

Athenes. Les mêmes ſervices qui dans Athenes avoient élevé au comble de la Gloire Ariſtide, Simon, Themiſtocle les en firent bannir. p. 46. Honneurs qu'on y rendoit aux Lettres. p. 129. Réponſe de Philippe à un de ſes Capitaines qui luy propoſoit de ſubjuguer & de detruire Athenes. p. 130.

Attila. A innondé la Terre de ſang. p. 178.

Auguſte. Celuy de tous les Princes qui a le plus fait d'honneur aux Lettres. p. 134.

Authorité. Elle convient à un homme extraordinaire—— D'où elle doit naiſtre. p. 247. 248.

B

Biens. Dans la plus commune opinion diviſez en honneſtes, utiles, & agreables. p. 20. Le plus eſtimable, de tous eſt celuy qui eſt tellement propre à l'homme, que nul des autres animaux n'y puiſſe avoir part —— Ils joüiſſent avec plus d'avantage des utiles, & des agreables —— Il n'y a que les biens honneſtes qui ſoient particuliers à l'homme. —— Il n'en peut joüir que par la raiſon —— Comment les biens agreables peuvent tenir à la raiſon. p. 63. 64. Difference des biens honneſtes, & des biens purement delectables. —— Quelle ſorte de gens ne peuvent eſtre touchez des biens honneſtes, & pourquoy. p. 69. Les biens les plus eſtimables ſont ceux qui ne peuvent eſtre acquis & conſervez que par le merite & par les talents, & qui ne peuvent eſtre communs aux bons & aux mechans. p. 70. Comment les biens qui ne ſont qu'utiles, ou agreables peuvent s'acquerir ſans talens, & par le crime——

Exemples d'un Financier, & d'une Courtisane p. 71. 72. 73. Les biens utiles & agreables peuvent compatir avec la vertu —— Elle apprend à en joüir & à s'en passer. p. 79.

Brutus. Il fait en mourant des reproches à la vertu. p. 160.

C

Calomnie. Elle est crime & pourquoy —— Les peines que tous les Legislateurs ont imposées aux calomniateurs marquent de quel prix est la gloire. p. 41.

Camille. Il chasse les Gaulois du Capitole. p. 117.

Caractere. Si c'est le caractere d'un sot, & d'un adulateur d'admirer tout, c'est le caractere d'un presomptueux de ne loüer rien. p. 223.

Catilina. Dans la guerre de Catilina Rome combatit veritablement contre les rebelles. p. 141.

Courage. De Catilina, & des autres conjurez, lorsqu'ils furent deffaits aux portes de Rome. p. 177.

Caton. Approuve dans Pompée ce qu'il condamne dans Cesar. p. 48.

Censure. C'est repousser la Censure que de decrier le Censeur. p. 224.

Cesar. Resolu de condamner Ligarius, effet qu'à produit en luy la Harangue de Ciceron. p. 66. Il devient l'appuy des Lettres aprés avoir oprimé la Republique, il dispute d'eloquence avec Ciceron, ses Commentaires sont regardez comme un chef-d'œuvre. p. 133. 134. Il aime mieux estre le premier dans une Bourgade, que le second à Rome —— Vers d'Euripide qu'il avoit coûtume de citer. p. 143. 144. Il assujettit les Gaulois. p. 184. Comparaison de luy avec Alexandre p. 186. Il ne se fit aucune

conjuration où il n'entrât. *Ibid.* Ce que Sylla disoit de luy, & ce qu'il repondit à ses amis en leur accordant sa vie. L'evenement le justifia, Cesar entre dans Rome en ennemi —— Ce qu'il y fait, il ne fut le plus brave & le plus heureux que pour devenir le Tyran de son pays. p. 186. 187. Il est poignardé dans le Senat, par ceux qu'il croyoit avoir enchaisnez par ses bienfaits. *Ibid.* ses vertus. p. 188.

Chinois. Ils ne donnent les emplois & les charges, qu'au degré de sçavoir demontré par des épreuves tres penibles. p. 209.

Chrétien. Il ne doit point oublier qu'il n'y a point de vraye gloire qui ne vienne de Dieu. Pref.

Ciceron. Il avoit composé un ouvrage sur la Gloire. Pref. Il soutient dans ses Offices que l'utile est inseparable de l'honneste —— de quelle utilité il seroit de convaincre les hommes de cette opinion danger qu'ils ne prennent le change. p. 17. 18. Ciceron loüe Cesar vivant, le deteste mort. p. 48. Il a beaucoup parlé de luy, malgré cela sa gloire subsiste & pourquoy. Eloge de Ciceron. p. 219. Tant que la Langue Latine subsistera, ses Ouvrages & ses reflexions seront admirez. p. 220. Il estoit homme nouveau, sa gloire surpassa celle des Patriciens de son tems. p. 227.

Cleante. Philosophe réduit à travailler la nuit pour assister pendant le jour aux leçons de Zenon. p. 214. 215.

Commerce. Erreur de croire, que l'esperance du gain puisse seule y engager, l'amour de la gloire peut y entrer. p. 92. Il ne fleurit que dans les pays où il est en estime, & en honneur; ce qui arrive dans les Etats où il est mepriſé. p. 92. 93.

Il

Il importe que le commerce fleurisse chez les peuples qui veulent devenir puissans. Comment on peut le faire fleurir. p. 94 Il est un des plus importans avantages que nous ayons reçus de la Nature, quels ils sont. p. 96. 97. Il met chacun des peuples en possession de tout l'Univers —— D'où vient l'erreur de ceux qui attachent du mépris au commerce. p. 97. 98. Il n'y a point de travail manuel dans le commerce. —— Ses risques, ses fatigues — Quand ces risques ne regarderoient que les biens, il faudroit toûjours du courage pour les affronter —— Si l'esperance soutient dans le commerce, elle soûtient également dans les Professions les plus nobles. p. 99. *& suiv.* Talens necessaires pour le commerce. p. 102. *& suiv.* La bonne foy l'ame du commerce. — On peut estre excellent ouvrier & avoir de mauvaises mœurs — On ne peut être bon commerçant & malhonneste homme. p. 103 La bonne opinion que les commerçans donnent aux étrangers retombe sur toute leur Nation, ce qui en arrive. p. 104.

Condition. La gloire est proportionnée aux conditions des hommes pour son éclat & pour sa durée. p. 172. la gloire immortelle n'est pas faite pour des hommes nez dans des conditions communes. —— Si elle dure moins elle coûte aussi moins à acquerir, celle des Heros & des Sçavans, s'étend plus loin & dure plus, mais elle coûte bien davantage. p. 173. 174.

Confiance. Autant une confiance éclairée est salutaire, autant une confiance aveugle est dangereuse. p. 23.

Conscience. Le témoignage secret de la conscience, est la premiere & la plus flateuse re-

compense de la vertu. p. 24.
Crime. Il est l'objet de la rigueur des Loix. p. 41.
Cromvvell. Fait mourir son Roy, se fait Protecteur d'Angleterre, & y meurt tranquille. p. 74. 75.

D

Deffiance. Comment se deffier de soy-même, quand on peut tout, comment se deffier des autres quand on les voit sans cesse empressez à vous servir. p. 201. Une deffiance outrée de soi-même tient plus du vice que de la vertu, mauvais effet qu'elle produit, presomption aussi dangereuse. p 244. 245.
Demosthenes. Idée qu'en avoit Philippe. p. 130. Il étoit fils d'un Armurier, quelle fut son autorité dans Athenes. p. 227.
Dignité. Les grands doivent en mettre dans tout ce qu'ils disent, & dans tout ce qu'ils font, en quoy elle consiste. p. 247.
Dion. Perit en Sicile aprés en avoir tué le Tiran. p. 46.
Disputes. Elles naissent ordinairement parmy les hommes faute de s'entendre. p. 1. & 2.

E

Eglise. Elle permet que les Princes & les Heros reçoivent dans la Chaire de la verité des temoignages publics de l'estime que l'on fait d'eux, & pourquoy. Préf.
Emulation. Le genre humain luy est redevable des actions vertueuses —— Elle multiplie les grands hommes, & rend en quelque sorte la vertu feconde. —— Exemples à ce sujet des Heros qui se sont formez les uns sur les autres, aussi-bien que d'illustres Ecrivains. p. 160. *& suiv.* L'émulation est le seul contrepois à opposer au penchant de la paresse & de la volupté p. 155.

156. — Ce que c'eſt, ce qui l'a fait naitre — C'eſt le premier ſentiment que la nature fait éclore lorſqu'elle delie la langue de l'homme. *Ibid.* La vertu diſparoiſt bientoſt d'où l'emulation eſt bannie. p. 159. Les maux anxquels l'envie expoſe ne ſont point comparables aux biens que l'emulation apporte. p. 168.

Ennemis. Difference entre ceux que vous fait la bonne reputation, & ceux que vous fait la mauvaiſe, leſquels il faut choiſir. p. 167. 168. La gloire n'a point de plus dangereuſe, & de plus redoutable ennemie que la proſperité. p. 230.

Envie. L'une des plus dangereuſes ennemies de la gloire —— Rien n'etouffe ſi ſeurement l'envie que la modeſtie. p. 222.

Envieux. Il s'en gliſſe parmy les admirateurs que la gloire attire —— C'eſt un genre d'ennemis implacables, & qui ne s'etudient qu'à en ſuſciter d'autres. p. 164. Il eſt rare de trouver autant de vivacité pour vous ſervir dans vos admirateurs, que d'ardeur à vous nuire dans vos envieux. *Ibid.*

Epictete. Admiré dans tous les ſiecles par la beauté de ſon ouvrage & par l'excellence de ſes vertus p. 84. 85. Il eſtoit eſclave & pouvoit à peine acheter une lampe de terre. p. 215.

Eſchine. Sa reputation à Rhodes lieu de ſon exil. p. 228.

Eſtats. Les Sciences & les Arts les font fleurir. p. 30. Difference de ceux où les Loix n'attacheroient ni honneurs aux bonnes actions, ni infamie aux mauvaiſes, de celuy où les Loix honnorent la vertu & diffament le vice. p. 158 159.

Euriale. Sa reponſe à Niſus extraitte de Virgile. p. 110.

Exemples. Ceux de Cezar & d'Alexandre contagieux pour de jeunes guerriers. p. 190.

Exil. La gloire d'Ariſtide, de Themiſtocles, &c. n'a point eſté ternie par leur exil, celuy de Ciceron ne fut honteux que pour ceux qui en furent les Auteurs. p. 51. 52.

F

Fabius. Merita le nom de tres-grand, pour avoir eſté le liberateur de ſa patrie, & comment. p. 12. Il immola ſans heſiter ſa gloire à ſon devoir. p. 89.

Fabrice. Renvoye à Pirrhus les Lettres de ſon Medecin. p. 117.

Faliſques. Leur Maître d'Ecole remis entre leurs mains. *Ibid.*

Flaterie. Elle fait des amis, la verité des ennemis, on ne conclura pas de là qu'il faille embraſſer la flatterie & fuir la verité. p. 167.

Fortune. Elle n'a jamais mené perſonne à la gloire ſans le merite, le merite y a quelquefois conduit de grands perſonnages malgré la fortune. p. 226.

G

Gloire. Ceux qui la confondent avec l'orgueïl; &c. ne la connoiſſent pas—— Elle eſt propoſée dans les Livres Saints comme un objet trés eſtimable & fort digne de nos vœux. —— Dieu engage ſouvent les hommes à l'obſervation des Loix par l'eſperance de la gloire. Pref. La gloire que nous nous donnons à nous même, vicieuſe, celle que les autres donnent à à une bonne action, legitime & dans l'ordre de Dieu. *Ibid.* La gloire eſt la recompenſe, &

en même temps l'attrait de la vertu, elle n'eſt pas moins dans l'ordre de Dieu & ſelon ſes veuës que la vertu même. — Rendre ce tribut à la vertu, c'eſt glorifier Dieu qui en eſt l'auteur. *Ibid.* Rien de plus utile aux hommes que la Gloire bien entendüe. *Ibid* Fauſſe idée de la Gloire auſſi éloignée de la veritable, que l'erreur l'eſt de la verité. — Ce que l'on entend par la Gloire. p. 2. 3. Il n'y a point de Nation policée qui n'en ait eſté touchée, leurs Hiſtoires & leurs Fables le prouvent. p. 5. 6. Elle ne ſçauroit naitre de l'opinion publique que l'on a d'actions vicieuſes, mais de l'eſtime publique de vertus ou de talens extraordinaires. p. 6. 7. Erreur de la faire naiſtre de l'orgueil, preuve de la fauſſeté de cette idée. — Elle naiſt du concours de tous les temoignages particuliers, que chacun rend en ſecret aux vertus diſtinguées. p. 9. Douter de l'excellence de la gloire, c'eſt douter de l'excellence de la vertu même, qui en eſt l'origine. — La gloire eſt à la vertu ce qu'eſt l'eclat au Diamant. p. 10. 11. Ce que c'eſt que decrier la Gloire. *Ibid.* Le grand homme l'acquiert ſans la rechercher, & la poſſede ſans la mepriſer. *Ibid.* Elle eſt la recompenſe la plus honneſte de la vertu, mais elle n'en doit pas eſtre le motif. p. 15. On peut eſtimer le gloire ſans faire tort à la vertu p. 20. La gloire n'eſt pas la fin que ſe propoſe l'homme de bien, elle eſt le moyen dont la vertu ſe ſert pour luy plaire. p. 27. 28. Bannir la gloire d'entre les hommes, ce ſeroit bannir l'admiration qu'on a pour les talens. — Ce qui s'enſuivroit p. 28. La gloire eſt le plus precieux & le plus eſtimable de tous les biens parce qu'elle perfec-

tionne, multiplie, & assure tous les autres p. 30. Le desir de la gloire ne peut s'eteindre dans le cœur même des plus vicieux, ils ne peuvent se resoudre à la perdre lors même qu'ils renoncent à la meriter. p. 35. 36. Si la gloire n'est pas un bien, l'infamie n'est pas un mal, consequence de ce principe. p. 39. S'il y a de la honte à estre touché de la gloire, il y a du crime à la proposer pour recompense, & pourquoy. p. 43. Si les declamations que l'on a coutume de faire contre la gloire, peuvent ebloüir un esprit peu attentif, elles ne peuvent convaincre un homme raisonnable. p. 49. La gloire ne consiste point dans une acclamation momentanée. p. 50. La nature de la gloire est si pure, qu'elle ne peut subsister avec la moindre teinture du vice ou du crime. Elle quitte celuy qui la possede dés qu'il abandonne la vertu. p. 77. 78. Elle est l'appanage propre du vertueux seulement. p. 79. Elle differe de l'immortalité, les exemples d'Eroſtrate, de Phalaris, d'Attila, & de Tamerlan le prouvent. p. 80 La gloire ne consiste pas à éterniser son nom mais ses vertus. p. 85. nos actions ne doivent pas courir aprés la gloire mais la gloire doit les suivre —— Comparaison d'un homme qui court aprés la gloire, à celuy qui tourne le dos au Soleil & qui court aprés son ombre. p 87. La gloire n'est digne que de mépris lorsqu'elle entre en concurrence avec la vertu. p. 88. Un honneste homme sacrifie sa gloire à son devoir non à ses interests. *Ibid* La gloire seule peut rendre les peuples puissants, craints & respectez au dehors, sages, laborieux & tranquilles au dedans, & comment p. 91. La gloire, monnoye qui couste peu à la

Societé, & qui luy rend beaucoup p. 109. Elle est le seul contrepoids assez fort pour élever les hommes jusqu'au mépris de la mort — Ce qui arriveroit si on la bannissoit d'entr'eux. *Ibid* L'amour de la gloire, source de toutes les vertus Grecques & Romaines. p 119. Il conduit à estimer ce qui est estimable, & à mépriser ce qui est digne de mépris, il fait naistre l'emulation ce qui en arrive. p. 121. 122. Il ne faut pas croire, que la gloire soit quelque chose de trop grand, pour pouvoir s'abaisser jusqu'au commerce, & aux Arts —— Chacun dans sa profession peut acquerir de la gloire, elle a ses degrez. p 124. Oster la gloire à la vertu, c'est luy ravir son éclat, & sa beauté. p. 159. L'amour de la gloire étouffe dans tous les cœurs jusqu'aux moindres mouvemens de la vanité, ce qui en arrive. p. 136. Il engage à bien vivre avec soy, & avec les autres, mene à ne se rien pardonner, de là à n'avoir rien à se reprocher. p. 148. Celuy qui aspire à la gloire, plus attentif à meriter l'estime publique qu'à l'obtenir. p. 149. 150 Celuy qui aime la gloire ne peut estre satisfait du suffrage unanime de tous les hommes lorsque le sien luy manque. *Ibid.* Difference de l'homme amoureux de la gloire, & du politique, & de l'adulateur. p. 154. Rien à craindre de bas de l'homme qui aspire à la gloire. —— Il sera tout ensemble vôtre rival & vôtre amy. p. 155. La gloire que nous avons acquise nous porte encore bien plus fortement à la vertu, que l'emulation que nous donne la gloire des autres — Pour ne pas demeurer en deça de l'attente que nous avons donnée de nous, il arrive que nous la passons de beaucoup. p.

161. 162. Malheurs que la gloire attire aux hommes. —— Deux plus communs & plus inevitables qui renferment en quelque sorte tous les autres *Ibid.* Elle augmente à vos yeux ce que vous pouvez avoir de bon, & grossit ce qui paroist mauvais dans les autres, ce qui en arrive. p. 163. 164. Les ennemis que la gloire nous attire n'en doivent point degouster. p. 167. Routes qui conduisent à la gloire aussi differentes que les conditions des hommes. p. 171. On ne doit se flater d'y arriver qu'en prenant la verité pour guide. *Ibid.* Mot d'un Philosophe de l'antiquité : Que le seul moyen d'acquerir de la gloire c'estoit d'être ce que l'on vouloit paroître, *Ibid.* Deux moyens aux grands hommes pour acquerir de la gloire, ou de faire des choses dignes d'estre écrites, ou d'en écrire de dignes d'être luës. pag. 174. Route de la gloire moins perilleuse pour ceux qui sont destinez à commander aux autres, mais trés difficiles à tenir p 191. La gloire ne se montre à personne si belle qu'aux gens de Lettres, ils sont les distributeurs de ses graces. p. 207. Ce qu'elle leur couste p. 211. L'homme de Lettres ne peut arriver à la gloire, si les malheurs de la pauvreté l'epouventent, ou si les suites de la verité l'efrayent. p. 213. Le plus sur moyen pour arriver à la gloire, est de ne rien faire pour s'en attirer, & de ne rien obmettre pour s'en rendre digne. p. 216. Allusion de la gloire à la lumiere. p. 217. Celuy qui laisse voir trop à decouvert son amour pour la gloire, ne blesse que l'amour propre des autres, & ne fait tort qu'à luy. —— Comment il peut malgré cela se concilier l'estime de son siecle, & meriter l'admiration.

miration de la posterité p. 220. La gloire ne tient qu'à la seule personne, & n'est donnée que par la vertu, les Grands ont plus de routes pour y aller, ils peuvent l'acquerir avec des vertus communes, les petits à peine peuvent-ils l'obtenir avec des vertus extraordinaires —— Elle est cependant plus difficile à acquerir pour les Grands que pour les petits. —— Par quelle raison p. 225. Dans la gloire, c'est reculer que de ne pas avancer. p. 231. La gloire n'estant que l'éclat de la vertu, elle disparoist dés que la vertu se retire, p. 232. Tous ceux qui sont parvenus à la vraye gloire l'ont meritée, une infinité de grands hommes l'ont meritée qui n'y sont point parvenus, malheur deplorable. 241. Les Lettres seules peuvent y remedier. p. 242. Point de gloire sans merite & sans vertu. La probité en forme le fonds, la modestie luy donne le lustre, la seule innocence des mœurs avec la modestie peuvent suffire, pour acquerir une grande gloire. Exemples d'Aristide & de P. Scipion Nasica. p. 248. 249.

Grands. Dans les rangs qui les élevent au dessus des autres, rien de ce qu'ils disent, ou de ce qu'ils font n'est perdu. p. 204. Plus de malins & d'envieux parmi ceux dont ils attirent les regards, que d'admirateurs, & d'indifferens. p. 205. Rien d'equivoque n'est expliqué à leur avantage——On les loüe presque toûjours pour les surprendre, on ne les blasme presque jamais pour les servir *Ibid.* Portrait des Grands tels qu'ils doivent estre. p. 205. 206. La gloire n'est faite que pour ceux qui rassemblent toutes les vertus. 207. Seul moyen qu'un Grand élevé au comble des honneurs, ait pour s'élever davan-

tage, c'eſt que ſeur de ſa propre grandeur il en ſçache deſcendre. p. 250.
Grecs. En veneration dans tous les endroits du monde, & pourquoy. p. 116. 117.

H

Hannibal. Fut le ſeul qui fit juſtice à Fabius plaiſanté également par les Romains & par les Cartaginois. p. 13 Champ où il eſtoit campé vendu aux encheres publiques par les Romains. p. 118.
Hercule. Fuit la volupté pour ſuivre la vertu p. 33.
Hermocrate. Banni aprés avoir deffait les Atheniens qui avoient aſſiegé Syracuſe ſa patrie. p. 46.
Heros. A qui la Fable & l'Hiſtoire ont donné ce nom. p. 179. Portrait du veritable Heros —— Leur gloire eſt difficile à acquerir. p. 180. La Fable a moins ſongé, à ne leur point attribuer de vices, qu'à cacher ceux qu'ils avoient ſoubs de grandes vertus. Exemples dans Hercule, Theſée, &c. p. 182. Les Heros dont l'Hiſtoire conſacre la memoire ne ſont point illuſtres par des prodiges, mais ils ne ſont ſoüillez d'aucunes taches honteuſes —— Le nombre en eſt petit, les noms de quelques-uns. p. 183. Il ne ſuffit pas pour faire un Heros d'eſtre vaillant, quelles qualitez il y doit joindre. p. 191. *& ſuiv.*
Homere. Sa pauvreté. p. 214.
Homme. Difference de l'homme vertueux & du ſuperbe. Pref. Ce n'eſt point connoiſtre l'homme que d'en faire un que l'on conduiſe ſans aucun raport à ſon intereſt. p. 26. trois ſortes d'hommes dans le monde, les uns livrez au vice, les autres devoüez à la vertu, les derniers qui l'aiment, mais qui n'auroient pas aſſez de force pour la ſuivre, ſi elle ne leur montroit

des recompenſes —— Les premiers perdus pour l'Eſtat, les ſeconds en font la portion la plus precieuſe, les troiſiémes la plus conſiderable— Il eſt de l'intereſt public de s'affectionner les derniers, quels moyens il y faut employer. p. 113. *& ſuiv.* Les hommes pardonnent moins les vertus que les mauvaiſes qualitez. p. 164.

Honneſte. Rien de plus honneſte que de faire des progrés dans les ſciences utiles à la ſocieté p. 66. 67.

Honneurs. Tous ceux qui ont eſté decernez par autorité publique prouvent le cas que l'on a toûjours fait de la gloire. Enumeration de ces honneurs. p. 42. 43.

I

Infamie. Elle eſt une des plus redoutables peines dont les Loix menacent les criminels. —— Il s'enſuit que la gloire eſt un grand bien. p. 41. 42.

Injuſtice. Elle bleſſe bien plus de gens, que le bienfait n'en oblige. p. 239.

Intrepidité. Perſonne ne la peuteſtre portée plus loin que l'ont portée Alexandre, & Cezar. p. 184.

L

Lacedemone. Ce qu'elle a eſté tant que les Loix de Licurgue y ont conſervé leur autorité. p. 137. Dans quels cas les femmes y pleuroient leurs enfans morts. 138. On n'y ſouffroit pas qu'un homme decrié par ſes vices y fit l'ouverture d'un avis utile, on le faiſoit propoſer par un homme de bien, & pourquoy. p. 189.

Lecteur. Il n'y en a point d'aſſez bon pour croire ſur ſa parolle, un Auteur qui ſe louë *Pref.*

Leonidas. Brave la mort avec ſes 300. Lacedemoniens au detroit des Thermopiles, ce qu'il

penſe dans cette ſituation. p. 34.
Lettres. Belles Lettres floriſſantes à Athenes —— Rome a montré que les Grecs pouvoient eſtre egalez & méme ſurpaſſez. p. 128. 129. C'eſt aux honneurs dont elle combloit les Lettres, qu'elle doit cet avantage, aprés Auguſte elles commencent à tomber. p. 134. Elles ſont un peu ſoûtenuës par Trajan, Adrien, &c. ſans pouvoir reprendre leur premier éclat. p. 135. Un Etat ne les peut faire fleurir qu'autant qu'il ſçait les honorer. p. 135. Veneration de tous les peuples dans tous les temps pour les gens de Lettres. p. 208. Se voüer aux Lettres, c'eſt ſe voüer à la pauvreté, ou renoncer à la fortune p. 215. L'homme de Lettres ne doit jamais s'ecarter de la verité, ce qui arrive lorſqu'il s'en écarte. Ce qui arrive loſqu'il ne s'en écarte pas. *Ibid.* Sans les Lettres nulle gloire ne ſera jamais durable. p. 242. Elles rendent infiniment plus aux Grands qui la protegent qu'elles n'en reçoivent. p. 243.
Loüanges. S'il y a un air de vanité à ſe montrer trop touché des loüanges, du moins il y a de l'ingenuité à ſe laiſſer voir tel qu'on eſt —— Un juſte milieu à obſerver ſur cette matiere. 221. n'eſtre point avare de loüanges à ceux qui en meritent eſt un moyen bien ſeur d'acquerir de la gloire —— Le froid qu'on garde ſur le recit de ſes propres loüanges, n'autoriſe jamais à en avoir ſur celles d'autruy. p. 222. Celuy qui ne loüe perſonne intereſſe tout le monde à le mépriſer. p. 223. 224.
Loüer. Il eſt dangereux de loüer dans les méchans même ce qu'ils ont de bon. p. 189.
Loüis. XI. Son portrait, fautes qu'il fit pour avoir

trop compté sur son habileté. p. 202.
S. Loüis Ne parut jamais plus grand que dans les fers des Sarasins. p. 228.
Lucrece. Admiré par sa Poësie, en execration par les principes qu'il a voulu établir. p. 83.
Lucrece Dame Romaine immola son devoir à sa gloire, s'en repentit & s'en punit. p. 89.
Lysandre. Essaye de renverser les Loix de Sparte, aprés y avoir acquis le premier rang. p. 155.

M

Malheurs. Ils sont les creusets de la gloire. p. 229,
Martial. Jugement qu'il porte de son propre ouvrage en l'envoyant à son amy. Préf.
Mecenas. Son gouſt pour les Lettres, son nom devenu celuy des Grands qui cheriſſent les gens de Lettres. p. 134.
Menſonge. Il est odieux de sa nature — Il est vice quand il tombe sur des choses indifferentes — Quand il tombe sur des choses importantes & qu'il nuit il est crime. p. 40.
Merite. Le merite ignoré ne peut produire de gloire — Il peut y avoir un merite sans gloire, il ne peut point y avoir de gloire sans merite. p. 61. 62.
Michel-Ange. Illustre par ses chef-d'œuvres de Sculpture &de Peinture, odieux par son crime p. 83 84.
Modeſtie. Ce n'est point une vertu qui ne convienne qu'au vulgaire. p. 246.
Monument. Ceux qui sont communs à la gloire & à la vanité sont periſſables. p. 239.
Mot. Gens aussi charmez d'un bon mot qu'ennuiez d'un bon raisonnement. p. 69.
Moyſe. Il se sert du motif de la gloire, pour enga-

ger le peuple Hebreu à suivre la Loy de Dieu. Pref.

N

Nations. Il n'est presque rien sur quoy differentes Nations n'ayent differemment pensé. —Toutes sont convenues d'honnorer ce qu'on appelle vertueux dans leur pays, & de mepriser ce que l'on nomme vicieux. p. 31.

Neron. Sa gloire eût surpassé, du moins eût egalé celle de Titus, si comme luy il n'eust regné que trois ans. p. 232. Seneque avoit été son precepteur, Burrus son Gouverneur. p. 233.

O

Opinions. Ce qui n'existe que dans l'opinion du vulgaire ne peut estre un bien réel & estimable. p. 45. Le nombre des opinions est la regle necessaire des jugemens humains. p. 55. La depravation qui regne dans les mœurs n'infecte point les opinions. p. 56. L'opinion momentanée du peuple n'est point celle qui forme la reputation. p. 58.

Orateurs. Ils gouvernent Athenes. p. 129. Ils ont un semblable succez à Rome. p. 136.

Orgueil. Autant d'orgueil à paroître avide d'applaudissements, que d'honneur à les meriter. p. 86.

Orgueilleux. Il se detruit par les moyens mêmes qu'il employe pour s'elever. p. 153.

Origine. La plupart des peuples jaloux de raporter leur origine aux Heros, & aux hommes celebres —Leur ridicule d'adopter la Fable même pour s'associer à la gloire de ceux qui y sont celebrez. p. 32.

Ostracisme. Odieux reproché aux Atheniens. p. 28.

Osorius. Il a fait un Traité de la Gloire. Idée generale de cet Ouvrage, Pref.

P

Papinien. Sa reponſe à Caracalla qui le preſſoit de faire une Apologie, pour le juſtifier du meurtre de ſon frere — Son refus luy couſta la vie. p. 236.

Parler. On aime à parler de vous, tant que vous vous ignorez. On prend plaiſir à vous ignorer, dés que vous en parlez —— Exemples en Grece, à Rome, en France, de gens dont tout le monde parloit, qui ne parloient jamais d'eux —— Si quelques hommes celebres en ont uſé autrement, leur gloire en a ſouffert. p. 217. 218.

S. Paul. Dit aux Romains que leur gloire ſe repand par tout l'Univers, aux Philippiens que leur éclat comme celuy des aſtres ſe repand déja de toutes parts, aux Corinthiens, en parlant de luy même qu'il ſouffriroit pluſtoſt la mort que la moindre diminution de ſa gloire. Pref.

Pauſanias. Conſpire contre ſa patrie aprés la Bataille de Platée.

Pauvre. Phocion & Epaminondas ſeroient moins illuſtres s'ils n'avoient eſté pauvres dans le ſein de la gloire. p. 228.

Peuple. Les ſentimens qu'il monſtre dans des occurrences ſubites ne forment point le caractere de ſes jugemens definitifs. p. 49. 50. Revenu à luy, il comble d'eloges la vertu malheureuſe, & charge d'imprecations le vice heureux. p. 51. Ce n'eſt point au peuple qu'il faut imputer le baniſſement ou la mort indigne des grands hommes —— Marques de reſpect qu'il donne à un homme vertueux, même au milieu d'une ſedition, p. 51. 52. Dieu s'explique quelquefois par ſa voix. —— Si d'abord il ne ſuit

pas toûjours les ſages, les ſages le ramenent preſque toûjours à eux. p. 59. 60. Tranquillité du Peuple un des effets de l'amour de la gloire. p. 135. Le peuple donne ſes reſpects exterieurs à la place ou au rang, mais il ne donne ſon eſtime qu'au merite. p. 227.

Phenomene. Phenomene extraordinaire de voir les richeſſes ſe reconcilier avec les Lettres en faveur de quelques hommes celebres. p. 214.

Philippe. Ce qu'il écrivit à la naiſſance d'Alexandre ſon fils. p. 130.

Philoſophes. Auſteres qui preſchent l'inſenſibilité pour la gloire, refutez par leurs propres écrits. p. 36. Ils cherchent moins à détromper les hommes de la gloire, qu'à ſurprendre leur admiration. *Ibid.* Plus ils declament contre la gloire, plus ils paroiſſent l'eſtimer. —— Ils ne la décrient que pour l'acherer moins. p. 37. 38.

Platon. Faſte de Platon foulé aux pieds par quelques Philoſophes. Sa réponſe. —— Son faſte n'eſtoit que dans ſes meubles, celui des autres eſtoit dans leur eſprit & dans leur cœur, p. 38. En quoi il faiſoit conſiſter la bonne maniere d'élever des enfans. p. 157. Il nomme la crainte de l'infamie la gardienne de toutes les vertus. p. 158.

Pompée. Il luy en couſta cher pour avoir eſté attentif aux plaiſanteries que l'on faiſoit de ſa moderation. p. 14. Il perd en un jour ſa patrie & ſa gloire, qu'il vouloit conſerver au peril de ſa patrie. p. 15.

Porus. Il euſt eſté moins grand, s'il n'eût eſté deffait & captif. p. 228.

Preface. La meilleure ennuye le Lecteur impatient d'entrer en matiere. *Pref.* Quand la plus

necessaire peut estre utile. *Ibid.*
Profession. Certaines professions peu honnorées, & pourquoi. p. 98.
Prosperité. En banissant la deffiance, elle éloigne la precaution, ce qui en arrive. p. 230.
Proverbes Leur origine. p. 60.

Q

Quintilen. Sentimens qu'il souhaitoit dans un enfant pour ne point craindre qu'il se livrât à la paresse. Il preferoit l'instruction des écoles à l'éducation domestique, p. 156 157.

R

Recompense Elle a deux objets, payer le service rendu, & exciter à en rendre de semblables. p. 108.
Regulus Retourne chez les Carthaginois. p. 117. A quoi il doit sa gloire. p. 228.
Reputation. Quoi que l'on n'ait pas toûjours celle qu'on merite, on n'a presque jamais celle qu'on ne merite pas. p. 55. Mot memorable d'un ancien, une grande reputation n'est gueres moins dangereuse qu'une mauvaise. p. 164.
Respect. Les respects exterieurs disparoissent à l'aspect de l'adversité, le respect interieur redouble. p. 227.
Roys. Ils ont tant de moyens d'obtenir l'estime, & l'amour de ceux qui les environnent, qu'on a peine à comprendre, comment elle leur eschape si souvent. p. 191. Il semble que superieurs à tous les interests qui excitent les passions des particuliers, ils devroient en estre exempts, & comment. *Ibid.* Ils y sont plus en prise que les autres hommes. —— Nombre trés-petit de Rois que l'Histoire a proposé aux autres comme modeles, exemples p. 192. 193. Ils ne peuvent

parvenir à la gloire qu'autant que la verité les éclaire, & que la vertu les guide —— Il eſt difficile qu'ils ſoient acceſſibles à la verité, & dociles à la vertu, & pourquoi. p. 194. *& ſuiv.* Si la France a vû plus d'une fois un tel Roy, c'eſt dans l'eſpace de treize ſiecles. p. 196. Ceux qui ont eu l'avantage d'obeïr avant que de commander, changent de point de vûë en changeant de condition. p. 197. Mal éclairez par la verité il n'eſt pas poſſible, que la vertu la plus attentive les puiſſe bien guider. p. 198. Superieurs à leurs propres paſſions ils ſont eſclaves de celles d'autruy —— Ils aiment leurs peuples, & les oppriment; la gloire qu'ils obtiennent eſt plus brillante, & plus durable, mais le chemin qui y conduit eſt bordé de precipices. p. 199. *& ſuiv.* Ils ne doivent pas croire, que ceux qu'ils élevent aux emplois ſoient revêtus de l'infaillibilité. —— Croire tout ce qu'on dit d'eux, c'eſt en faire le joüet de l'envie. —— Ne croire rien, c'eſt en faire des tyrans abſolus. p. 203. 204.

Rome. Camile, Coriolan, en ſont chaſſez. p. 46. Les Dames Romaines portent leur bijoux au treſor public. p. 118.

Citoyens Romains. Titre d'honneur ambitionné des Roys mêmes p. 118. On reſpectoit encore les vertus des Romains dans le temps que l'on ne voyoit plus que leurs vices —— Il falut pluſieurs ſiecles aux Nations aſſujetties, pour les deſaccoutumer de les regarder comme les maiſtres nés de l'Univers. p. 118. 119. Quelle eſtoit la Republique Romaine, dans le temps que le Dictateur retournoit à la charrüe aprés avoir quitté le commandement. p. 138. Le peuple

Romain en estendant sa domination estendit ses desirs, & corrompit ses mœurs. p. 139. Le luxe qu'il emprunta des Nations vaincuës triompha des vainqueurs du monde & vangea l'Univers. p. 140 Les vertus passerent pour vices, ce qui en arriva p 140. 141. Guerres Civiles mille fois plus cruelles, que celles que la Republique avoit soustenües contre les Barbares. *Ibid.* Les Romains dans les guerres civiles ne parurent combatre, que pour le choix des tirans, exemples de Sylla, de Pompée, &c. qui le prouvent — Efforts de Ciceron, de Caton, & de Brutus inutiles, p. 141. *& suiv.*

S

Sages. Les plus éclairez ne voyent qu'à travers le nuage de leur humeur, de leurs interests, & de leurs preventions. p. 46. Enumeration de leurs diverses manieres de penser. p. 47.

Salomon. Dans le mepris qu'il fait des choses de la terre en excepte la gloire. Pref. Il dit que l'honneur est le prix des travaux des justes. *Ibid.*

Samüel. Exorte les hommes à adorer Dieu par l'esperance de la gloire. Pref.

Sçavans. Ils ne doivent les honneurs qu'on leur rend qu'à leur propre merite. p. 209. Objection à ce sujet — Reponse à l'objection. p. 200. Aussi rare de voir des Sçavans devenus riches, que commun de les voir indigents. p 214.

Scevola. Eloigne Porcenna des murs de Rome. p. 117.

Scipion. Jaloux de sa gloire se preserve à 26. ans de l'amour d'une jeune Captive. p. 33. Il est accusé devant les Romains assemblez, & les invite d'aller rendre grace aux Dieux d'une victoire qu'ils avoient remportée à pareil

jour sur les Carthaginois. p. 51.
Scelerats. Dont les forfaits éternisent la scelerateſſe. Neron & Domitien éternellement deteſtez. p. 82.
Seneque Ne sçût pas mieux soutenir sa gloire que son Disciple. p. 224. Son avarice. *Ibid.* Tacite s'efforce de le justifier, il n'a persuadé personne. & pourquoy —— La Harangue qu'il fit pour Neron au sujet du meurtre d'Agrippine ne peut s'excuser. —— Il ne conserva sa vie par cette lâcheté, que pour la perdre d'une maniere honteuse — Il eut besoin des exortations, & des exemples de sa femme pour s'y resoudre. p. 236. Il n'a laissé de toute sa gloire que d'utiles Leçons que ses mauvais exemples n'ont pû gaster. p. 237.
Sylla. Aprés avoir usurpé à Rome la supresme puissance, la quitte. p. 73.
Socrate, Condamné —— Sa fermeté —— La justice qu'on luy a rendüe aprés sa mort. p. 84. Il n'eut pû avoir de manteau l'Hiver sans le secours de ses amis. p. 214. Souveraine puissance, écueil pour Neron, source de gloire pour Titus. p. 237.
Spartacus A la tête d'une Armée de Gladiateurs fait trembler Rome —— Sa valeur & celle des siens. p. 176.
Spectacle. Le plus agreable pour Jupiter, & le plus digne de luy, c'est de voir un sage aux prises avec la mauvaise fortune, mot de Seneque. —— Il eut esté plus vrai, & plus beau, s'il eut dit aux prises avec la prosperité. p. 229.
Statuës. Codrus n'en eut point, Demetrius Phalereus en eut trois cens. Brutus & Camille en eurent à peine une ou deux de Bronze. Domitien en eut sans nombre, d'Or & d'Argent,

celles de Brutus en veneration 300. ans aprés, celles de Domitien miſes en pieces aprés ſa mort. — La raiſon de cette difference. p. 240.

T

Amerlan. Perſonne n'a jamais fait de plus vaſtes & de plus incroyables conqueſtes que luy. p. 178.

Teſtaments. Dans l'ancien Teſtament les peines & les recompenſes dont il y eſt parlé ſont temporelles & preſentes. Pref. Le nouveau n'y a rien changé. La vraye gloire, loin d'y eſtre attaquée, nous y eſt propoſée comme la recompenſe de l'humilité. *Ibid.*

Themiſtocle. Conſpire contre ſa patrie aprés la Bataille de Salamine. p. 165.

Theodoſe. Le Grand, trop de confiance dans ſes Favoris. p. 200.

Tite-Live. On venoit à Rome des Colomnes d'Hercule pour le voir. p. 132.

Titus. Difference de ſa conduite avant la mort de ſon pere & aprés. —— Sa vie fut courte, le ſurnom de delices du genre humain luy eſt reſté. p. 237. 238.

Tombeau. Tous les autres biens nous quittent au tombeau, la ſeule gloire nous reſte. p. 241.

Tromper. Tout le monde ne conſpire point pour tromper perſonne, & perſonne ne reüſſit à tromper tout le monde. p. 55.

V

Valeur. Cezar & Alexandre admirez par leur valeur, ne peuvent eſtre reſpectez ni aimez de la poſterité. p. 81. La valeur eſt neceſſaire pour farire craindre un Eſtat. —— C'eſt à la valeur ſeule que l'on doit la paix. p. 106. Elle ne brille que dans les pays où la gloire eſt le plus

aimée, elle eſt de toutes les vertus celle qui a eſté comblée de plus d'honneur, exemples à ce ſujet. p. 106, 107. Rien de plus propre à inſpirer & à nourrir la valeur que la gloire. p. 108. La valeur eſt la vertu la plus importante à la ſocieté lorſqu'elle luy eſt utile, elle devient crime lorſqu'elle luy eſt nuiſible. p. 147. La valeur eſt la premiere qualité du Heros, mais elle ne ſuffit pas pour le parer d'un ſi grand titre. p. 175.

Vanité. Celuy qui veut fixer l'attention ſur ſa perſonne, l'attire ſur ſa vanité. p. 152.

Verité. Elle ſeule a droit de fixer les ſuffrages du peuple. p. 62.

Vertu. Ses motifs doivent eſtre independans du bien ou du mal qui reviendra de la pratiquer. —— Ce qui nous doit attacher à elle, c'eſt que rien n'eſt plus aimable. p.

Ce qui s'enſuivroit ſi nous ne la ſuivions qu'autant qu'il nous ſeroit utile de ne nous pas écarter. p. On doit craindre qu'à force de l'épurer on ne la faſſe évaporer. p. 21. Celui qui va droit à la vertu & qui rencontre ſur ſa route où l'utilité n'en eſt pas moins vertueux. p 22. Comparaiſon de la vertu & de ſes recompenſes, avec une femme dont on ne connoiſtroit que la beauté, & qui par la ſuite ſe trouveroit une grande Princeſſe. p. 24. 25. Il eſt à craindre qu'en voulant degouſter les hommes des recompenſes de la vertu, on ne les degouſte de la vertu même. p. 26. vouloir qu'ils n'y ſoient point ſenſibles c'eſt vouloir qu'ils ne le ſoient pas à la vertu. *Ibid.* Exemples de Titus & de Trajan dont les vertus ont conſacré leurs noms à la poſterité. p. 82. Aucune des vertus morales

de l'homme n'eſt purement gratuite. p. 108. Il eſt des Heros qui n'ont beſoin pour ſuivre la vertu, que de la voir depouillée même de tous ſes charmes —— Elle en a beſoin pour animer les hommes ordinaires —• Quand la gloire ne ſeroit propre qu'à cela, la ſocieté en retireroit toujours un grand fruit. p. 111. 112. Exemples de pluſieurs Heros qui ſont demeurez fideles à la vertu dans le ſein de la gloire p. 165. La vertu ſans gloire excite quelquefois des vapeurs d'orgueil. p 166 Ecüeils qui en ſont inſeparables. *Ibid.* Ils doivent reveiller l'attention de ceux qui la poſſedent, & ce ne ſont pas des raiſons de la negliger. p. 167. La vertu digne de loüange par tout où elle ſe trouve. p. 188. Si de vertueuſes actions donnent de la gloire, la perſeverance dans la vertu peut ſeule l'aſſurer. p. Le public ne refuſe ſes applaudiſſemens à la vertu que lorſque l'obſcurité la luy derobe. p.

Vice. Il eſt l'objet du mepris des hommes p. 40 Il eſt forcé de rendre hommage à la vertu. p. 82.

Vicieux. Les ſoins qu'ils prennent pour deguiſer leurs vices, repondent de leurs éloges pour la vertu. p. 58. Ceux qui ſe parent de leurs vices ſont en petit nombre. *Ibid.* Les vicieux ſont ſouvent mieux partagez des biens utiles, & agreables que les plus vertueux p.

Virgile. Honneurs qu'il recevoit à Rome. p. 133. Sa modeſtie. —— Il condamna ſon Eneïde au feu avant de mourir. p. 245.

Vivre. Secret le plus ſeur de bien vivre avec les autres, eſt de ſe montrer ſans ceſſe occupé d'eux & de ne le paroiſtre jamais de ſoy; ſe montrer

occupé de soy, c'est orgueil, le paroistre des autres c'est modestie. p. 151.

X

Xerxés. Mot de Xerxés raporté par Xenophon. Cyrus luy demanda comment on pouvoit acquerir le nom de sage ; Il luy respondit, que le seul moyen c'estoit de l'estre.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

a39003 009526376b